

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 54 (1990)
Heft: 215-216

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS

REVUES, ACTES DE COLLOQUES, RECUEILS D'ÉTUDES

ALFA publie depuis 1988 les « Actes du Symposium de langue française et de linguistique » organisé par le Département de français de l'Université Dalhousie de Halifax (Nouvelle Écosse, Canada).

Le volume 1 (1988) comprend sept études présentées au Symposium d'octobre 1987. Parmi les articles de linguistique, on signalera une intéressante étude de R. Kocourek sur *Le réductivisme lexical: remarques sur la linguistique sans mots* (pp. 3-38), la contribution de J. Hewson sur la voix en français (*Voice in French: active, passive and middle*, pp. 39-57), et la recherche de K. Flikeid sur les dialectes acadiens de la Nouvelle-Écosse (*Les communautés acadiennes de la Nouvelle-Écosse. Contrastes linguistiques*, pp. 70-80).

Le volume 2 rassemble 14 travaux présentés au Symposium de 1988. Particulièrement stimulantes se révèlent les études consacrées à la grammaire (H. Bonnard, *Nom et substance*, pp. 103-115; J. Hewson, *Tense vs Aspect in the french Verb*, pp. 117-127; M.E. Surridge, *Grammaire et phylogénèse: le genre des animés (- humains) en français*, pp. 129-142; M.-T. Vinet, *Réflexions sur l'accord du participe passé*, pp. 167-181), à la graphie (N. Catach, *Le système graphique du français, base de réflexion pour une typologie générale des écritures*, pp. 73-88), et au sens (K. Baldinger, *Le problème du changement de sens: nouvelles perspectives*, pp. 3-26; R. Kocourek, *Définition, sémantique lexicale et théorie linguistique*, pp. 27-50; H.G. Schogt, *La sémantique axiologique quinze ans après ses débuts*, pp. 51-59; P.M. Gerin, *Points saillants d'une théorie de la dérivation lexicale*, pp. 183-193). Par son éclectisme et son esprit de tolérance et d'ouverture, ce deuxième numéro, laisse augurer, beaucoup plus que le premier, que la revue ALFA sera un intéressant et attrayant carrefour des recherches en linguistique.

Georges KLEIBER

Romanistica Pragensia XVI, publié aux Éditions de l'Université Charles de Prague dans la série *Acta Universitatis Carolinae - Philologica*, année 1988, 141 pages.

Ce seizième numéro de *Romanistica Pragensia* a paru après une interruption de 5 ans. Il comprend deux parties, un volet littéraire, qui s'ouvre sur 6 articles d'his-

toire littéraire, et un volet linguistique, regroupant des articles assez divers, allant de la présentation des «Tendances du développement de la linguistique romane à l'Université Charles IV de Prague» par S. Hamplová (pp. 65-71) à la nécrologie de Z. Hampl et à la bibliographie de ses travaux (135-141). Entre les deux, des articles assez inégaux, marqués par une documentation souvent lacunaire et peut-être trop désordonnée, qui traitent de: la valeur communicative du verbe espagnol (pp. 85-89), la désignation et la connotation (*Désignant condensé - Désignant dispersé. Connotation-codésignation*, J. Šabršula, pp. 91-114), le système verbal du français (*Aspects méthodologiques de l'analyse du système verbo-temporel français*, J. Priesolová, pp. 115-122), et la *flexion interne en français* (V. Uhlř, pp. 123-127).

Georges KLEIBER

Études Rabelaisiennes t. XXIII: K. BALDINGER, *Études autour de Rabelais*, Droz (Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° CCXXXVIII), Genève, XV+293 pages.

Depuis 1976, Baldinger est rentré dans le club des rabelaisiens par deux contributions. L'une était un complément au glossaire de la *Pantagrueline prognostication*; l'autre un article dans les *Mélanges* H. Lewicka consacré à *glic* «sorte de jeu de cartes» et qui examine chemin faisant toute une série de termes de jeux. A propos de ce dernier j'ajouterai cette attestation:

1505 Jouer au *glic*, aux *dez*²⁰ et au *surplus* A la *renette*²⁴, a la *dance* et au *flus*³³.

(texte cité ds P. Michault, *Doctrinal*, éd. Th. Walton, p. 194).

Ensuite il a régulièrement publié, dans des articles de *Mélanges*, des contributions lexicales sur le vocabulaire de Rabelais ou d'œuvres contemporaines (14 au total). Les colloques ont été l'occasion de 4 contributions. Des glossaires (3), modèles dont on peut s'inspirer, ont été publiés dans la ZrP. On sera donc très heureux de retrouver tous ces textes et quelques autres, au total 25, qui forment un ensemble très cohérent et un très beau volume. L'auteur a pu même joindre quelques addenda. L'ensemble se termine par un index [281-293].

Il s'agit donc d'un outil de travail très précieux que les auteurs de glossaires et, plus largement, tous les lecteurs attentifs de textes du moyen français ou du français préclassique devront utiliser constamment; M.A. Screech dans une sympathique préface [XI-XV] s'est chargé d'attirer l'attention des seiziémistes. On y trouve la marque de tous les travaux de Baldinger qui unissent recherche de matériaux nouveaux et réflexions théoriques, acquis de détail et vues générales.

Je suis sûr que plus d'une fois telle ou telle de ces notules de quelques lignes tirera d'embarras un lecteur perplexe devant une formule opaque de Rabelais. Je

souhaiterais aussi que les jeunes chercheurs s'essayent à ce genre d'article. C'est sûrement une satisfaction de constater que quinze ans après leur publication ils gardent encore toute leur valeur.

Gilles ROQUES

Manlio CORTELAZZO, *Venezia, il Levante e il mare*, Pisa, Pacini, 1989, XI + 576 pages.

1. Due sono i principali tipi di pubblicazioni-omaggio: raccolte di contributi di vari studiosi in onore del festeggiato, o scelte delle pubblicazioni del festeggiato stesso. A questo secondo genere di omaggi appartiene il volume che qui recensiamo: la raccolta di quaranta studi di uno dei maggiori dialettologi dell'Italia d'oggi, Manlio Cortelazzo. L'attività scientifica del Festeggiato copre pressappoco otto lustri e a questo periodo corrispondono in gran parte i suoi studi riuniti nel presente libro, estendendosi nella loro prima pubblicazione dal 1957 al 1987. Il titolo del volume indica i domini scientifici a cui il Nostro si dedica: al centro sta la Città della Laguna con la sua lingua, la sua letteratura, la sua storia (culturale, commerciale ecc.), le sue tradizioni e, soprattutto, le sue molteplici e secolari relazioni con tutto il Mediterraneo. I tre elementi che compongono il titolo sono un po' i tre anelli di una catena sola, presentata con la competenza e l'entusiasmo del Nostro per Venezia, che si sente in ogni contributo e si respira ad ogni pagina.

2. I curatori del volume, Alberto Zamboni ed il compianto Paolo Zolli, fanno risaltare «una lunga fedeltà» di Manlio Cortelazzo ai tre elementi che figurano nel titolo e che in realtà sono un tema unico (p. V; in seg. senza p.). I curatori ci informano che la raccolta ha un duplice scopo: riunire i lavori del Festeggiato apparsi in varie edizioni oggi non più di facile accesso, e offrire «un panorama più preciso della storia linguistica veneziana, quale emerge da lunghi anni di studio, da ricerche pazienti e minute, ma soprattutto dal grande amore di uno dei più illustri dialettologi italiani» (*ibid.*). Ogni contributo è riprodotto nella sua veste grafica originale. Ai testi sono stati premessi l'elenco delle fonti (nelle quali i relativi lavori sono apparsi per la prima volta) e la Tabula Gratulatoria. Al termine si trova un ampio indice lessicale, a cura di Wanda Malipiero (543-573).

3. Esporre, anche soltanto per sommi capi, la materia di ogni studio del volume supererebbe qualsiasi limite ragionevole e non avrebbe senso, poiché nessun riassunto o resoconto può sostituire la lettura del testo originale, soprattutto nei casi come il presente. Limitiamoci perciò alle constatazioni più importanti. La lunghezza degli studi varia assai, da una trentina di pagine (*Esperienze ed esperimenti plurilinguistici*, 27-57) a una o due pagine (*Un celtismo veneto*: rega, 333-334). Davanti ai nostri occhi sfilano e si alternano contatti linguistici, elementi alloglotti in veneziano e venezianismi in altri idiomi, elementi lessicali presi da varie lingue (friulano, greco, slavo, turco ecc.) nelle commedie popolari (con le loro funzioni comiche), portolani veneziani, greci, turchi, notizie sulla navigazione e sull'armamento delle

navi, rapporti italo-greci, testi e documenti antichi, studi sulle credenze popolari, testimonianze di vario genere sui rapporti tra Venezia ed il Mediterraneo (dal Mar Nero a Gibilterra), contatti del veneziano con i dialetti limitrofi e congeneri (chioggio, gradese, sonziaco, portogruarese), relazioni tra Venezia e Ravenna, Venezia e Istria ecc. Come si è già detto, quello che unisce tutti questi (di per sé interessanti) campi di ricerche è il Mediterraneo; verso la fine dello studio *Lingua italiana e lingua greca* (399-408) il Nostro si esprime così: «Due amplissimi campi d'azione si aprono, dunque, allo studio: l'Italia bizantina (e postbizantina) e la Grecia venetocratica congiunte (anche linguisticamente) dalla vocazione per il mare. Se dietro ad ogni storia di singole voci si nasconde un lembo di storia culturale, noi dobbiamo guardare a questi isolati frammenti, solo in parte ancora vivi nei dialetti dell'una e dell'altra terra, come a testimonianze uniche, capaci di ricostruire, quando gli altri testimoni tacciono, un capitolo non mediocre della cultura mediterranea» (406). Ed ecco come, nello studio *Rapporti linguistici fra Mediterraneo ed Oceano Indiano* (461-468), il Nostro presenta l'importanza di Venezia: «In posizione di primo piano in questi intensi traffici da e per il Levante si pone Venezia, la cui fortuna nasce, ingrandisce e si afferma proprio con la sua fondamentale funzione di smistamento» (457). Infatti, «il rapido e determinante intervento di Venezia nella corrente dei commerci internazionali è molto antico» (loco cit.) e «Nella partecipazione all'attività commerciale levantina Venezia [...] ha avuto la parte del leone» (459). Quanto alla lingua di Venezia, valgano queste parole dell'autore: «la sua [di Venezia] lingua, così prestigiosa, così immune dai volgari tratti municipali di tutte le altre varietà venete, dalle quali si contraddistingueva, in negativo, proprio per l'assenza del marchio di fenomeni (ritenuti) grossolani, era l'unica parlata e scritta dalle persone che contavano» (*La lingua della Catinia*, 263-269, specialm. 267).

4. Lo spazio ci impedisce di presentare, anche nel modo più breve, i molti risultati scientifici a cui è giunto il Nostro nei singoli studi. Ci sia permesso di rilevarne solo un paio. Nella conclusione di uno dei più interessanti studi inclusi nel volume, *I termini ereditati e la componente terrestre nel lessico nautico italiano* (469-479), si enuncia «la tesi fondamentale di questa comunicazione, vale a dire *la preminenza assoluta della componente di origine terrestre nel lessico nautico italiano*» (478; corsivo di M.C.). In un altro studio, di uguale importanza e interesse (*Concordanze linguistiche fra Venezia e Ravenna*, 251-261), l'autore accenna ai contatti altomedievali tra Istria e Ravenna e tra Ravenna e Aquileia (252), ribadendo così lo sfondo storico di certe significative concordanze su cui da tempo hanno scritto diversi linguisti.

5. La ricchezza del materiale nel volume recensito permette di prevedere anche diverse osservazioni, di carattere sia generale che dettagliato. Le principali si riducono a poco più di una ventina.

5.1. Pag. 66, riga 15: in croato è corretto *tako ti Boga*, non *tako to Boga*.

5.2. Dalla formulazione alla pag. 69 sembrerebbe risultare che la parola *mučača* 'ragazza, fanciulla' è passata fino a Boerio; ora, essa compare anche dopo Boerio, ad

esempio nei testi istroromanzi aggiunti al libro *I dialetti ladino-veneti dell'Istria* (Strasbourg 1900) di A. Ive.

5.3. Pag. 74: non vediamo come le parole quali *delongo* 'subito' o *siguro* 'sicuramente' possano essere definite parole vuote. Esse hanno un contenuto semantico (per non dire nulla del contenuto pragmatico)!

5.4. Pag. 78: invece di parlare di nesso palatale *gl* sarebbe certamente preferibile introdurre il termine di fonema (laterale palatale) /l/, mentre il nesso è, semmai, soltanto grafico.

5.5. Pag. 136: nell'evoluzione da *per ogni* a *progni* anziché la metatesi vediamo semplicemente la sincope della vocale protonica.

5.6. Pag. 139: tutti gli esempi, nel passo sul dalmatico del Calmo, citati come superlativi *sans plus*, sono in realtà superlativi «assoluti» o, come da tempo preferiamo, elativi. Una precisazione terminologica sarebbe utile.

5.7. Pag. 142: secondo il Nostro, la contrapposizione di due battute del Calmo, l'una del raguseo, l'altra del veneziano (*Perche* [sic] *cosa dumanda uui?* vs. *che cosa domandeu uu?*) «pone in rilievo i diversi piani sintattici», ma non vediamo dove ci sia qui una differenza di questo tipo (nella presenza/assenza di *perché?*).

5.8. Pag. 156: il croato *vaše* riferito a *anime* (cr. *duše*) non è m.pl. di *vaš* 'vostro', ma f.pl.

5.9. Ibidem: bisogna precisare che in croato l'allomorfo *vraž* (di *vrag* 'diavolo') non appare sempre davanti alle vocali «chiare» [cioè, anteriori], perché si ha anche il plurale, oggi antiquato, *vrazi* (accanto al più usuale *vragovi*), non **vraži*, e anche l'accusativo del citato plurale breve è *vrage*, non **vražē*. D'altra parte, l'allomorfo *vraž* appare nell'aggettivo *vražji*, derivato da *vrag*, dunque davanti a *j*, che può essere seguito da qualsiasi vocale.

5.10. Ibidem: crediamo che la perdita della *-m* nella locuzione croata *s vragom* (da dove il rovignese *a zvrago* 'in malora') non implica necessariamente la trafila *-om* > *-on* > *-ō* > *-o*, ma che può trattarsi della caduta, semplice e diretta, della *-m*, per adeguamento alle norme fonotattiche del rovignese, che non tollera la *-m*.

5.11. Pag. 159: non si può dire *tout court* che l'articolo sia sconosciuto alle lingue slave meridionali: infatti, il macedone ed il bulgaro lo possiedono.

5.12. Pag. 188: nell'esempio citato s.v. *passador*, invece di *pasaur* dovrebbe stare probabilmente *pasatur*, se quattro righe dopo il Nostro osserva: «Notevole il passaggio della sonora alla sorda, non attestato altrimenti [...]».

5.13. Pag. 191: in base al rapporto *saljatur* > *serratojo* (s.v. *saiadur*), nella riga precedente *a* > *e* va corretto in *a* < *e*.

5.14. Pag. 244: tra gli esempi di GA > *gia* si legge anche *strangiolo*, dove una sequenza /ga/ ovviamente non ci può essere. Come bisogna correggere?

5.15. Pag. 283, s.v. *rore*: se *rore* risale a *errori*, è evidente che non si tratta di epentesi ma di aferesi.

5.16. Pag. 294: il termine *chèlo*, uno degli esiti di CEPHALUS, viene spiegato attraverso una tappa intermedia **chèfelus*, «per diretta provenienza dal greco, quando l'evoluzione di *ke-* a *ce-* era già avvenuta, ma non completata quella di *-f-* a *-v-* [...]», con l'aggiunta finale che «tutto ciò concorda con i dati storici». Ora, tenendo presente da un lato la II palatalizzazione /*ke*₁ > *če*/ (assieme a /*kwe*₁ > *ke*₂/ e /*kue*₁ > *kwe*₂/, secondo la classica e a nostro avviso tuttora valida «catena» di Martinet), dall'altro la sonorizzazione /*f* > *v*/, ci domandiamo se i due processi non siano in realtà concomitanti, oppure, ammesso che siano cronologicamente distinti, quanto intervallo può effettivamente separarli? Se di intervallo si tratta, esso dovrebbe essere assai breve; dunque, come ha fatto CEPHALUS a penetrare e ad imporsi proprio in tempo per evitare /*ke* > *če*/ e partecipare invece a /*f* > *v*/? Si aggiunga che la caduta della /*v*/ intervocalica non ha carattere di regolarità: *bever*, *lavar*, *novo*, *pevere* e tante altre parole venete non perdono la /*v*/. Insomma, certe riserve di fronte ad un' inserzione lessicale che ha un così spiccato carattere di «action point» sull'asse diacronico non si possono tacere.

5.17. Pag. 317: non vediamo come il bellunese possa essere «verso sud» del friulano. Da intendere «verso ovest»?

5.18. Pag. 319: a proposito degli esempi per *n-* al posto di *m-* va precisato che non sono tutti uguali: in *nalba* (per *malba*), *napamondo* [per *map(p)amondo*], *norbin* (per *morbin*) si tratta di dissimilazione, in *naon* (per *maon*) si avrà invece un'assimilazione.

5.19. Pag. 321: in *nodola* per *lodola* ci sembra più probabile una semplice dissimilazione della prima delle due laterali che non la concrezione dell'articolo determinativo; oppure, quanto meno, si può supporre un'azione convergente di ambedue i fenomeni.

5.20. Pag. 356: la supposizione di Faré, che cioè il veneto *polegana* 'astuzia, scaltrezza; calma, flemma, arte di saper fare' (diffuso anche da Emilia alla Sicilia; cfr. sic. *pulianu*) non provenga dallo slavo *polagano* (ecc.) 'lentamente' ma viceversa, ci pare insostenibile, malgrado la diffusione della voce in Italia, dato che c'è tutta una famiglia di parole imparentate (aggettivo *lagan*, comparativo antiquato *laglje* ecc.), e precisamente non solo in croato bensì anche in altri idiomi slavi (si veda il dizionario etimologico del serbocroato di P. Skok, s.v. *lāk₂*).

5.21. Pag. 410: quanto agli esiti del greco *plágion*, l'autore coordina il dalmatico (veglioto *plui* 'strada in declivio') e il serbocroato (*plâg* 'piccola pianura a piedi del monte', a Rab/Arbe). Facciamo osservare, tuttavia, che il dalmatico ed il veglioto non si possono identificare e che anche il termine croato di Rab è stato assunto dal dalmatico (nel quale è a sua volta un grecismo). In altri termini, il dalmatico è la fonte comune tanto per la voce vegliota quanto per quella croata.

5.22. Pag. 456: non riesce a convincerci l'affermazione che all'orecchio romano, cioè italiano (veneziano ecc.), dovessero suonare «ostiche» (termine esso stesso di un certo sapore impressionistico) le voci tronche (il che spiegherebbe la nascita della forma *pappagallo*). Infatti, i linguaggi romanzi, certo anche il veneziano, possedevano senz'altro, e da tempo, varie parole tronche.

5.23. Pag. 506: poiché accanto a *Falkonera* «isola del Mar Egeo» appare anche la forma *Falconara*, il veneziano *falconera* 'luogo con molti falchi' non dovrebbe figurare come la sola base, ma vi andrebbe aggiunta anche la variante in *-ara* (cfr. l'it. *dragonara*, immediatamente precedente).

6. Gli errori tipografici non sono né frequenti né pericolosi. Eccone alcuni: 1) alla pag. 73 correggere *cantincamba* in *cantimbanca*; 2) alla pag. 110 Galvani (nel testo) non concorda con Galiani (nella nota 31) (o si tratta di due personaggi diversi?); 3) alla pag. 152, s.v. *ochis*: correggere il croato *hoćeš* in *hoćeš*; 47 alla pag. 157, nota 38: nel titolo della monografia di Ž. Muljačić (1962) *Dalmatinski* va corretto in *Dalmatski*; 5) alla pag. 327, riga 1: nel croato letterario 'gru' si dice *ždral*, non *ždrau*; 6) alla pag. 464: correggere *Sprachgustes* in *Sprachgutes*; 7) alla pag. 510, s.v. Cortelazzo: correggerne *grsci* in *greci*.

Pavao TEKAVČIĆ

LA LANGUE FRANÇAISE AU XVI^e SIÈCLE: USAGE, ENSEIGNEMENT ET APPROCHES DESCRIPTIVES, sous la direction de Pierre Swiggers et Willy van Hoecke, avec la collaboration de Colette Demaizière, Michel Glatigny, Michèle Goyens, Huguette Hermans, Douglas A. Kibbee, Gilles Roques, Terence R. Wooldridge, Louvain 1989, Leuven University Press/Peeters Louvain-Paris (*La pensée linguistique*, vol. II, 173 pages).

Ce volume contient sept études consacrées à une époque qui recommence à intéresser le linguiste: la Renaissance; c'est au XVI^e siècle que nous devons les débuts de la description systématique des langues romanes et plus particulièrement du français, qu'il s'agisse du vocabulaire, de la grammaire ou des variations diatopiques, diastratiques ou situationnelles. Le livre est bien structuré et embrasse les sujets les plus importants. On saura gré aux éditeurs d'avoir fait suivre les articles d'une bibliographie raisonnée (de M. Goyens/P. Swiggers, 157-173) qui complète les listes de Stengel (1890/1976) et d'autres manuels bibliographiques (Lanson, Giraud, Cabeen, Cioranescu) et qui sert à la fois d'introduction à la philologie des humanistes et de supplément au tome II de l'*Histoire de la langue française des origines à 1900* de Ferdinand Brunot (1906, rééd. 1967), qui ne tient pas compte des grammaires françaises publiées à l'étranger (Angleterre, Pays-Bas et Allemagne).

Le premier article traite de la codification de la langue et de la reconnaissance de la diversité dialectale et sociologique (Michel Glatigny, *Norme et usage dans le français du XVI^e siècle*, 7-31). L'auteur a raison de mettre l'accent sur le fait que pour les humanistes comme Erasme ou Bovelles la notion de norme se définissait à partir du latin; mais on ne saurait pour autant dire que «pour des hommes comme Charles de Bovelles, le problème de la norme ne se pose pas» (7). S'il est vrai que Bovillus a exprimé l'avis que «in his (scil. dans les langues vulgaires) nullus rationis

tenio, nulla ibi fixa & certa mentis aurigatio: sed eo navigandum, ibi figenda anchora, quo tempus, quo locus, & quo incerta hominum labia vocant ingenia» (1533, 3), rien ne justifie d'interpréter ce passage comme refus de toute norme: Bovelles veut exprimer que *norme* pour les langues mortes veut dire autre chose que pour les langues vivantes où la stabilité n'existe pas⁽¹⁾. Glatigny a réuni les sources les plus importantes concernant l'usage commun: c'est Meigret qui emprunte ce terme à la grammaire latine et l'applique rigoureusement au français; mais seul Abel Mathieu l'emploie dans un sens démocratique en accordant le primat à la «multitude» (1559). C'est encore Abel Mathieu qui précise le type social du français: il s'agit du français *naïf* (naturel) qui est le propre des *hommes bien appris* dont la plupart sont «en la Court du Roy, aux Maisons des Princes et grandz seigneurs ou es justices souveraines et Courz de Parlement» (1559, f° 22^r; p. 12). On acceptera également la thèse que le XVI^e siècle est encore loin du purisme: cette époque connaît une convergence assez prononcée entre la norme et les règles du système. Henri Estienne ne fait pas exception; s'il est vrai qu'il «ne pratique pas la litote quand il juge des 'fautes'» (23), il ne faut pas oublier que ce protestant reconnaît (comme Théodore Bèze d'ailleurs) une parenté étroite entre la décadence linguistique et la dépravation morale d'une cour 'italianisée' qui l'a forcé de s'expatrier. Henri Estienne lui aussi reconnaît la supériorité de l'*usus*; on ne peut donc conclure que pour lui «*usus* désigne donc UNE pratique de LA langue et non l'usage au sens courant» (24)⁽²⁾, Henri Estienne est toujours resté fidèle à la tradition et suit à ce propos les ouvrages de ses maîtres que sont Cicéron et Quintilien. Dans l'ensemble Glatigny a bien démontré comment, petit à petit, la notion de norme «s'est précisée et diversifiée. D'abord mêlée à celle de règle de système, elle commence à s'en distinguer avec Sylvius et Meigret, en même temps qu'apparaît la possibilité d'une sur-norme, appuyée sur le concept d'élégance» (28).

La contribution de Colette Demaizière (*L'expansion du français en France et l'émergence d'une grammaire française au XVI^e siècle*, 32-53) est beaucoup moins nuancée, les thèses semblent être moins solidement fondées et les hypothèses manquent parfois de documentation; on ne peut certainement pas réduire la situation linguistique très compliquée à la description suivante: «La situation est complexe et se traduit, avant 1550, par l'unilinguisme des gens du peuple qui n'utilisent que le dialecte, la diglossie des classes sociales favorisées où l'on parle dialecte avec les domestiques mais français entre gens du monde, enfin le trilinguisme des érudits qui connaissent bien le dialecte de leur province natale, utilisent le français pour une bonne part de leurs relations sociales mais préfèrent le latin pour écrire ou parler

(1) Cf. notre article *Bovelles, linguiste*, in: *Charles de Bovelles en son cinquième centenaire 1479-1979*, actes du colloque international tenu à Noyon les 14-15-16 septembre 1979, Paris, 1982, 247-263.

(2) Cf. M. Cattelaens, *Henri Estienne historien de la langue française*, in: Centre V.L. Saulnier, Université de Paris-Sorbonne, École Normale Supérieure (édd.), *Henri Estienne*, ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres (= Collection de l'École Nationale Supérieure des Jeunes Filles, n° 43, Cahiers V.L. Saulnier, 5), Paris 1988, 77-84.

de sujets savants» (32); il faudrait au moins préciser à quels groupes sociologiques se réfère une telle description. Et quel sens faut-il attribuer à des phrases comme «il y a entre eux (scil. Sylvius/Bovillus et Ramus) un décalage chronologique non négligeable» (35) ou «la doctrine de Cauchie est moins facile à caractériser car nous connaissons moins le personnage» (36)? N'est-il pas dérisoire de parler, dans le contexte du fameux 'programme' de Claude de Seyssel, premier programme linguistique impérialiste qu'a connu l'Europe⁽³⁾, d'humanistes qui «ne pensent plus à la conquête militaire mais à une conquête pacifique des esprits séduits par la qualité de la langue (...)» (40)? S'il est vrai que Sylvius, Ramus et Cauchie sont d'abord des observateurs de leur propre langue dont ils veulent comprendre à la fois le fonctionnement et l'origine, il semble peu fondé de vouloir traduire *rationem invenire* par l'attitude descriptive et *canones conjicere* par l'attitude normative: *ratio* et *canones* peuvent avoir chacun un sens historique et ainsi on traduira la préface bien connue de Dubois plutôt par «tant il était laborieux de trouver les lois évolutives de la langue française et de la faire entrer dans la tradition grammaticale»⁽⁴⁾ et non par «tant il était laborieux de trouver le système de la langue française et de la faire entrer dans des règles» (41). Pour Mme Demaizière, les recherches grammaticales du XVI^e siècle connaissent trois objectifs principaux: *l'amélioration de la graphie*, sujet bien connu depuis Thurot (1881-3) et Beaulieux (1927), *l'organisation de la grammaire*, problème bien élaboré par Chevalier (1968), et *la terminologie grammaticale*, matière toujours à traiter malgré l'étude récente de Städtler⁽⁵⁾. On regrettera que ces thèses reprises des manuels et connues depuis longtemps ne soient pas mieux illustrées par des analyses textuelles et documentées par des enquêtes faites d'après les méthodes offertes par la sociolinguistique et la géolinguistique.

Douglas A. Kibbee (*L'enseignement du français en Angleterre au XVI^e siècle*, 54-77) indique une série de sources premières (63-74) peu connues et assez rares qui mériteraient l'attention des linguistes; leur description succincte montre sans équivoque que bien des documents restent encore à dépouiller et à interpréter. En ce qui concerne la position du français en Angleterre, on constate un net déclin au XV^e siècle, d'où la nécessité de composer des grammaires, des dictionnaires et des *manières de langage* (petits manuels destinés aux marchands). Dès le début du siècle les Anglais ont une notion concrète de la norme diatopique: c'est dans l'Ile-de-France et à Orléans que se trouve le français à l'état pur. En général la grammaire française reste adaptée au modèle latin, les dialogues qui se trouvent pratiquement dans tous les recueils (sujets préférés: *for to buy and sell* and *for to ask the way*), bien que très standardisés et faisant suite au développement de la méthode directe dans l'enseignement du latin, servent à améliorer la conversation dans la langue enseignée. C'est avant tout dans le domaine de la lexicographie que se fait sentir

(3) A. François, *Histoire de la langue française cultivée des origines à nos jours*, Genève 1959, tome I, p. 113.

(4) Dubois 1531, a iiii: *tantae molis erat linguae gallicae rationem invenire et in canones conjicere*.

(5) Thomas Städtler, *Zu den Anfängen der französischen Grammatiksprache*, Textausgaben und Wortschatzstudien, Tübingen 1988.

l'influence française, surtout celle d'Estienne. Kibbee a raison de regretter que les œuvres écrites en Angleterre «restent une source largement négligée dans l'étude de l'histoire de la grammaire française» (63).

Terence R. Wooldridge, à qui nous devons plusieurs études sur le lexique du XVI^e siècle étudie avant tout la provenance des éléments nouveaux dans les dictionnaires français depuis le *Dictionnaire François latin* de Robert Estienne qui a paru en 1538 (*Les sources des dictionnaires français d'Estienne et de Nicot*, 78-99). Son analyse bien documentée fait preuve de l'importance croissante des traductions pour l'histoire du vocabulaire français et souligne, une fois de plus, que le rôle joué par Budé mériterait une étude particulière; un second facteur d'enrichissement est constitué par le nombre toujours croissant de traités philologiques et de textes rédigés en langues spéciales (droit, musique, histoire, etc.).

Dans sa contribution, lexicologique elle aussi, Gilles Roques s'est proposé d'établir le bilan des régionalismes avoués dans la série Etienne et dans Nicot (*Les régionalismes dans les premiers dictionnaires français: d'Estienne 1539 à Nicot 1606*, 99-115); cette étude prolonge un travail publié il y a 8 ans⁽⁶⁾ et le complète en même temps. Roques part d'une conception politique et réunit également les nombreux occitanismes que d'autres traiteront à part comme emprunts à une autre langue romane. La typologie des régionalismes reste pertinente: il y en a deux catégories principales, soit le mot régional donné en vedette, soit le mot français en vedette avec l'équivalent régional, auxquelles on peut ajouter une troisième assez rare: la catégorie des régionalismes étymologiques où le régionalisme sert à justifier l'étymologie proposée. Roques distingue deux étapes chronologiques: jusqu'à Thierry (1564) on est devant une période lexicographique, étymologique, caractérisée par un souci d'équilibre à toutes les régions françaises; Dupuys (1573) et Nicot sont les représentants de la seconde période où la lexicographie devient de plus en plus philologique, linguistique et étymologique: dans bien des cas le dictionnaire de Nicot représente une sorte de précurseur du dictionnaire comparatif de Friedrich Diez.

Dans la longue série des grammairiens du XVI^e siècle Pierre de la Ramée fait en quelque sorte bande à part; comme le formule Swiggers (*Les grammaires françaises — 1562, 1572 — de Ramus: vers une méthode descriptive*, 116-135), «c'est en philosophe s'intéressant à la méthodologie du travail scientifique» (116) que Ramus s'est occupé de grammaire, et il a bien réfléchi sur les fondements de la grammaire comme cela témoigne la version largement refondue de sa grammaire publiée en 1572. Swiggers discute le schéma de cette grammaire souvent mal interprétée et a raison d'insister à propos de la morphologie sur le fait que ce grammairien a refusé la tradition (gréco-latine) par «exigence de méthode» (121); on peut découvrir, en effet, une différenciation par marques à représentation binaire (présence versus absence) qu'il doit probablement à Varron. Pour ce qui est de la

(6) *Les régionalismes dans Nicot 1606*, in: *La lexicographie française du XVI^e au XVIII^e siècle*, actes du Colloque International de Lexicographie dans la Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel, publiés par M. Höfler, Wolfenbüttel 1982, 81-101; cf. notre compte rendu dans *Romanistisches Jahrbuch* 35 (1984), 121-123.

syntaxe, Ramus s'intéresse surtout à des phénomènes de concordance (cf. aussi Chevalier 1968, 290): c'est ainsi qu'il découvre l'autonomie du français à partir du gallicisme *c'est qui* où souvent *lusaige du Francisme* l'emporte sur la *raison* (131). En fin de compte Swiggers souscrit au jugement de Chevalier pour qui la grammaire de Ramus est certes une grammaire formelle, une grammaire 'moderne' qui attache une importance considérable aux problèmes de marques, aux problèmes de place et donc de contexte; mais cette grammaire reste toujours assez rudimentaire et décrit les démarches d'une façon assez imparfaite: «On a le sentiment que Ramus essaie d'organiser les fragments d'un système» (132).

L'orthographe, sujet fort débattu depuis le milieu du XVI^e siècle, est traité par Huguette Hermans et Willy van Hoecke (*Le problème de la réforme de l'orthographe: les conceptions de Peletier, 1550/1555, et de Rambaud, 1578*, 136-156) qui présentent deux défenseurs de l'orthographe dite phonétique ou du principe alphabétique dont les avantages ont déjà été reconnus par Louis Meigret. Ils examinent d'abord le *Dialogué de l'orthographe* de Peletier (1550 et 1555²) et la *Declaration des abus* de Rambaud (1578) en se posant la question de savoir si l'argumentation de ces deux réformateurs contient des conceptions linguistiques précises. L'analyse des textes montre sans équivoque que Peletier a été très attentif aux différents arguments avancés par les conservateurs et qu'il a su justifier son orthographe par le primat de la langue parlée; Rambaud qui adopte plus ou moins des principes de base identiques, reste moins original. En revanche, Rambaud, modeste maître d'école, est plus sensible aux vrais problèmes qu'avaient les élèves au XVI^e siècle alors que Peletier essaie de faire un compromis dans son texte entre ses vues personnelles et l'orthographe traditionnelle: on comprend donc facilement pourquoi la réforme hardie de Rambaud n'a pas eu de chances de réussir. L'examen des voyelles [e] et [ɛ] en position tonique indique que les transcriptions proposées par Rambaud correspondent mieux à la fois aux résultats de la constitution diachronique et à la prononciation généralement admise par les grammairiens de l'époque que la transcription de Peletier qui jouit d'une grande fiabilité dans la plupart des manuels historiques. Certes, le *Dialogué de l'orthographe* n'est pas le texte-clé pour la phonétique historique du français, mais est-il légitime de supposer que le français standard du XVI^e siècle ait dû être celui des résultats de la reconstitution historique? Nous savons bien, aujourd'hui, qu'aucune langue romane n'a connu d'évolution linéaire et que le type sortant peut toujours être compris comme élément appartenant à une partie dominante du diasystème qu'est toute langue.

Dans l'ensemble, les éditeurs ont réalisé un bon travail, la coordination des sujets s'avère bien fondée, les contributions respectent en général l'état de la recherche ou le dépassent, la documentation est à la fois actuelle et fiable; ce petit livre rendra de bons services à qui voudra s'informer sur les principaux problèmes du français du XVI^e siècle et pourra être utilisé comme manuel de base dans le cadre de séminaires portant sur le français à l'époque de la Renaissance. Il ne remplace pas l'ouvrage de Brunot, mais aide à combler des lacunes ou à corriger les fautes que contient ce chef-d'œuvre de la linguistique historique externe.

Christian SCHMITT

PROBLÈMES GÉNÉRAUX

Olga GALATANU, *Interprétants sémantiques et interaction verbale*, Universitatea din Bucureşti, Bucarest, 1988, 212 pages.

L'objectif de ce petit ouvrage, stimulant et vif, est double: l'auteur vise d'un côté un but de linguistique appliquée, et entend, de l'autre, présenter une analyse de linguistique pragmatique. Spécialiste du français langue étrangère (FLE), O. Galatanu met à profit ses compétences en didactique des langues pour jeter les bases d'une méthode renouvelée et réfléchie de l'enseignement du français pour étrangers. Elle utilise à cette fin ses connaissances, nombreuses et judicieuses, en linguistique théorique, plus particulièrement en sémantique et en pragmatique, ainsi qu'en témoigne une abondante bibliographie en pragma-linguistique, pour étudier les verbes de communication et proposer une analyse sémantique et syntaxique des verbes se rapportant aux actes de langage. Le lien entre les deux aspects trouve sa pertinence dans le constat que: «la réflexion métalinguistique et la réflexion métalangagière, éléments dominants dans la formation des enseignants, se rencontrent dans la zone privilégiée de la communication verbale» (p. 7). L'ouvrage a ainsi une double portée:

— didactique, en ce qu'il offre, dans le chapitre 1 (*Pragmalinguistique intégrée et approche interactionniste en pédagogie des langues vivantes*, pp. 9-32) et dans la dernière partie-conclusion (section 5. *Conclusions sur les interprétants sémantiques et sur leurs incidences pédagogiques*, pp. 189-195) une réflexion générale et une illustration sur ce que peut être l'enseignement d'une langue vivante;

— pragmalinguistique, en ce qu'il fournit une description solide et précise des principales caractéristiques syntaxiques, sémantiques et pragmatiques des verbes illocutionnaires de communication.

C'est surtout ce second volet qui nous semble le plus intéressant, non pas que nous considérons la partie pédagogique comme mineure, mais parce qu'il nous semble que le lien entre les deux aspects n'est peut-être pas aussi pertinent, ou, du moins, pas aussi immédiat, que le pense O. Galatanu. Nous n'en voulons pour preuve que la place accordée à la partie de linguistique descriptive: elle occupe l'essentiel de l'ouvrage avec un remarquable chapitre 4 (*Les verbes de communication illocutionnaire*) qui, à lui tout seul, représente la moitié du volume (pp. 89-189) et qui, à notre avis, aurait pu fournir un titre plus transparent à l'ouvrage que celui qu'a retenu O.G. Préparé progressivement par les chapitres 2 (*Identification des verbes de communication verbale*, pp. 33-65) et 3 («*La mention*» - *contexte de neutralisation de l'opposition* (+ DESCRIPTIF) /VS/ (+ ILLOCUTIONNAIRE), pp. 65-88), et richement illustré par des exemples littéraires bien choisis et truffé de tableaux et de tables synthétiques résumant les principales propriétés distributionnelles sémantiques et syntaxiques mises en relief, ce chapitre 4 offre une minutieuse et précieuse analyse descriptive et explicative des huit sous-classes de verbes de communication illocutionnaires suivants:

1) Factitifs épistémiques, (+ performatif), (+ sui-référentiel ou commissifs) tels que *promettre, menacer*.

- 2) Factitifs épistémiques, (+ performatif), (+ événementiel) tels que *souhaiter*.
- 3) Factitifs épistémiques, (+ constatif), (+ évaluatif) tels que *se vanter, accuser*.
- 4) Factitifs épistémiques, (+ constatif), (+ opinion) tels que *affirmer, infirmer*.
- 5) Factitifs, (– coercitif), (– évaluatif), tels que *demander*.
- 6) Factitifs, (– coercitif), (+ évaluatif), soit (– prescriptif) tels que *prier*, soit (+ prescriptif) tels que *conseiller, déconseiller*.
- 7) Factitifs, (+ coercitif), (+ manipulation) tels que *ordonner, interdire, permettre*.
- 8) Factitifs, (+ coercitif), (+ déclaratif) tels que *déclarer, nommer, désigner*.

Cette sous-classification indique clairement quels sont les critères choisis et quelle est la méthode suivie. On peut discuter le choix de tel ou tel trait ou de telle et telle désignation, mais il faut reconnaître que l'ensemble forme un tout cohérent, dont la pertinence se mesure aux résultats obtenus. On ne peut que regretter l'absence à la fin de l'ouvrage d'un index des verbes étudiés, qui aurait permis une consultation plus rapide et plus commode d'un travail, dont nous nous plaignons à souligner, en conclusion, la qualité et la finesse de l'argumentation, qui trouve son accomplissement dans la partie centrale consacrée à la description des verbes de communication illocutionnaires.

Georges KLEIBER

LINGUISTIQUE ROMANE

Enciclopedia limbilor romanice, de Mioara Avram, Jana Balacciu-Matei, Alexandra Cuniță, I. Fischer, Christian Ionescu, Coman Lupu, Sebastian Popescu-Fischer, Sanda Reinheimer Rîpeanu, Marius Sala, Oana Sălișteanu-Cristea, Ion Toma, Mariana Tuțescu, Laura Vasiliu, Ioana Vintilă-Rădulescu; coordonator: Marius Sala; Editura Științifică și Enciclopedică, București 1989, 335 pp.

1. La linguistica romena, da tempo fra le più attive nelle scienze del linguaggio, ci ha regalato un po' più di un anno fa un'opera unica nel suo genere, destinata senza dubbio ad avere un gran successo, non solo in Romania ma anche in ambienti linguistici internazionali. È la *Enciclopedia limbilor romanice* [Enciclopedia delle lingue romanze], abbr. ELIR, che qui presentiamo ai cultori della nostra disciplina. Come è ormai logico, un'impresa simile richiede un lavoro d'*équipe* sicché, a dir vero, anche per la recensione ci vorrebbe un'analoga *équipe*! Nessuno ai nostri giorni domina più tutta la linguistica neolatina; perciò anche la nostra recensione dovrà per forza rimanere entro determinati limiti.

2. Il volume consta di cinque parti disuguali: *Introdúcere* (pp. 5-10; in seg. senza p(p)), firmata da Marius Sala; *Transcriere fonetică* (11-12); *Abrevieri* (13-14); 947 lemmi, disposti in ordine alfabetico da *ablativ* a *zezeo* (15-326); *Bibliografie* (327-335) contenente 487 titoli. Sulla copertina interna (iniziale e finale) sono raffi-

gurate le lingue romanze sulla Terra, con distinzione di tre categorie: lingua ufficiale e materna, lingua ufficiale e di insegnamento, lingua usuale.

3. Come di solito in questo genere di lavori, l'introduzione espone le basi teorico-metodologiche, gli scopi e gli accorgimenti di carattere tecnico, grafico ecc. L'ELIR è un repertorio facile da consultare e destinato ad offrire alle categorie più larghe di lettori le informazioni fondamentali sulla genesi, l'evoluzione e la struttura delle lingue romanze (5). Partendo dall'interesse che hanno suscitato varie opere di storia della lingua romena e dall'importanza di «procesul formării și evoluției limbii și poporului nostru» (6), gli autori fanno risaltare che l'opera può servire ai linguisti (non solo romanisti) e a tutti coloro che si interessano del romeno e delle lingue sorelle (ib.). «Autorii au optat pentru acele informații de natură să furnizeze cititorului o imagine coerentă și globală pe de o parte asupra fiecăruia dintre aceste idiomuri și, pe de altă parte, asupra ansamblului romanic» (ib.). La struttura dell'opera è definita piramidale: le singole lingue romanze vengono caratterizzate riguardo alla loro 'lingua fonte' (*limba-sursă*), il latino; i gruppi dialettali rimandano alla lingua, i dialetti ai gruppi, i sottodialetti ai dialetti (7). «Perspectiva comparativă [...] a constituit pentru ELIR o coordonată majoră» (ib.). L'ELIR è concepita come un'enciclopedia, non come un dizionario terminologico, perciò non si danno definizioni (tranne quelle per cui il DEX non è sufficiente) (8). Secondo il parere degli autori, l'originalità della loro opera consiste principalmente nella combinazione della presentazione dei singoli idiomi (in prospettiva romanza) con la presentazione dei fatti linguistici, anch'essi ricavati dalla comparazione romanza (ib.). Inoltre vi si aggiunge la selezione delle informazioni ritenute importanti, frutto di una lunga meditazione (ib.). Si sottolinea, infine, che lo scopo non è quello di offrire soluzioni originali di problemi ancora discussi, ma «prezentarea stadiului actual al cercetărilor» (ib.). Quanto alle opinioni degli autori, esse si riflettono nella selezione dei fatti, nelle definizioni, nella redazione ecc. (ib.). L'introduzione si chiude con i dati tecnici, le fonti, il sistema di elaborazione e di citazione, l'elenco delle responsabilità dei singoli autori e gli *acknowledgments*. Al termine si legge la dedica al maestro di tutti, il compianto Iorgu Iordan (10).

4. Come detto, i lemmi sono 947; alcuni sono brevissimi perché consistono in soli rinvii, altri sono assai lunghi e rappresentano vere e proprie mini-monografie. Nella maggioranza degli articoli si parte dalla tappa latina per seguire l'evoluzione e giungere alla tappa odierna, di cui si presenta la struttura. Gli autori sono riusciti a sintetizzare in uno spazio relativamente limitato una sorprendente quantità di informazioni sia sulla struttura che sull'evoluzione degli idiomi neolatini. Gli articoli sugli idiomi contengono dati sulla storia sia esterna che interna. La completezza si vede, ad esempio, nel fatto che non sono stati trascurati nemmeno tali dettagli come l'uso del punto interrogativo ed esclamativo capovolto, all'inizio di frase, nell'ortografia spagnola, i cosiddetti dittonghi «induriti» nel romancio e nel franco-provenzale (s.v. *diptongare*; un lemma a sé sarebbe a nostro avviso pienamente giustificato), l'infinito personale, e precisamente non soltanto nel portoghese ma anche nei testi napoletani quattrocenteschi (s.v. *infinitiv personal*) ecc. Negli articoli vengono citati solo gli autori di singole tesi, spiegazioni ecc., non la relativa letteratura. Ogni articolo reca la firma (iniziali) del suo autore.

5. Per quel che riguarda le lingue trattate, il romeno occupa naturalmente il posto principale, e quasi altrettanto bene è rappresentato il francese, per almeno due ragioni: è la lingua romanza meglio nota e più studiata, ed è anche l'idioma romanzo che più di tutti ha influito sul romeno. Relativamente molto spazio è stato riservato anche allo spagnolo, non soltanto perché è la lingua romanza più diffusa nel mondo ma anche, come ci pare, perché è uno dei domini principali dell'attività scientifica del coordinatore. Meno spazio è stato dedicato all'italiano: ad esempio, alla pag. 224 (per il suffisso *-entia* nei toponimi) si sarebbero potuti citare anche i nomi *Faenza*, *Piacenza*; alla pag. 262 (per i verbi riflessivi assoluti) si può citare l'it. *pentirsi*; alla pag. 286 (per il futuro immediato) va inserito anche l'it. *stare per* + infinito ecc. In conformità alle tendenze attuali della sociolinguistica, molto spazio è dedicato ai vari *pidgins*, ai creoli, ai dialetti ecc. Gli autori ritengono la toponomastica e l'antroponomastica discipline di notevole importanza, perché forniscono molti dati rilevanti per la caratterizzazione romanza, quella degli idiomi e dei loro reciproci contatti (8); perciò riservano anche a questi domini uno spazio assai ampio (secondo noi, forse persino un po' eccessivo). Certi testi (o monumenti) latini o romanzi sono stati inseriti come lemmi a sé (*Cena Trimalchionis*, *Mulomedicina*, *Itinerarium Egeriae*, *Indovinello veronese*, *Giuramenti di Strasburgo*); secondo noi, si sarebbe potuto rendere lo stesso omaggio, ad esempio, anche alla *Cantilena di Santa Eulalia*, la *Chanson de Roland*, i *Ritmi italiani antichi* (tanto più che il *Cantar de Mio Cid* figura come lemma autonomo) ecc. Quanto alla linguistica generale, troviamo nell'ELIR lemmi dedicati ai tipi di suoni, ai vari processi fonetici, ecc., sempre naturalmente dal punto di vista neolatino e con esempi desunti da idiomi romanzi. Fra le discipline linguistiche (o, se si preferisce, livelli di analisi e di descrizione), soltanto il lessico gode di un lemma a sé, mentre non si trovano lemmi dedicati alla fonetica, alla fonologia, alla morfosintassi (per non parlare di pragmatica, di psicolinguistica o di sociolinguistica — malgrado quanto detto poco fa sulla presentazione abbastanza ampia dei *pidgins* e creoli).

6. Data la ricchezza del materiale di fronte alle dimensioni ragionevoli di una recensione, dobbiamo ridurre le nostre osservazioni critiche allo strettamente necessario. Procedendo per idiomi o gruppi di idiomi, ci soffermiamo prima sul latino.

6.1. Pag. 24: un infinito passivo VAPULARI sembra impossibile, dato che già l'attivo VAPULARE ha il significato più «passivo» (in senso proprio etimologico!) immaginabile, cioè 'essere frustato'. O si tratta di uno dei deponenti ipercorretti, caratteristici del latino tardo?

6.2. Pagg. 96, 167, 210: invece di IPSUD la forma corrente è IPSUM.

6.3. Pag. 138: è proprio peccato che il lemma sui graffiti pompeiani non contenga nessun esempio!

6.4. Pag. 166: contrariamente agli autori crediamo che l'*Itinerarium Egeriae* si possa localizzare (nella Spagna settentrionale o nella Gallia meridionale) e che, di conseguenza, i tentativi di localizzarlo non siano «falliti» (*eşuat*).

6.5. Pag. 179: se con «latino volgare» si deve intendere, come a noi pare, il

latino vivo in tutte le sue manifestazioni (proprie di ogni idioma vivo), non si può dire che esso inizi appena con la costituzione della tradizione latina scritta.

6.6. Pag. 193: DOLOR e in genere gli astratti in -OR sono maschili, non femminili.

6.7. Pagg. 231-232: nella presentazione del passivo latino vanno citati anche altri fattori oltre alla regolarizzazione dei verbi (semi)deponenti: alla perdita delle forme sintetiche del passivo ha contribuito la loro vulnerabilità fonetica, l'eterogeneità strutturale (*infectum* sintetico, *perfectum* analitico) e la polivalenza delle forme analitiche (PORTA CLAUSA EST).

6.8. Pag. 249: secondo noi, VOSTER per VESTER non è un'analogia soltanto volgare ma sarà la continuazione diretta del già arcaico VOSTER (forma sorretta beninteso dallo stretto contatto con NOSTER e con NOS e VOS). Insomma, è una di quelle forme volgari che si continuano dal latino arcaico al periodo romanzo, al disotto della «crosta di ghiaccio» del latino classico.

7. Quanto al latino «volgare» e al periodo (proto)romanzo, osserviamo quanto segue.

7.1. Pag. 30: non vediamo come il gruppo appennino-balcanico (di M. Bartoli) sia innovativo rispetto a quello pireneo-alpino.

7.2. Pag. 35: va precisato che GRANDIS non si è sostituito a MAGNUS in tutta la Romania a parte il sardo: cfr. rum. *mare*, dalm. *mauro*.

7.3. Pag. 99: proponiamo di distinguere per principio la dittongazione ascendente (panromanza, secondo F. Schürr) dalla dittongazione discendente (seriore rispetto alla prima).

7.4. Pag. 102: a proposito del morfema introduttore della frase completiva: è ovviamente una semplice svista includere *tout court* il romeno e i dialetti italiani meridionali nelle «lingue romanze occidentali».

7.5. Pagg. 113, 238, 269-271, 275: su tutto il complesso di problemi collegati alla /s/ finale (nei plurali e nelle forme verbali) nonché sui vari casi di /s > y/ si poteva e doveva dire molto di più. Ovviamente, non basta constatare che alla -s «*ii corespunde -i în cîteva monosilabe*» (275) (con gli esempi romeni *nos* > *noi*, *tres* > *trei*) senz'alcuna spiegazione, così come è insufficiente dire, di nuovo senza argomenti, che il passaggio [probabilmente organico] della -s latina alla -i è «*ipoteză greu de acceptat*» (238). Questa corrispondenza ha invece carattere di regolarità, sia in italiano che in romeno, e precisamente in diverse categorie di monosillabi (NOS > *noi*, DAS > *dai*, TRES > *tre(i)*, PLUS > it. ant. *plui* ecc.). Il recensente è convinto che l'ipotesi dell'evoluzione organica /s > y/ sia da preferire alle varie analogie, parziali e spesso «tirate per i capelli».

7.6. Pagg. 136-137: ai glossari citati andrebbero aggiunti quello di Monza e quello di Kassel.

7.7. Pag. 168: ai nostri giorni una discussione sulla linea Jireček andrebbe completata con la tesi della «terza area» della latinità balcanica dell'italiano E. Banfi.

7.8. Pagg. 171 e 283: la differenza tra /kw > k/ davanti ad /ā/ e /kw > p ob/ davanti ad /ǎ/, che si osserva in sardo e in romeno, è probabilmente in relazione con la realizzazione (anteriore/posteriore) di /ā/ risp. /ǎ/, come ipotizzato più di vent'anni fa da Ž. Muljačić (*Distinktivna obilježja latinskih fonema* [Tratti distintivi dei fonemi latini], «Filologija» 5, Zagreb 1967, specialm. p. 96).

7.9. Pag. 175: non è del tutto esatto affermare che le iscrizioni presentano una distribuzione areale della sincope diversa da quella romanza: infatti, le ricerche di P.A. Gaeng, ad esempio, hanno individuato un «important phonological rift», quanto alla sincope, tra le parti innovative e le parti conservative della Romània. Il grado maggiore si ha in Galloromania, quello minore in Iberoromania, il minimo in Italia, e ciò concorda in pieno con la situazione attuale: si confrontino gli esiti di parole come MANICA, PECTINE, SEPTIMANA nei cinque principali idiomi neolatini.

7.10. Pagg. 195-196: non possiamo nascondere la nostra impressione che, in confronto con la presentazione della metaforia in romeno, quella nelle altre lingue neolatine sia riuscita un po' «magra» (e si tenga presente, se non altro, la ricchezza del fenomeno nell'Italia meridionale!).

7.11. Pagg. 227-228: come sopra per la dittongazione, bisognerebbe distinguere due palatalizzazioni, che si distinguono per epoca, fonemi coinvolti, contesto fonetico, diffusione e, in parte, anche per esiti. La prima palatalizzazione è quella a contatto con /y/ ed è panromanza, la seconda è quella davanti a vocali anteriori e questa non è più panromanza. Includendo poi anche la palatalizzazione davanti ad /a/, il numero dei processi di palatalizzazione su scala più o meno romanza sale addirittura a tre.

7.12. Pag. 236: si dice che HABERE + infinito esprime «posibilitatea», il che non può essere che una svista per «necesitatea» o qualcosa di analogo.

7.13. Pag. 287: non risulta perché la conservazione di /aw/ si veda soltanto in «rarele cazuri», se in una buona parte della Romània il dittongo si conserva in modo regolare.

7.14. Pagg. 315-316: il lemma *uniunea lingvistică balcanică* (corrispondente ai noti concetti di «lega linguistica» o «Sprachbund») risulta incompleto senza la menzione di Petar Skok, uno dei fondatori e dei principali cultori appunto della linguistica balcanica! Anzi, un apposito lemma *balcanistică* o *balcanologie* meriterebbe assolutamente di figurare nell'ELIR.

7.15. Pag. 322: siamo del parere che tra i fattori della scomparsa del futuro sintetico latino va annoverata anche la componente psicologica, cioè l'affettività insita in ognuno di fronte all'avvenire. Lo affermiamo senz'alcuna paura di ricadere nel defunto idealismo linguistico, tanto più che proprio le correnti linguistiche attuali riavvicinano il linguaggio all'uomo e alla sua psiche.

8. Varie osservazioni si possono fare a proposito della presentazione dell'italiano e dei suoi dialetti.

8.1. Ai casi in cui mancano gli esempi italiani si è accennato già nel § 5.

8.2. Pag. 16: l'it. *gioventudine* va sostituito con *gioventù*.

8.3. Pag. 20: bisogna precisare che l'italiano manca di veri e propri superlativi degli avverbi: in italiano non c'è un corrispondente letterale del francese *le plus gentiment* ecc.

8.4. Pag. 21: *pure* vale 'anche' non soltanto nel Sud ma anche nell'italiano standard.

8.5. Pag. 43: l'esempio italiano, che chiude il lemma *atributivă* (*propoziție*), non esprime «condiția» ma «concesia».

8.6. Pag. 50: le forme verbali citate mostrano che nel dialetto brindisino ai verbi irregolari non è stato esteso il passato remoto forte [= rizotonico] ma debole [= arizotonico] (*našši* 'nacqui' ecc.).

8.7. Pag. 51: nella presentazione del dialetto calabrese si dovrebbe menzionare la dualità linguistica della Calabria e, in connessione con ciò, le idee di G. Rohlfs sullo sfondo storico di questa bipartizione.

8.8. Pag. 93: a proposito dell'evoluzione /ng > ńń/ nel dauno-appenninico va precisato che essa avviene davanti alle vocali anteriori, il che vuol dire che fa parte della II palatalizzazione.

8.9. Pag. 99: non vediamo perché la conservazione di /aw/ si constati nel solo Veneto e non invece anche nel Centro-Sud.

8.10. Pag. 103: invece di *Stasera* [...] *sentirò la radio* è senz'altro più corretto *Stasera* [...] *ascolterò la radio*.

8.11. Pagg. 108, 141, 187: quanto all'evoluzione /kt > č/ in emiliano bisogna precisare che essa non vale per tutta l'Emilia (cfr. G. Rohlfs, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti: Fonetica*, § 258).

8.12. Pagg. 120 e 157: l'affricata /ǧ/ si sarebbe fonologizzata in italiano anche senza francesismi; cfr. le coppie come *lungi* ~ *lungi*, *ghiro* ~ *giro* ecc.

8.13. Pag. 139: fra gli esiti delle voci greche ἀποθήκη e δηνάριον vanno citate non solo le forme dialettali ma anzitutto le forme standard *bottega* e *denaro*.

8.14. Pag. 140: al posto di *gregesche* va sostituito *grechesco* (e si sarebbe potuta aggiungere qualche caratteristica di questo *pidgin*!).

8.15. Pag. 150: la generalizzazione della desinenza -o nella 1ª persona dell'imperfetto è molto più recente del XIV secolo: secondo Rohlfs essa avviene appena nell'Ottocento (G. Rohlfs, *op. cit.*: *Morfologia*, § 550).

8.16. Pag. 162: non soltanto alcune consonanti («unele consoane») ma tutte eccetto /z/ possono essere doppie (preferiremmo dire: lunghe).

8.17. Pag. 180: al discorso sugli esiti *ts* e *dz* nel latino «volgare» andrebbe aggiunto che la Toscana (> it. standard) mantiene di regola la distinzione tra /t, d + y/ e /k, g + y/ (*vezzo*: *faccia*; *mezzo* /ma anche *raggio*/: *faggio* ecc.).

8.18. Pag. 184: se la conservazione delle vocali atone nel ligure è comparabile

a quella nel veneto, non si può dire che essa sia superiore a quanto accade nei dialetti settentrionali *sans plus*, ma bisogna precisare che il confronto si fa tra il ligure e gli altri dialetti gallo-italici.

8.19. Pag. 208: si afferma che l'italiano non possiede avverbi spaziali o temporali indicanti la totalità negativa: ma, se è così, che cosa è *mai*?

8.20. Pag. 216: alla domanda *È bella?* è certamente più corretto rispondere (negativamente) *No, non lo è* anziché *No, non è*.

8.21. Pag. 232: ad illustrare il significato di necessità della perifrasi *andare* + participio pass. non vale l'esempio *Il libro andò perduto*, il quale è quasi sinonimo di *Il libro fu* (o *è stato*) *perduto*. Un esempio valido sarebbe invece *L'esercizio va* (al passato: *andava*) *rifatto* (dove *va* = 'deve essere', *andava* = 'doveva essere').

8.22. Pag. 257: non è del tutto vero che la protesi di *i-* non si continui in italiano: essa sarà oggi rara, in recessione ecc., ma non si può dire che sia inesistente.

8.23. Pag. 287: ai tratti del dialetto senese andrebbe aggiunto il passaggio postonico /e > a/ (*véndare* 'vendere' ecc.).

8.24. Pag. 305: il lemma *tergestin* sarebbe potuto essere anche più abbondante; definirlo semplicemente ret. [= retoromanzo] è troppo poco: bisognerebbe precisare che appartiene al friulano e darne anche i principali tratti linguistici.

9. Prima di passare ai rimanenti idiomi romanzi ci sia permesso di soffermarci un po' su un lemma *pro domo nostra*: cioè, sui dialetti istroromanzi o istrioti (*dialecte istriote* /istroromanice/; p. 158).

9.1. L'originalità dei dialetti istroromanzi era nota già prima della fondamentale monografia di G.I. Ascoli *Saggi ladini*: i primi testi istroromanzi risalgono al 1835 e il dizionario dignanese-italiano (e viceversa) di G.A. Dalla Zonca risale alla fine della prima metà dell'Ottocento circa (il Dalla Zonca è morto nel 1857).

9.2. Gli autori dell'ELIR includono il recensente nel gruppo che sostiene la tesi di M. Deanović sull'indipendenza dell'istroromanzo nella Romània, ma ciò non è esatto. Il sottoscritto recensente non ha mai aderito a queste idee del Deanović (la cui tesi non è stata provata e non ha avuto aderenti) ma segue, semmai, la tesi di Skok sull'affinità originaria (altomedievale) tra istroromanzo e dalmatico (e con argomenti beninteso moderni). Si veda il suo contributo in «Linguistica» 28.

9.3. Come detto prima, bisogna distinguere la dittongazione ascendente da quella discendente; ora, nessuna delle due è propria di tutti i dialetti istroromanzi.

9.4. I nostri dialetti presentano anche diverse caratteristiche morfosintattiche, su cui nell'ELIR non si dice purtroppo nulla.

9.5. Ad p. 161: i dialetti istroromanzi odierni sono beninteso dialetti italiani, non secondo «alcune» classificazioni ma probabilmente secondo tutte. Altra cosa è la loro posizione originaria, sulla quale si è detto poco fa.

9.6. Ad p. 289: anche se i dialetti istroromanzi sono oggi dialetti di tipo italiano (veneto), essi non si trovano in Italia.

10. Ecco adesso le nostre principali osservazioni a proposito degli idiomi romanzi altri che l'italiano (e l'istroromanzo).

10.1. Pag. 41: per lo spagn. *mayoradgo* andrebbe precisato che è forma antica, poiché la voce oggi suona *mayorazgo*.

10.2. Ibidem: dall'esposizione sembra risultare che in spagnolo la fase *ja* (< /ě/) sia anteriore a *je*, il che non è possibile.

10.3. Pag. 56: per il catalano andrebbe menzionata la preferenza per la classe -ERE (> -re).

10.4. Pag. 123: se nel francese antico ci sono ancora parossitoni e proparossitoni, è difficile capire come l'accento vi possa essere «senza ruolo fonologico».

10.5. Pagg. 132-133: poiché il preteso neutro romeno non ha in nessuno dei due numeri una forma propria ma si identifica nel singolare col maschile, nel plurale col femminile, preferiamo definire tali sostantivi come *ambigeneri* (termine accettato anche da alcuni linguisti romeni), anziché vedervi una categoria particolare, opposta agli altri due generi. Di un neutro vero e proprio, formalmente distinto dagli altri due generi, si può parlare ad esempio in spagnolo (*este* - *esta* - *esto*), in portoghese e nei dialetti italiani meridionali.

10.6. Pagg. 150 e 312: mentre alla pag. 150 la forma catalana *vagi cantar* è imperfetto congiuntivo, alla pag. 312 *vagi haver* è definito come trapassato (*trecut anterior*); quale delle due definizioni è esatta?

10.7. Pag. 154: si dice che il proibitivo romeno *nu* + infinito vale per «certi» verbi (*anumite verbe*); perché non tutti? Nel paragrafo dedicato all'imperativo (148-149) non abbiamo trovato questa restrizione.

10.8. Pagg. 194 e 257: gli autori operano con il concetto di protoromeno (*pro-toromână*); ora, a proposito di questo sarebbe stato interessante commentare le idee del romeno Cicerone Poghiric (esposte nel suo contributo uscito in *Akten der Theodor Gartner-Tagung*, Innsbruck 1987, pp. 341-348), il quale combatte appunto questa pretesa tappa nella storia del romeno.

10.9. Pag. 211: giacché si parla della palatalizzazione nei plurali veglioti, si sarebbe potuto citare qualche esempio, come *puark* 'porco' - *puarĉ* 'porci', oppure *toĉi kuinĉ* 'tutti quanti' ecc.

10.10. Pag. 266: sarebbe utile aggiungere che i plurali in -i esistono anche nel soprasilvano (*igls camps cumprai* 'i campi comprati') e che, di conseguenza, la coesistenza dei due tipi di plurale (in -i e in -s) si trova in tutti e tre i gruppi retoromanzi, essendo così una delle loro caratteristiche comuni.

10.11. Pag. 276: malgrado le parole dei nostri autori non possiamo nascondere la nostra impressione che, cioè, l'influsso o peso (*ponderea*) dell'elemento slavo in romeno sia pur sempre notevolmente superiore a quello dell'elemento germanico nelle lingue romanze occidentali: si pensi, ad esempio, ai calchi nei numerali, al vocativo femminile in -o, per non parlare delle proporzioni nel lessico.

10.12, Pag. 288: anche le voci francesi tipo *ange*, *page*, *pâle*, *vierge* ecc. sono una specie di semicultismi (su cui v. 286-287).

10.13, Pag. 289: ci stupisce che il significato 'luce' del romeno *lume* sia definito calco dallo slavo: cfr. il lat. LUMEN! Ad un calco dallo slavo si attribuisce di solito l'altro significato di *lume*, vale a dire 'mondo'.

11. Facciamo solo due brevi osservazioni a proposito dei *pidgins*, dei creoli ecc.: 1) data l'importanza del creolo di Haiti andavano citate almeno le sue principali caratteristiche linguistiche (143); 2) per *sabir* si sarebbe potuto dare l'etimo (spagn. *saber*).

12. Ed ecco adesso, per finire, le osservazioni attinenti alla linguistica generale e ai problemi di analisi e di descrizione.

12.1. Pagg. 59 e 74: certi esempi di complementi sono in realtà esempi di frasi vere e proprie, *implicite* nella terminologia italiana tradizionale, soprattutto se hanno un soggetto autonomo (ad es. *Por no saber yo nada me sorprendieron*).

12.2. Pagg. 65-66: bisognerebbe spiegare meglio l'identità formale tra comparativo e superlativo (*il più forte di tutti/dei due*) e soprattutto separare l'intensità relativa (comparazione) dalla assoluta (superlativo «assoluto», *rectius* elativo).

12.3. Pagg. 103-104: il contenuto del lemma *dublare* (pleonasm gramatical) è molto eterogeneo: vi troviamo l'anticipazione, la ripresa, l'enfaticizzazione ecc. Ognuno di questi procedimenti (i quali sono semantico-sintattici, ma soprattutto squisitamente pragmatici e testuali!) meriterebbe un lemma a sé, o quanto meno una sistematizzazione più chiara nel lemma comune.

12.4. Pagg. 123, 190, 191: si parla della pronuncia aperta di /a/, il che stupisce non poco essendo /a/ la vocale più aperta di tutte (come può dunque essere «aperta» o «chiusa»?).

12.5. Pag. 133: non vediamo come *la margine de pădure* ('sull'orlo del bosco') possa essere esempio di complemento partitivo: è ovvio che si tratta del cosiddetto complemento di specificazione (tra 'sull'orlo del bosco' e 'bevo del vino' c'è una netta differenza).

12.6. Pag. 171: i morfemi affermativi *oc*, *oil* [anche *sî*] non sono avverbi ma sostituenti profrastici. Purtroppo la solita eterogeneità della classe «avverbi» compare anche qui!

12.7. Pag. 186: non risulta perché sulla localizzazione delle vocali si dica incomparabilmente di più che non sulla localizzazione delle consonanti.

12.8. Pag. 200: tra gli esempi dei modi di introdurre il complemento del superlativo nei vari idiomi romanzi sono finiti anche *Alicia es la más diligente secretaria de la oficina* e *O dia mais frio do inverno*, dove si tratta evidentemente di un altro tipo (esempi adatti sarebbero: *la más diligente de todas*, *o dia mais frio de todos*).

12.9. Pag. 230: i verbi parasintetici non vengono formati mediante l'aggiunta simultanea di un prefisso e di un sufisso, bensì dopo la base si aggiunge l'insieme

dei morfemi grammaticali (di solito rappresentati dall'infinito), che permettono alla parola di funzionare da verbo. Un suffisso vero e proprio interviene in casi molto più rari (ad es. *intronizzare*: *in-* + *tron(o)* + *-izz-* + *-are*).

12.10. Pagg. 306, 321-323: in certi paradigmi il segmento grammaticale (per cui esiste il termine *flettivo*, breve e comodo) viene citato *en bloc*, cioè senza analisi ulteriori (306: *-i*, *-isti*, *-it* ecc.), mentre altrove tali analisi si fanno, ma non conseguentemente: alle pagg. 321-322, ad es., il futuro anteriore contiene solo «formanti» (*formanti*), un po' avanti (323) anche questi formanti vengono scomposti in suffisso temporale e desinenze. È ovvio quanto la presentazione guadagnerebbe con un procedimento più unitario e più conseguente.

13. Fra gli errori di carattere tecnico rileviamo i seguenti. 1) Pag. 31: *februarius* > *febrarius* non è soltanto un caso di /u/ > w/ in iato, ma di caduta di /u/ in iato. — 2) Pag. 64: Iliescu 1967 [da correggere in 1969?] non figura nella bibliografia. — 3) Pag. 79: *mientre(s)* *que* non può essere portoghese. — 4) Pag. 93: CAUEOLA > *kaddələ* sembra foneticamente sospetto (dov'è l'accento?). — 5) Pag. 106: in italiano *cabala* /kàbala/, non *cabalà*. — Pagg. 119 e 122: il titolo dell'opera di J. Du Bellay appare in due varianti grafiche: quale il titolo esatto? — 7) Pag. 137: due volte correggere Bolleli in Bolelli. — 8) Pag. 154: eliminare il trattino nelle forme dell'infinito futuro passivo latino (*amatum iri*, non *amatum-iri* ecc.). — 9) Pag. 158: correggere Dignato in Dignano. — 10) Pag. 161: nel sistema vigesimale *kwinniči vintini* non può significare 'novantacinque' ma 'trecento'. — 11) Ibidem: la forma veneta *kantésimono* sembra sospetta (in Rohlf, *op. cit.* §§ 452-453, infatti, non si trova). — 12) Pag. 174: non ci risulta che FORMOSUS si sia conservato nel dalmatico. — 13) Pag. 189: correggere Trusi in Tursi. — 14) Pag. 202: in portoghese il suffisso mozionale è *-esa* (*princesa*), non *-eza*. — 15) Pag. 223: *muldžeri* non può essere un esempio per il nesso *-ldz-*. — 16) Pag. 225: l'it. *quaresma* va corretto in *quaresima*. — 17) Pag. 229: correggere alcuni errori negli esempi di trascrizione greca di parole latine (δοϋατξιουεζ dovrebbe suonare δοϋατξιουεϛ, σαυτε dovrebbe stare per σαυτε). — 18) Pag. 239: al posto dell'engadinese *chantaust* leggere *chauntast*. — 19) Pag. 252: il portoghese *anticoag* andrebbe probabilmente completato: come? — 20) Pag. 259: le forme italiane dialettali *ljəndə* e *ljənə* sembrano sospette, giacché ə non dovrebbe portare l'accento; come correggerle? — 21) Pag. 270: si rimanda al lemma *iliroromanic*, il quale tuttavia non figura nel volume. — 22) Pag. 271: leggere *Decumates*, non *Decumantes*. — 23) Pag. 289: le isole slave nel Molise non sono serbe ma croate. — 24) Pag. 292: la traduzione dello spagnolo *termino* (1 persona presente) non è in romeno 'termen' ma 'termin'. — 25) Pag. 294: fra gli esempi di scambi di vocali e dittonghi in posizione atona si leggono anche *asaite* (per *aseite*) e *beile* (per *baile*), parole in cui i dittonghi sono tonici, non atoni. — 26) Pag. 296: Hugo Schuchardt appartiene alla seconda, non alla prima metà dell'Ottocento! — 27) Pag. 300: leggere Mena al posto di Mona (Grisch). — 28) Pag. 321: come va corretta la forma (spagn. e port.) *forzgar*?

Ci sono poi diversi altri errori minori e facilmente correggibili.

Pavao TEKAVČIĆ

LEXIKON DER ROMANISTISCHEN LINGUISTIK (LRL). Édité par Günter Holtus - Michael Metzeltin - Christian Schmitt. Volume IV. Italiano, Corso, Sardo. Max Niemeyer Verlag, Tübingen 1988, pp. XVI+936.

1. Il IV volume del LEXIKON, tra gli otto annunciati il primo pubblicato, è dedicato all'italiano, corso e sardo. La nostra conoscenza di tutta l'opera, necessaria per valutare anche un singolo volume, è di conseguenza limitata al programma dell'opera intera. Il progetto è grandioso: sta nella natura di un tale lavoro enciclopedico di offrire un insieme di voci, di lemmi, essenziali per una disciplina, e di spiegarli. Nel volume IV ce ne sono una cinquantina (dal n° 234 al n° 283 dell'opera intera) per l'italiano e, in più, tre per il corso ed altri sei per il sardo. Certo, il termine «lemma» o «voce» non è per nulla adeguato: non si tratta di spiegazioni di un termine linguistico, bensì di veri studi, non tanto di singoli problemi romanistici quanto di settori importanti della linguistica romanza. Il progetto è davvero grandioso: raccogliere e presentare sistematicamente tutto il nostro sapere riguardo alle lingue romanze. L'opera porta meritatamente il titolo di *Enciclopedia della linguistica romanistica* e non forse *romanza*. Dal programma e dai rinvii vediamo che i singoli volumi sono delimitati o regionalmente o tematicamente. Vagliando, cioè, il presente volume non si deve perdere di vista che esso fa parte del 6.o grande complesso di cui è composta l'opera, intitolato *Les différentes langues romanes et leurs régions d'implantation de la Renaissance à nos jours*. Una parte importante del nostro sapere riguardo all'italiano, corso e sardo è dunque trattata altrove, come ci assicurano, del resto, i titoli dei trattati *Latino e romanzo*, *Grammatica storico-comparativa delle lingue romanze* e, infine, *Singole lingue romanze e i loro territori dal Medio evo fino all'epoca del Rinascimento*, annunciati per il vol. II.

2. Un'impresa di tali proporzioni e di tale respiro e importanza comporta immancabilmente il problema di alcune decisioni, comuni a tutta l'opera.

Un primo problema è di certo la scelta dei collaboratori. Per l'italiano, il LRL IV ne conta più di quaranta. L'opera è stata concepita e realizzata in Germania, perciò non sorprende il numero piuttosto elevato, quattordici, di autori provenienti dalle università di lingua tedesca, anche se alcuni tra di loro non sono di origine tedesca, né di formazione accademica tedesca. L'opera è dedicata essenzialmente alla sfera linguistica italiana; non sorprende perciò la numerosa partecipazione italiana: sono presenti 29 romanisti italiani, alcuni tra di loro, come del resto anche tra gli italianisti tedeschi, con più d'un contributo. Il numero di italianisti provenienti da altri paesi è modesto. È lecito e doveroso affermare, comunque, che i curatori hanno raccolto attorno a sé il fior fiore dell'italianistica attuale e hanno avuto il fiuto nell'affidare la trattazione dei singoli temi ai più competenti in materia.

Il grande numero di collaboratori (ai citati sopra bisogna aggiungere i 5 che trattano il corso, e altri 6 che trattano il sardo) è forse un male, giacché provoca, o condiziona almeno alcune lievi discrepanze; è però un male inevitabile, giacché è appena immaginabile uno studioso romanista che possa da solo dominare una materia così vasta e varia, il che vale dell'opera nel suo insieme come anche per la trattazione di ogni singola lingua romanza.

3. Molto meno importante, benché legata alla scelta dell'autore di un lemma, è quella della lingua in cui stendere l'articolo. Gli autori italiani scrivono, tutti, tranne una eccezione, in italiano e così anche alcuni tedeschi. Tuttavia, alcune importanti voci sono state trattate in lingua tedesca: *Fonetica e fonematica*, *Grafetica e grafematica*, *Particelle e modalità*, *Linguistica testuale*, *Lingua parlata e lingua scritta*, *Diglossia e poliglossia*, *Giudizi sulla lingua*, *Lingua e letteratura*, *Storia della lingua*, *Antroponomastica*. In più, alcune trattazioni dei dialetti italiani (Liguria, Campania, Calabria). I capitoli sul corso sono in italiano e in francese, uno in tedesco; quelli sul sardo in italiano, uno solo in tedesco.

Certo, si potrebbe desiderare che la parte del LEXIKON dedicata alla lingua italiana fosse stesa in italiano. Tuttavia, l'opera è destinata a studiosi per i quali si può supporre una conoscenza almeno passiva del tedesco; è superfluo ricordare che ancora una cinquantina d'anni fa gli studi romanistici senza una solida conoscenza del tedesco non erano bene immaginabili. Oggi, con molte importanti opere stese in italiano e con le traduzioni, basti pensare alla *Grammatica storica* del Rohlfs, la situazione è ben diversa. Per il lato pratico, la questione non si risolve semplicemente con la sentenza che sia la materia stessa, in questo caso la lingua trattata, a decidere la scelta della lingua in cui scrivere: per l'italiano una tale soluzione potrebbe anche andar bene, ma la situazione si sarebbe complicata già in questo volume, vale a dire nel trattare il corso e il sardo.

4. Strettamente legato al problema della scelta della lingua in cui scrivere è quello della lingua delle citazioni. Il LEXIKON ha lasciata libera la scelta, così pare, della lingua del contributo; questa saggia decisione, tuttavia, è accompagnata da un'altra non meno importante, cioè di citare sempre in italiano. Le tendenze moderne e modernissime in linguistica hanno le loro radici, molte, oltre Oceano e non è sorprendente che impongano anche le citazioni in inglese; non è sorprendente, ma può essere pericoloso: il passo va tradotto da chi legge e l'antica saggezza dice che ogni traduzione è di per sé già un'interpretazione. Il LRL IV merita una lode per aver le citazioni sempre in italiano.

Quanto ai passi citati va notato che, contrariamente alle abitudini delle grammatiche di data non proprio recente, ben pochi sono stati presi da opere letterarie. Troviamo citati due volte *I promessi sposi*, rispettivamente a pag. 119, *Qui Griso a proporre, don Rodrigo a discutere*, e a pag. 127, *Parlò delle distinzioni di cui godrebbe nel monastero e nel paese*: ambedue le volte si cerca di mettere in rilievo lo stile letterario del passo, e il secondo è stato scelto proprio per mettere in luce il condizionale semplice, uscito dall'uso. Oltre al Manzoni scopriamo un passo dal Verga e alcuni da Pratolini. Se questa tendenza ad evitare citazioni letterarie, troppe nelle vecchie grammatiche, va lodata, bisogna pur dire che un passo letterario può essere sempre controllato e, soprattutto, visto nella sua cornice naturale; oltre al contesto potremmo stabilire anche la situazione extralinguistica, a volte essenziale per una esatta valutazione della citazione. Ora, il LRL pecca proprio su questo punto: i passi citati sono spesso scheletrici, sembrano strappati da un contesto più ampio o addirittura conati per illustrare il pensiero dell'autore. Siccome si tratta in prevalenza di autori italiani, o comunque di profondi conoscitori dell'italiano, pos-

siamo prestare fede agli esempi addotti, nel senso che non li crediamo solo grammaticalmente possibili, cioè senza un asterisco da grammatica generativa, ma anche sensati e utilizzabili e usati nell'italiano contemporaneo. Sono forse meno convincenti, però, dobbiamo tener presente il carattere dell'opera la quale una certa ampiezza, poi, non può superarla.

5. Il problema di gran lunga più importante e più difficile rimane certo la scelta della materia, e più precisamente la delimitazione delle singole sfere da includere nella trattazione. Con questo non pensiamo alla classificazione delle lingue romanze. Il LEXIKON offre infatti una novità, giacché introduce il corso come lingua romanza a sé stante. Leggiamo a pag. 809: *Le corse est actuellement reconnu comme langue par les institutions françaises (c'est une des « langues de France ») et le présent ouvrage le met dans la liste élargie de quatorze langues romanes à l'égal (entre autres) du français et de l'italien*. Non possiamo con congratularci con i corsi: la Francia fino ai tempi nostri non mostrava un grande entusiasmo di apertura riguardo alle lingue delle etnie non francesi. Si tratta dunque di un caso piuttosto eccezionale: una volta tanto la politica ha preceduto la scienza linguistica. Un po' la sorte toccata in Spagna al galiziano. Certo, la romanistica, fin adesso considerava il corso un dialetto toscano; così si trova nel Bourciez, Vidos, Bec e altrove. Del resto, conviene sempre ricordare le sagge parole di Peire Bec, *Manuel pratique de philologie romane*, I, p. 467: *Toute classification, d'ailleurs est arbitraire et dépend des critères choisis*.

Sì, ogni classificazione può essere arbitraria. Gli editori, diremmo, hanno dovuto decidersi a più riprese; così, ad esempio, nella spinosa questione del ladino. Riaffiora qua e là anche nel presente volume, ma è trattata con somma eleganza: a pag. 221 si parla dell'1,4 % di /parlanti nativi/ *del friulano e ladino dolomitico (se vogliamo separarli dalla famiglia dialettale italo-romanza)*.

Veramente importante è il contenuto, vale a dire la descrizione delle tre varietà romanze che si trovano trattate in questo volume. In generale, la spartizione della materia nei manuali e nelle grammatiche segue il modulo tradizionale: fonetica, morfologia, sintassi, formazione delle parole. Per l'italiano, tale spartizione vale anche per la grande opera del Rohlfs (l'originale tedesco è del 1954). Tekavčić, più vicino ai nostri tempi (la prima edizione della *Grammatica storica dell'italiano* è del 1972) ha concepito la materia divisa in fonematica, morfosintassi, lessico dove sono comprese la formazione delle parole, lessicologia e semantica storica. Il LEXIKON di certo non sarà comparabile con le grammatiche: si tratta di un panorama enciclopedico, di un insieme di voci su vari problemi o parti costituenti il nostro sapere su una data lingua romanza. Queste parti costituenti permettono d'intravedere alcuni grandi raggruppamenti quali:

- fonetica, fonologia, grafia;
- flessione, morfosintassi, sintassi, evoluzione del sistema grammaticale;
- storia della lingua, lingua e letteratura;
- lessicologia e semantica, etimologia, fraseologia e stilistica, onomastica;

- sociolinguistica con tutt'un arco di nuovi indirizzi nella ricerca linguistica quali pragmalinguistica, considerazioni sul rapporto tra la lingua e l'età, sesso e situazione sociale dell'utente;
- linguistica areale, vale a dire, la presentazione dei dialetti italiani, complesso opportunamente introdotto dalla ripartizione dialettale e concluso con la presentazione dell'italiano regionale.

La trattazione riservata all'italiano (e in misura minore al corso e al sardo) è ricchissima. Certo, è doveroso chiedersi quali argomenti o quali campi linguistici sono stati, eventualmente, omessi. Come già detto, nel volume IV del LEXIKON non solo è assente la fase romanza comune (sarebbe la vecchia ripartizione degli *Éléments de linguistique romane* di Bourciez), manca anche lo sguardo sulla lingua dei primordi e della gloriosa civiltà dei comuni italiani. Sarà magari un vantaggio trovare in un volume solo, il secondo dell'opera, riunite le trattazioni delle sorti delle singole lingue romanze nei primi secoli della loro vita. Tuttavia, il LRL IV, benché prevalentemente di impostazione sincronica, in alcuni capitoli traccia, giustamente, le situazioni linguistiche in diacronia, dal Rinascimento in poi. L'autore, perciò, è costretto a mettere in luce fatti anteriori, e valutarli. Non sarebbe immaginabile, ad esempio, presentare, parlando della questione della lingua, le idee del Bembo senza aver tracciato per sommi capi le idee di Dante, senza esser ricorso al Trecento fiorentino. Intendiamo, certo, che il LEXIKON col suo carattere enciclopedico è un tutto e che i rinvii che riscontriamo in un singolo volume sono indispensabili per evitare le ripetizioni. Per ciò attendiamo con interesse, anzi con impazienza, l'apparizione del vol. II dove si troverà l'epoca linguistica cronologicamente precedente alla materia trattata nel volume IV. Poi, il LRL IV è un volume a sé, dedicato all'italiano, corso e sardo; i riferimenti alle situazioni in altri domini romanzi sono pochi e sono preziosi, per niente ingombranti. Anzi, con un dosaggio ponderato per non offuscare il quadro della lingua della quale si parla, avremmo il piacere di qualche rinvio in più; tanto per fare un esempio: quando si parla, per il siciliano, del *plurale del tipo* chiúppira 'pioppi', fúsira 'fusi', jardínura 'giardini' (...) vínura 'vini' *frequente soprattutto in nisseno*, p. 728, non stonerebbe, forse, un cenno sull'analoga situazione in romeno come uno dei fenomeni che l'italiano meridionale e la latinità balcanica hanno in comune. È rievocato il romeno, invece, a pag. 838, per lo sviluppo analogo in sardo delle velari -CU-, -GU- a suoni bilabiali, così sard. *ábba, lím̃ba*, rom. *apă, limbă* (< AQUA, LINGUA). Lodevoli sono anche accostamenti del sardo e/o del corso ai dialetti dell'Italia meridionale (conservazione di /u/ atona in posizione finale, posposizione del possessivo).

6. Il LRL IV (è ora di restringere il nostro interesse al solo volume IV) è contrassegnato dal carattere enciclopedico e perciò una voce, un capitolo, sempre osservando anche le esigenze dello spazio, tratta un vasto campo linguistico nell'ambito della lingua italiana oppure presenta lo stato attuale dell'italiano su un territorio limitato. L'aver affidato la trattazione dei singoli problemi linguistici a vari studiosi ha come conseguenza di veder trattato un problema dagli italianisti più competenti. Inoltre, l'autore di certo espone le proprie idee, ma è preziosa, appunto, la sua presentazione della problematica, dello stato della ricerca nel campo da lui esa-

minato. Così, il lettore viene informato fino a che punto di conoscenza è arrivata l'italianistica nell'analizzare un singolo settore linguistico. L'elevato numero di autori ha, certo, qualche conseguenza meno positiva; così, alcune ripetizioni che però non nuocciono all'esposizione: parecchi fenomeni linguistici sono messi in luce da varie angolazioni oppure appaiono nelle parti teoriche, ma non possono mancare nemmeno nella trattazione dei singoli dialetti. Altre ripetizioni sono dovute ai luoghi comuni: chi sa quante volte saranno state nominate le «Tre Corone del Trecento»?

7. A volte si constata l'incongruenza tra varie parti del LRL IV. Non direi che nuoccia, nemmeno questo, alla chiarezza dell'esposizione del fenomeno trattato; se mai, convince della saggia politica degli editori di non interferire troppo nel lavoro altrui nell'intento di unificare le vedute.

Così, le voci consacrate al sistema grammaticale osservano una netta separazione tra flessione, morfosintassi e sintassi, rispettivamente, per cui l'autrice del capitolo sulla morfosintassi si era vista costretta a ridefinire il suo campo di esplorazione: *Per morfosintassi si intende qui l'analisi della struttura interna (sintattica) dei sintagmi (o costituenti o categorie sintattiche) dell'italiano*, pag. 94. Se dunque alla vecchia morfologia corrisponde il capitolo sulla flessione (pp. 39-51), a quello intitolato *sintassi* rimane da trattare la frase semplice e gli elementi in quanto costituenti della frase e la frase complessa. Tale tripartizione del campo morfosintattico, magari validissima per la pura disamina delle forme, non è applicata nei capitoli dedicati alle aree dialettali, i quali, per lo più, osservano la tradizionale spartizione in fonetica, morfosintassi e lessico. Così procedono anche le trattazioni del corso e del sardo.

Gli editori hanno fatto bene a non imporre negli usi oscillanti o nelle vedute contrastanti un trattamento unico. Uno dei lemmi, ad esempio, è intitolato *Norma e standard*, mentre a pag. 740, nel trattare l'italiano regionale, si assicura che «*in realtà non esiste uno 'standard' italiano*». A volte, però, un minimo di congruenza sarebbe auspicabile. Così troviamo i nomi delle vocali di genere femminile oppure, altrove, di genere maschile. Non è concorde la numerazione delle tre persone nel verbo e nel pronome. La nomenclatura *4^a, 5^a, 6^a persona* non è nuova; bisogna riconoscere che è più sbrigativa di quella pur sempre abituale di *1^a pl.*, ecc. Non si pensi, prego, che la mia opposizione provenga dal fatto che lo sloveno, la lingua di chi scrive, conosca anche il duale e di conseguenza non si vede bene come denominare, con tale sistema numerico, rispettivamente la 1^a del duale e del plurale: la 4^a e la 7^a? No, la questione è più profonda: le persone sono *possesso inalienabile*, se mai ce n'è uno, e non ci si immagina bene come potrebbe l'autore del capitolo sulla sintassi riformulare, volendo seguire tale uso, la sua chiara e succinta esposizione: *Nell'accordo tra soggetto e verbo (...) valgono le solite regole, con supremazia della 1. pers. sulla 2. e 3., della 2. sulla 3.*, pag. 117. La nomenclatura abituale è osservata per lo più nelle parti introduttive, teoriche, non così nelle parti dedicate alla sfera dialettale, dove ci sono forti oscillazioni. I capitoli sul corso, così in italiano come in francese (cf. pp. 806 e 810), si attengono alla nomenclatura tradizionale. Il capitolo sulla evoluzione della morfosintassi sarda è decisamente incline alla nomencla-

tura numerica, 1 a 6, cf. pp. 839 e 842, contraddetto, del resto, dall'uso nel capitolo sulle aree linguistiche sarde, cf. pp. 909 e 910.

Più importante, e degna di ammirazione si presenta l'impostazione concorde in qualche altro problema di natura sostanziale. Tale è il caso della concordante armonia nella trattazione del veneto, pp. 517-569, pur ripartito in tre sezioni, veneto di Venezia e di terra ferma, varietà venete in Friuli-Venezia Giulia, veneziano (e italiano) in Dalmazia: i tre trattati si completano anche se presentano problemi sociolinguistici del tutto diversi. L'ultimo dei tre, poi, ha richiesto l'allargamento storico-culturale della trattazione non necessario altrove (così, tanto per dare un esempio illustrativo, un excursus sull'italiano dell'imperial-regia marina).

Nella parte geograficamente opposta dell'Italia dialettale, nell'estremo Sud, constatiamo un analogo operato armonico tra gli autori riguardo a uno dei problemi spinosi della dialettologia meridionale, vale a dire riguardo alla teoria del Morosi. Come noto, si tratta dello scontro tra le idee del Morosi, espresse nel lontano 1870 e riprese dalla maggior parte dei dialettologi italiani, sulla grecoità bizantina, e la convinzione del Rohlfs, il quale, sin dai suoi primi lavori sull'argomento nel 1924 e fino alle ultime pubblicazioni degli anni ottanta, sostiene che le parlate greche del Mezzogiorno italiano, *il grico*, tutt'ora vive nel Salento e attorno a Bova in Calabria, continuano la grecoità antica, della Magna Grecia. La questione è discussa in profondità nel capitolo sul salentino (pp. 697-698) ed è tracciata per sommi capi, e con parecchi rinvii bibliografici nel capitolo sulla Calabria (p. 662). Vi è interessata, ovviamente, anche la Sicilia, anche se da tempo le colonie greche non ci sono più; il capitolo sul siciliano, con una esauriente presentazione del siciliano contemporaneo, si limita, per il lessico, ritenuto dal Rohlfs (opinione non condivisa da studiosi italiani)... *più moderno di quanto non accada in buona parte dell'Italia meridionale* (p. 726), a rinviare alla voce 136 (volume II), dove, così pare, il problema sarà discusso ampiamente.

8. Per rimanere nella sfera dialettale: la ricca, condensata e esauriente presentazione della situazione attuale delle singole aree desta la nostra ammirazione. Occupa quasi la metà dello spazio riservato all'italiano (pp. 445-748) e offre, con la bibliografia per le singole aree, un completo quadro della dialettologia italiana. La presentazione è eminentemente sincronica, frutto per lo più delle ricerche recenti, talvolta condotte dall'autore stesso. Eppure, un sottofondo diacronico è spesso presente. La dialettologia è intimamente legata alla diacronia.

La parte dialettale non può essere che frastagliata e solo rare volte è possibile uno sguardo d'insieme, così, ad esempio, nel trattato sulle parlate delle Marche, dell'Umbria e del Lazio. Lì, infatti, viene presentato un quadro dei dialetti di tipo «mediano (l'Italia italica)», concordanti spesso con l'Italia meridionale: sono al vaglio 20 fenomeni linguistici i quali contrassegnano l'Italia mediana soprattutto contro l'Italia settentrionale. È però significativo che 12 su questi 20 fenomeni sono di natura fonetica e fonologica (pp. 615-616) e perciò non sono del tutto infondate le lamentele che la sintassi dialettale sia ancora sempre cenerentola; il giudizio è senza dubbio troppo severo, però sta di fatto che, per alcuni dialetti almeno, la sin-

tassi delle forme e quella della frase è trattata in maniera troppo succinta. Vogliamo dire, spiegazioni come *Per l'uso dei tempi, resta saldo l'uso del remoto, pur variamente sostituibile con il passato prossimo*, p. 601, oppure *Sono usati tutti i tempi composti, ad eccezione del futuro anteriore*, p. 649, ci lasciano un po' a bocca asciutta.

Eppure, parecchie sparse informazioni preziose illustrano certi usi in vari dialetti. Prendiamo come esempio il piuccheperfetto sintetico latino del quale si assicura l'esistenza, con la funzione modale, nel piemontese (pp. 480-481), nel lucano (p. 683: *se putérene akkattérene kwíra bákk* 'se potessero comprendere quella vacca'), nel calabrese settentrionale (p. 664) e nel siciliano, per il quale leggiamo, a pag. 729: *In poche località sussistono cond. fora < FUERAM, forra, furra, averra (...)* *Dove esistono for(r)a e averra, si ha l'ipotetica si putissi... fora...* È ovvio, tali preziose informazioni superano i limiti dell'italianistica.

Nell'area dialettale è stata riservata una giusta e meritata parte al celebre romanista tedesco Gerhard Rohlfs. Vi appaiono, nella bibliografia, molte delle sue opere. Soprattutto per i dialetti meridionali sono costantemente presenti i risultati delle sue esplorazioni per conto dell'AIS una sessantina d'anni fa e sembrano tutt'ora validi; certo, a tale distanza di anni qualcosa è cambiato anche nelle parlate regionali, non fosse che per l'influenza sempre più forte della lingua standard.

9. Per le parti centrali del sistema grammaticale, per la morfologia dell'italiano, per dirla con il termine non tanto antico e superato, molti problemi, anche spinosi, sono stati presentati lucidamente, così che non ci rimane che fare qualche osservazione in merito a singoli punti. È sempre attraente la questione della concordanza dei tempi per la quale il pensiero, immancabilmente, ricorda l'asserzione del Brunot, un po' apodittica, certo, che il problema si può riassumere in una linea. Nel LRL, evidentemente, si pensa altrimenti: la concordanza dei tempi vi è trattata, sempre in maniera succinta, ma chiaramente a pp. 126-127. Vi si legge che *Il contenuto di una dipendente può essere valido anche al presente quando la sovraordinata è al passato; in tal caso si usa la concordanza del presente*: Non mi aveva detto che è malato/che verrà domani/che è stato operato (p. 127). A questo esempio bisogna accostarne almeno un altro, sempre nello stesso capitolo sulla sintassi tra le «Frase al congiuntivo» ed è: *Non sapevo (allora) che Maria è incinta (ancora oggi)* accanto a *Non sapevo (allora) che Maria era incinta (allora)*. D'altra parte, accanto a *Non sapevo (allora) che Maria fosse incinta (allora/ancor oggi)* non è possibile **Non sapevo (allora) che Maria sia incinta (ancor oggi)*, (p. 123). Il congiuntivo presente non è possibile, a mio avviso, perché l'imperfetto, negato, *non sapevo*, lascia supporre... *e adesso lo so*. Il significato della principale, perché negato, ha come conseguenza un'affermazione positiva nel presente, quasi diremmo una struttura profonda. — Per quanto riguarda il congiuntivo, si dice che nelle temporali indica che il contenuto della subordinata è considerato come ipotetico: *Dopo che fosse partito, non restava altro da fare*, p. 125, e si rinvia alla trattazione delle «Frase al congiuntivo», p. 13, dove però figurano solo le congiunzioni temporali *finché* e *prima che*. — Si trovano preziose annotazioni circa il collocamento degli elementi nel sintagma e nella frase (il capitolo sulla stilistica e quello sulla sintassi), sarebbe forse da desi-

derare anche un breve cenno sulla collocazione delle proposizioni nell'ambito del periodo. — Per tornare ancora una volta sulla questione dei paradigmi del verbo, forse non è da vedere il valore di futuro anteriore nel passo: *Alle due ho finito e possiamo uscire*, p. 118. Sarà espresso piuttosto un perfetto presente a valore aspettuale, dunque, non temporale. In generale, per la difficile, magari irrisolvibile questione della nomenclatura, raccomanderei di ricorrere, quanto possibile, a quella contenutisticamente meno impegnata, per tener distinti il piano della forma e del contenuto. Non soddisfa, infatti, come presentazione del valore di un paradigma verbale definizione quale... *il trapassato remoto può venire usato nel senso di un semplice preterito (cioè passato remoto), d'altro lato il trapassato prossimo può essere espresso tramite il semplice passato remoto*, p. 710. — Nell'interessante capitolo sull'evoluzione del sistema grammaticale (la traduzione in tedesco non è proprio equivalente) si trovano elencati parecchi punti dove è visibile il peso che ha la lingua parlata, anche nella struttura sintattica: decremento dello stile ipotattico, uso del *che* polivalente, anacoluto, semplificazione del sistema delle congiunzioni ed altri. Direi che lo «spezzamento» con ripresa tramite il costrutto è... *che (È lui che l'ha detto, non io)*, pag. 398, non può far parte di tali tendenze, in sostanza popolarreggianti. Le virgolette sono di per sé segno di un certo malessere o insicurezza, quando non d'ironia. Poi, non si vede bene che cosa sia stato spezzato. Si tratta semplicemente della struttura deittica, più chiara in francese (*C'est lui qui...*), usata per mettere in rilievo l'elemento della proposizione che non occupa, necessariamente, il primo posto.

10. Nella sfera dedicata alla sociolinguistica è centrale l'analisi delle ragioni per lo studio della sociolinguistica: la frastagliazione dialettale, la distanza rispetto all'italiano standard, la vitalità dei dialetti, la tarda unificazione linguistica, p. 220. In questa sfera troviamo, oltre alla succinta ed esauriente presentazione introduttiva, trattati altri problemi di sommo interesse: *Lingua ed età*, *Lingua e sesso*, *Lingue speciali*, *Linguaggi gergali* (neanche qui, sia detto tra parentesi, i titoli in tedesco concordano con gli originali in italiano: questi sono *Sondersprachen*, quelle invece *Fachsprachen*), *Diglossia e poliglossia*, *Norma e standard*, *Lingua e legislazione*, *Giudizi sulla lingua*. Parecchie cose e vedute nuove.

È degno di particolare interesse il trattato sul rapporto tra lingua e sesso. Si accenna alla specificità del linguaggio femminile: l'autrice passa in rassegna le opinioni espresse nel passato (Jespersen, Goidanich, Tagliavini, Sevar Pop) e accetta la convinzione comune sulla conservatività nel parlare delle donne, dovuta alla loro posizione nella società di tipo patriarcale (p. 238) in quanto questa le isola (o le isolava) dalle influenze linguistiche esterne. Avverte però che per le innovazioni dall'interno della lingua le donne sono più aperte.

D'altra parte, l'autrice analizza l'italiano (e la realtà italiana) anche da donna. Dobbiamo riconoscere, e ce ne scusiamo con le colleghe, che le lingue, vale a dire gli utenti, e fin dai tempi remoti, non sono stati corretti riguardo al sesso femminile, giacché molti termini, neutri al maschile, non lo sono al femminile: si pensi al greco *hetairos*, allo spagnolo *mancebo*, al francese *gars* che non hanno un equivalente semantico nella corrispondente forma femminile. In italiano, *medichessa* suona male

e *ministra* non serio. Una situazione da machismo, dunque. Il problema è scottante soprattutto nei casi della denominazione di mestieri e professioni, cui le donne, fino a pochi decenni fa, non avevano accesso. E qui siamo pienamente d'accordo con l'autrice (p. 244) che le rispettive forme al femminile dovrebbero prevalere: *la vigile, la questora, la medica, la sindaca, l'avvocata* (sia ricordata per quest'ultima forma l'obiezione del Migliorini, per il resto pur favorevole alle forme al femminile, perché già semanticamente impegnata per 'Madonna'). In molte lingue, infatti, è così ed è il riflesso, nella lingua, della parità dei sessi.

Più difficile, o addirittura impossibile ci pare realizzare il consiglio dell'autrice di *evitare la concordanza al maschile se gli elementi femminili sono in maggioranza*, pag. 244. La norma grammaticale (ed è sempre *norma* nel senso precisato da Cose-riu, non *sistema*) prescrive quanto detto nel capitolo sulla sintassi, a pag. 117, sulla supremazia, grammaticale, del maschile sul femminile. In nome della parità dei sessi, non sarebbe possibile, nella nostra società almeno, salvo il rischio di un pericoloso malinteso, usare come alternativa a libera scelta una frase come **ieri siamo andate col marito a teatro*.

La situazione sociolinguistica è mirabilmente illustrata. Forse sarebbero da evitare alcune divergenze nella terminologia. Così, per es., bisognerebbe riservare il termine di *bilinguismo* allo scontro, in un individuo o in un gruppo etnico, veramente di due lingue, anche se una di esse immancabilmente s'infiltra ad occupare la posizione del registro alto, essendo nel bilinguismo quasi sempre presente l'opposizione diglossica. Tali situazioni non sono per niente sconosciute al mondo romanzo; si pensi agli alsaziani o ai catalani o, per restare nell'ambito del LRL IV, agli sloveni nel triestino, nel goriziano e nella provincia di Udine, oppure, dall'altra parte della frontiera, agli italiani in Istria. In questi ed altri analoghi casi è doveroso classificare la situazione come bilingue e diglossica, nel senso che il parlante possiede due registri bassi e, per lo più, due registri alti. È valida, per il friulano, la quadripartizione del Pellegrini (del 1977): *italiano - italiano regionale - friulano colto - friulano locale*. Dire, cioè, che un friulano sia trilingue, per via della conoscenza dell'italiano, friulano e veneto, cf. p. 224, ci pare esagerato.

La vita della minoranza è sempre difficile. Sono istruttive e certo esatte le osservazioni sulla lenta assimilazione: diffusione capillare dell'italiano da parte della scuola, dei mass-media e in genere della civiltà industriale. La situazione presa in esame è quella di Gressoney in Valle d'Aosta per il tedesco, ma sarà valida in generale. Meno spinta è l'assimilazione dove la scuola aiuta a mantenere anche il registro alto della rispettiva lingua, giacché la lingua chiede la pienezza del suo affermarsi; non può essere inchiodata all'uso domestico. La sfera sociolinguistica riserva parecchio spazio, e va lodata per questo, alla situazione scolastica. Qui, l'Italia democratica del secondo dopoguerra ha risanato molte ferite, fatte dall'Italia fascista e, bisogna pur dirlo, da quella prefascista. Della situazione scolastica, anche per le epoche nel passato, informa bene la voce sulla diglossia e poliglossia. Forse, per mettere più in chiaro la *Riforma Gentile*, opera, spiace dirlo, dei liberali, sarebbe da citare il regio decreto no. 2185 del 1.º ottobre 1923, gli articoli che abolivano, per le prime classi, e negli anni scolastici successivi per le classi successive, l'insegna-

mento in una lingua diversa dall'italiano. Giacché una lingua si salva, per citare Sergio Salvi (*Le lingue tagliate*, p. 31) soltanto se la si insegna a scuola: o meglio, se si insegna, a scuola, in quella lingua. Intendiamo, scuola elementare, più importante dell'insegnamento medio o superiore. Si confronti, per il corso, il capitolo sull'*Enseignement*, pp. 814-816.

11. Nella sfera dell'onomastica sono interessanti, per l'antroponomastica, i dati sul cognome della moglie (sono citate le leggi o decreti). Lo schizzo a pag. 428 con i derivati dal nome *Giuseppe/Giuseppina*, e sono una quarantina, conferma la convinzione, espressa, ad esempio, già dal Wartburg, *Posizione della lingua italiana*, Firenze 1940, p. 89, sulla essenziale divergenza, in questa inclinazione stilistica, tra l'italiano e il francese. Forse sarebbe degno di un breve cenno l'impiego dell'articolo col nome di famiglia, in sostanza uguale in tutte le lingue romanze, però con qualche sfumatura: la cerchia dei personaggi carismatici a cui è lecito sbarazzarsi dell'articolo soggiace spesso alla moda, a volte alla moda del giorno. Per la popolarità si pensi a *Garibaldi* contro *il Cavour*, oppure al costante *il Mussolini* del Croce.

Ricca di informazioni anche la voce sulla toponomastica; oltre all'origine dei nomi di luogo ci interessano anche aspetti puramente linguistici: i relitti delle forme flessionali latine, la composizione che differisce da una lingua romanza all'altra e non è uniforme nemmeno in una stessa lingua, cf. *Francavilla* e *Villafranca*. L'autore ha trattato esaurientemente anche la toponomastica bilingue, e gliene siamo grati. Il LEXIKON diventerà livre de chevet per ogni romanista e perciò è più che utile che cadano molte fantasticherie, frequenti proprio nel campo dei toponimi: si può citare come esempio di corretta interpretazione etimologica il toponimo di Gorizia, p. 441, dallo sloveno *gorica* 'altura, collina con impianti di vite'.

12. Il LEXIKON DER ROMANISTISCHEN LINGUISTIK si merita dunque i più alti elogi. Con le piccole riserve, il LRL IV ha risposto pienamente alla nostra aspettativa: il già noto è presentato in maniera chiara e succinta e molti nuovi o poco trattati aspetti della lingua italiana sono stati illustrati in modo suggestivo. Va lodata anche la chiarezza dell'esposizione, e vale tanto per i contributi in italiano quanto per quelli in tedesco. Sono stati trattati esaurientemente anche i grandi problemi del corso e del sardo, benché su uno spazio più limitato. Malgrado il grande numero dei collaboratori la struttura dei singoli capitoli è molto analoga: impostazione del problema o una definizione del tema, delimitazione della materia trattata, storia e stato attuale della ricerca su un dato campo linguistico, aggiunta eventuale dei desiderata o delle prospettive che si sperano e attendono, una bibliografia esauriente, benché ovviamente selezionata. Per il lato pratico, aggiungiamo che non ci sono note a piè di pagina le quali, in generale troppe, potrebbero ostacolare una consultazione scorrevole; semmai, le annotazioni ritenute indispensabili sono aggiunte tra parentesi nel testo stesso. Infine, per il lato puramente tecnico, la veste tipografica è eccellente: su quasi mille pagine di testo quella ventina di errori tipografici, e ancora tutti facilmente correggibili, appunto perché puramente tecnici, non offusca minimamente l'immagine impeccabile del volume. Dobbiamo congratularci

con gli editori e con la casa editrice per il grande lavoro, ripetendo che aspettiamo con impazienza l'apparizione di altri volumi dell'opera. Il RLR diventerà per ogni romanista un manuale di consultazione indispensabile.

Mitja SKUBIC

Nunzio LA FAUCI, *Oggetti e soggetti nella formazione della morfosintassi romanza* (Nuova collana di linguistica, vol. 7), Pisa (Giardini) 1988, 133 p.

La Grammatica Relazionale rappresenta l'esito della confluenza di due differenti tradizioni di ricerca: nella diaspora chomskiana degli anni Settanta, David Perlmutter (cfr. *Studies in Relational Grammar*, Chicago 1983) e Paul Postal (cfr. *Studies of Passive Clauses*, Albany 1986) hanno fondato un quadro scientifico atteso alla sintesi dei due filoni classici della linguistica americana, quello descrittivista e quello teorico. Allontanandosi tuttavia decisamente dall'armamentario teoretico-procedurale della dottrina distribuzionalista, la sintesi si è prodotta sotto il segno di nozioni che tradizionalmente rientrano nella riflessione grammaticale: predicato, soggetto, oggetto. Questo retroterra concettuale, formalmente rimanipolato e arricchito, affronta il dominio empirico della sintassi con uno spirito universalistico schiettamente linguistico e si impegna nell'analisi di fenomeni tratti da lingue naturali genealogicamente e tipologicamente diverse (cfr. p. 15).

Sommario: «Su alcuni temi, soprattutto recenti, della Grammatica Relazionale» (13-27), «Orientamenti tipologici di codifiche morfosintattiche: verso una considerazione relazionale» (29-37), «Aspetti tipologici della formazione della morfosintassi romanza» (39-75), «L'accordo del participio passato: per una comparazione strutturata» (77-114), «Conclusione» (115-117).

«Nel sistema della morfologia verbale perifrastica e del suo valore di codifica, in altre parole, l'altamurano, l'italiano e, in misura minore, il francese possono essere considerati conservativi perché, in un modo variabile, conservano un'innovazione che, sotto forme solo apparentemente immutate, caratterizza la formazione della morfosintassi romanza: la possibilità che *gli oggetti diretti* determinino un accordo verbale. Questo fenomeno sostanzia l'orientamento attivo/inattivo dei sistemi di ausiliarizzazione e di accordo che la nascita di forme attive di perfetto perifrastico aveva innestato sull'antica opposizione medio/attivo» (p. 116).

Günter HOLTUS

Bruno STAIB, *Generische Komposita*, Funktionelle Untersuchungen zum Französischen und Spanischen, Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie, Band 221, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1988, IV, 274 pages.

Par le terme de *composés génériques*, Bruno Staib délimite un groupe à l'intérieur de l'ensemble qu'on a coutume d'appeler dérivation suffixale. L'auteur suit en

cela E. Coseriu qui propose de parler de *composition* quand le résultat d'une formation de mots met en relation deux éléments distincts, chacun apportant un sémantisme individuel à la signification lexicale. C'est ainsi, du moins, qu'on peut comprendre un des fondements axiomatiques de la théorie de Coseriu. Tant qu'un des éléments participant à la formation de ces sémantismes est représenté matériellement par un lexème non-autonome, comme ici un suffixe, il s'agit de composition générique, par exemple *pomm-ier* (contrairement à la composition nominale où on a affaire à la combinaison de deux lexèmes autonomes, ex. *café-filtre*)⁽¹⁾. Cette conception établit donc une ligne de démarcation à l'intérieur de l'ensemble de formations généralement appelées suffixales où dérivationnelles, sur la base d'une distinction sémantique des suffixes: sont exclus de la composition générique des suffixes tels que *-ment* dans *changement* — le suffixe ayant ici la seule fonction de substantiver le sémantisme lexical du lexème de base — et tels que *-age* dans *feuillage* — le suffixe ayant cette fois une fonction collective, sémantisme considéré comme non-lexical (cf. Staib, 12 s); selon cette théorie, c'est seulement pour ces deux derniers types qu'on parle de dérivation.

B.S. a entrepris de développer cette théorie établie par Coseriu et de l'appliquer à un grand nombre de formations dérivationnelles françaises et espagnoles. Le résultat, qui nous semble évoluer entre deux extrêmes, se caractérise d'un côté par une très grande prudence et minutie dans tous les détails des réflexions théoriques préliminaires (la présentation et la classification plus détaillées ne commencent qu'à la page 126), toute la théorie étant élaborée en vue d'une nouvelle présentation de faits en matière de dérivation, pour la plupart bien connus; d'autre part, on peut noter une légèreté parfois surprenante en ce qui concerne l'application de méthodes lexicologiques.

Résumons donc brièvement l'essentiel du concept théorique qui est à la base de la présentation des matériaux: sont seules prises en considération les formations dont les deux éléments peuvent être regardés comme désignant deux substances distinctes et référentiellement non identiques, l'une des substances étant désignée au moyen d'un élément non-autonome, donc générique, l'autre, au contraire, au moyen d'un élément autonome (cf. p. 200)⁽²⁾. La relation sémantique la moins étroite, par conséquent valable pour toute formation dérivationnelle examinée par l'auteur, correspond à la formule suivante: un X relatif à un Y (p. 67), par exemple un Y désigné par *-ier* (« chose, personne ») relatif à un X *jardin* décrit la formation *jardinier*⁽³⁾. A l'intérieur de l'ensemble des formations génériques ainsi délimitées,

(1) Cf. Eugenio Coseriu, *Einführung in die strukturelle Betrachtung des Wortschatzes*, Tübingen 1970, 121 s.

(2) « Im Bereich der generischen Komposita, deren fundamentales Abgrenzungskriterium gegenüber den anderen Wortbildungstypen darin besteht, daß sie eine Konstruktion zwischen einer generisch bezeichneten Substanz und einer anderen Substanz bilden, wobei die beiden Substanzen referentiell nicht identisch sind... », Staib 200.

(3) L'élément de base pouvant aussi bien être représenté par un lexème verbal, la substance étant alors une action, par ex. fr. *-eur* relatif à *assome-*.

l'auteur établit une distinction fondamentale entre la composition générique fonctionnelle, donc systématique, et la composition non-fonctionnelle, donc occasionnelle. Si la majorité des formations construites à l'aide d'un suffixe donné, par ex. *-ier*, obéit à la formule citée, le suffixe est considéré comme étant fonctionnellement générique, la qualité de «générique» étant donc un trait systématique pour le suffixe en question. Ceci semble être le cas pour les formations françaises en *-eur*, esp. en *-dor* ou fr. *-ier/-ière*, esp. *-ero/-era*. A l'intérieur de ces grands ensembles, l'auteur établit des sous-groupes sémantiques de désignation comme «noms d'agents», «noms d'instruments», eux-mêmes subdivisés en de nombreux groupes comme «noms d'agents désignant une action exécutée par profession», fr. *assommeur*, esp. *matador* (p. 134) ou bien «noms d'agents désignant une action basée sur une attitude», fr. *criticailleur*, esp. *criticador* (p. 135).

Si, au contraire, seules quelques rares formations à l'intérieur d'un ensemble de formations construites à l'aide d'un suffixe donné obéissent de par leur sémantisme à la formule constitutive pour les composés génériques «un X relatif à un Y», la qualité de «générique» n'est pas, pour ce suffixe, un trait pertinent au niveau du système, la capacité de former des constructions génériques n'est, dans ces cas-là, qu'occasionnelle: exemple, le suffixe fr. *-et/-ette*, esp. *-ete*. Sa fonction «normale», donc au niveau du système, est celle de diminution; mais il existe quelques formations qui remplissent les critères de composition générique, par exemple fr. *sucette*, esp. *chupete* (p. 167).

L'auteur présente ainsi les différentes formations suffixales en français et en espagnol selon ce schéma de base. Les critères de subdivision consistent dans le fait de concrétiser tant soit peu la formule de départ, plus abstraite, citée plus haut; par exemple, la manière selon laquelle Y (la chose ou la personne exprimée par le suffixe) est impliquée dans l'action exprimée par le lexème de base X peut servir de critère: la chose ou la personne peuvent ainsi être impliquées soit d'une manière directe comme dans fr. *assommeur*, esp. *regador*, soit d'une manière indirecte comme dans fr. *assommoir*, esp. *regadera* (p. 152). Ce procédé aboutit parfois à des textures de systématisation des plus fines; ainsi l'auteur a soin de systématiser et de présenter quelques formations avec le suffixe fr. *-on*, représentant des formations génériques occasionnelles (et non diminutives — cela étant la fonction systématique du suffixe —): fr. *brouillon*, *louchon*, *souillon* sont des «agentifs virtuels désignant des personnes»⁽⁴⁾, *rejeton* une «chose agentive où l'agentivité semble plutôt actuelle que virtuelle», *nourrisson* un «patientif virtuel désignant une personne», *jeton* un «patientif virtuel désignant une chose», *brouillon* (cette fois apparemment pris dans le sens de «première rédaction d'un écrit qu'on se propose de mettre au net par la suite», cf. PRob, mais aucune indication concernant la signification lexicale, ni à l'endroit cité ni à l'index des mots (pp. 239 ss) ne permet de vérifier ou de rejeter

(4) Nous essayons de proposer des traductions adéquates des termes employés par l'auteur.

cette hypothèse), *casson*, *coupon*, *suçon*, *greffon*, *tortillon* des « objets résultatifs de l'action verbale, représentant une participation actuelle patientive à l'action » (on regrette d'ailleurs de ne pas y trouver aussi *bouillon*, formation qu'on chercherait avec raison dans ce chapitre, d'autant plus que l'auteur s'est proposé (cf. p. 98 n. 52) de considérer toutes les réalisations des procédés génériques occasionnelles plutôt rares), *bouchon*, *juron*, *torchon*, *biberon* des « participations indirectes à l'action » (où *biberon* serait explicable seulement en relation avec le verbe latin *!/ bibere* — p. 170 —). Et le tout pour présenter un suffixe dénué de toute vigueur formatrice en français actuel, l'auteur en est tout à fait conscient (cf. *ibid.*).

Ce petit exemple nous semble bien mettre en évidence que le mobile central de l'ouvrage est celui de systématiser les motivations des différentes formations suffixales, d'établir donc un système capable de décrire les différentes formes de « Durchsichtigkeit », pour nous en tenir à la terminologie de Hans-Martin Gauger, plutôt que de décrire les formations elles-mêmes en tant qu'unités lexicales. Cette entreprise se heurte, nous semble-t-il, essentiellement à deux obstacles :

1° Pour décider de la classification théorique de chacune des formations données, on est forcé de partir de la signification proprement dite de la formation globale, nous aimerions dire de la signification lexicale. Cette dernière n'a été accessible, dans l'ouvrage présent, que par l'intermédiaire des définitions qu'offrent les dictionnaires, et l'auteur a largement puisé à cette source (cf. p. 98 n. 52). Ainsi la tentative de systématiser la motivation sur la toile de fond des différentes significations lexicales ne peut nécessairement pas être exempte du plus grand subjectivisme. Aussi n'est-il pas étonnant de voir des hésitations telles que nous les trouvons, par exemple, face à la formation espagnole *jugador*, où l'auteur voit clairement que le résultat d'une classification d'après des critères sémantiques sera différent selon la définition qui sert de point de départ, « el que tiene el vicio de jugar », où « el que tiene habilidad para jugar » où bien « el que juega » (cf. p. 155 + n. 29). Sans parler de la difficulté de classification dans tous les cas où la signification lexicale ne permet que difficilement d'établir une relation entre cette dernière et le sémantisme des deux éléments formateurs, comme par exemple pour le fr. *jeton*, où, en plus, la motivation historique mène à un sens disparu du verbe *jeter*, celui de « calculer », et où B.S. n'hésite pas à partir de la motivation synchronique associative *jeter* « lancer qch. », ce qu'on appelle communément étymologie populaire. Cela ne se justifierait que par une optique de description qui partirait pour tous les cas d'un locuteur contemporain.

2° Le fonctionnement des formations suffixales dans le discours s'effectue sur la base des significations lexicales et non sur la base des significations des suffixes en relation avec les éléments de base, cette dernière relation constituant l'intérêt principal de l'auteur (cf. p. 154). Des travaux méthodiques mettant à notre disposition des notions sûres concernant le rôle de la motivation — sémantisme seulement accessible par la conscience métalinguistique et de ce fait sémantisme toujours établi *a posteriori* — soit pour le procès de communication, soit pour la conscience lexicale

d'un locuteur, font, à ce que nous voyons⁽⁵⁾, complètement défaut. Tant que nous ne disposons pas de telles connaissances sûres et méthodiquement acquises, il semble difficile d'apprécier les éclaircissements qu'on pourrait tirer d'une « grammaire des motivations » en matière de formation des mots.

A côté d'une position théorique qui devrait être de nature à simplifier méthodiquement la description d'une multiplicité de phénomènes de la langue vivante, tout ouvrage traitant de la formation des mots traite par là même d'une partie du lexique d'une ou plusieurs langues données. C'est pourquoi le lecteur peut s'attendre avec raison à obtenir des éclaircissements sur la réalité vivante des unités lexicales en question. Pour répondre à cette attente, le lexicologue — et tout chercheur en matière de formation des mots l'est *ipso facto* — dispose d'un inventaire de méthodes et d'instruments bien établis. Visant avant tout à établir un système de description cohérente, l'auteur ne semble pas toujours avoir échappé au danger de perdre de vue cette réalité vivante et les méthodes de description de celle-ci. Prenons pour exemple la *productivité*, catégorie primordiale pour la description du rendement lexical effectif d'un élément formateur à une époque déterminée. L'auteur ne semble nullement négliger l'importance de cet aspect pour la description d'un suffixe donné, chacun des chapitres traitant un suffixe français et son équivalent espagnol se termine en effet par des réflexions sur leur productivité respective. Mais B.S. se contente de rendre compte des différents résultats concernant la productivité. Pour le suffixe fr. *-eur* par exemple, on ne voit pas très bien pourquoi l'auteur, après avoir cité les résultats — d'ailleurs de seconde main — d'études ayant pour bases des points de vue et de méthodes difficilement comparables, croit devoir se joindre à la constatation de Nyrop de l'année 1936, qu'il cite: « Le suffixe *-eur* a été extrêmement productif; c'est aujourd'hui le suffixe général des noms d'agents. » (Citation de Nyrop par Staib, p. 144). Ceci n'est d'ailleurs pas, à y regarder de près, une constatation de productivité, pas même pour l'année 1936: dans la première partie de la phrase, nous apprenons que le suffixe, au cours des siècles passés, a été productif, la deuxième partie étant la description d'un état analysé synchroniquement⁽⁶⁾. Seule la comparaison systématique de deux états synchroniques, donc un procédé diachronique, saurait nous informer sur la productivité d'un suffixe à une époque donnée. Quant au suffixe équivalent espagnol *-dor*, on n'apprend rien sur sa productivité dans l'ouvrage de B.S., probablement faute de recherches publiées.

(5) Cf. cependant comme introduction générale au problème de la motivation linguistique Wolfgang Rettig, *Sprachliche Motivation*, Frankfurt a.M./Bern 1981, ouvrage cité aussi dans la riche bibliographie présentée par B.S.

(6) La même constatation a été déjà faite dans l'édition de 1908 de la grammaire de K. Nyrop, avec la seule différence qu'on a employé le mot *maintenant* au lieu d'*aujourd'hui*: «...c'est maintenant le suffixe général...», Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, t. III, *Formations des mots*, Copenhague 1908, 116. On voit que ces déclarations concernant la productivité ne se fondent probablement pas sur des recherches méthodiques, mais plutôt sur des impressions personnelles de Nyrop et de Sandfeld, ce dernier responsable de l'édition de 1936.

Même si les documentations lexicographiques sur lesquelles l'auteur s'appuie, semblent lui permettre de se prononcer sur la productivité d'un suffixe par suite de l'observation de quelques nouvelles formations particulières, l'interprétation des données livrées par les matériaux de base exigerait bien plus de prudence. C'est le cas de *isoloir* que l'auteur donne comme preuve de la productivité du suffixe *-oir* et qu'il cite comme appartenant aux formations françaises à partir de 1870 (p. 159). D'après les renseignements de la lexicographie, seule la signification « cabine où l'électeur s'isole pour préparer son bulletin de vote » est attestée depuis 1914, la première attestation du sens « endroit où on est à l'écart des autres hommes » date de 1849, cf. GRob, TLF s.v., la formation elle-même est beaucoup plus ancienne et s'est établie d'abord comme terme technique. Il faudrait une documentation beaucoup plus riche et détaillée pour pouvoir décider si l'emploi du mot en 1914 représente une nouvelle formation, et par conséquent une preuve de productivité du suffixe *-oir*, ou s'il s'agit d'une expansion sémantique d'une formation beaucoup plus ancienne. D'autre part, rien de ce qui précède ne semble justifier l'affirmation : « De toute façon, pour les substantifs, on peut constater une... suppression de *-oire* au profit de *-eur*, *-euse*. »⁽⁷⁾ Une telle affirmation — si conforme à la réalité linguistique soit-elle — ne peut être que le résultat d'une impression personnelle de l'auteur face à ses matériaux, mais elle reste impossible à vérifier.

Nous voilà arrivés à un autre point qui ne satisfait pas le lecteur lexicologue : les matériaux, où plutôt la présentation de ceux-ci. L'auteur nous apprend (p. 97 n. 52) qu'il dispose d'un fichier considérable d'exemples de formations génériques françaises et espagnoles, qu'il aurait tirées de dictionnaires (lesquels ? Faut-il s'en tenir à la bibliographie qui cite, pour le français par exemple, le PLar 1962 — pourquoi celui-ci plutôt que celui de 1980 par ex. ? —, le GLLF, le PRob — pourquoi pas le GRob, dans sa nouvelle édition bien instructif aussi à l'égard de la documentation des dérivations ? — et le TLF), de dictionnaires inverses et de manuels traitant de la formation des mots. Bien sûr, l'auteur n'a pas, comme il le laisse entrevoir, à s'excuser s'il n'énumère pas d'une manière « exhaustive » toutes les formations qu'il a trouvées — idée contradictoire en elle-même pour un suffixe productif, la productivité une fois prouvée d'une manière convaincante exclut l'exhaustivité.

Mais on aimerait pourtant que les informations sur les nombreuses formations citées tout au long de l'étude à partir de la page 134, souvent sous forme de longues listes, soient moins squelettiques quant à leur signification lexicale, quant à leur âge et degré de lexicalisation (l'introduction d'une notion de lexicalisation comme « naissance d'une unité lexicale » (p. 49) semble assez superflue, car ainsi conçue, elle ne se réfère à aucun trait distinctif permettant de caractériser un groupe de formations par rapport à un autre), quant à leur appartenance au langage courant ou technique. Par exemple, on ne voit pas très bien de laquelle des diffé-

(7) Staib 159 : « Immerhin zeigt sich... im Substantivbereich die... Verdrängung von *-oire* durch *-eur*, *-euse*. » L'auteur présente *-oire* comme variante latine de *-oir* dans un même chapitre.

rentes définitions que donnent les dictionnaires, l'auteur a pu partir pour classer fr. *verrière* avec *grenouillère*⁽⁸⁾, *fraisière* sous une rubrique qu'il caractérise par la formule « chose en relation avec XX » (p. 218), le X représentant ici le contenu ou la référence du lexème de base, XX indiquant une idée de collectivité.

Qu'on se décide à mettre l'accent sur une plus grande uniformité formelle au détriment de la multiplicité des aspects possibles qui pourraient être pris en considération par celui qui désirerait concevoir la réalité lexicale de chacune des formations, soit. Mais en ce qui concerne le point de vue de la description, le choix entre une optique synchronique ou diachronique est de rigueur. L'auteur se permet des approches panchroniques qui aboutissent à des résultats plus que surprenants: à la page 151, à propos du suffixe fr. *-oir*, nous voyons, traités ensemble, des formations telles que *bougeoir*, *drageoir* et *gouttoir* et des mots tels que fr. *santorium*, que l'auteur caractérise de plus comme mot latin, optique diachronique à l'intérieur d'un ensemble constitué pour permettre, sur le plan synchronique, une analyse lexématique. L'introduction du terme d'*assemblage* (« *Einreihung* » p. 151) ne justifie en aucun cas une telle classification mixte. Pour fr. *rideau* par contre, qui est cité à l'occasion des suffixes français *-eau/-ereau/-erelle*, nous apprenons que, actuellement, il ne serait plus motivé par l'intermédiaire d'un verbe et qu'il serait donc à considérer comme un lexème primaire (p. 169), c'est-à-dire inanalysable. On se demande pourquoi l'*assemblage*, concept peu acceptable somme toute, ne fonctionnerait pas ici aussi?

Pour conclure, même en admettant un instant que la construction d'une sorte de grammaire dérivationnelle, qui mettrait à notre disposition tout un système déterminant les différents apports sémantiques invariants entre lexèmes de base et suffixes, se révèle capable de donner un modèle fidèle du fonctionnement langagier, nous doutons fort, avec l'auteur lui-même d'ailleurs, que la catégorie de composition générique soit apte à représenter le point de départ d'un tel système dérivationnel. La décision de savoir si le suffixe d'une formation donnée représente un Y référentiellement vraiment discernable du référent du X, dépend dans une très large mesure de décisions subjectives, méthodiquement non-démonstrables. Est-ce que nous nous trouvons réellement en présence de deux éléments sémantiques distincts à propos de *barbarisme*, *anglicisme* (p. 212), contrairement à *analphabétisme* où le même suffixe aurait seulement une fonction nominalisatrice (p. 209)? L'introduction d'une catégorie « composition générique » pour un système dérivationnel ne semble pas s'imposer d'une manière si inévitable qu'on ne puisse voir les choses de façon totalement opposée. D'ailleurs, en 1980, des réflexions menées par B.S. avec une parfaite rigidité logique, à propos de formations telles que *boulangerie*, ont pu aboutir à la constatation que, sur le niveau du système, le procédé de composition

(8) Pour ce mot, les indications de l'index alphabétique sont à corriger, au lieu des pages 201, 219, il s'agit seulement de la page 219, à la page 201, il s'agit de *genouillère*.

générique s'avérerait inexistant⁽⁹⁾. Il semble donc que la catégorie de composition générale ne révèle pas une voie sûre et prometteuse pour celui qui est à la recherche de nouveaux moyens d'accéder au domaine de la formation des mots.

Mechtild BIERBACH

DOMAINE BALKANO-ROMAN

H. TIKTIN, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, 2., überarbeitete und ergänzte Auflage von Paul Miron, Band I, A-C, 1986, Band II D-O, 1988, Otto Harrassowitz, Wiesbaden.

H. Tiktin (1850-1936), un des grands philologues roumains de la fin du dernier siècle, a le grand mérite d'avoir rendu la langue roumaine accessible aux linguistes étrangers par la publication de sa grammaire roumaine et surtout par son dictionnaire roumain-allemand en trois volumes (*Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, publiés entre 1895 et 1925). En effet, jusqu'à la parution des premiers dictionnaires unilingues après la deuxième guerre mondiale, le dictionnaire de Tiktin a été la seule œuvre lexicographique qui donnait aux philologues de langue allemande la possibilité de connaître le lexique roumain d'une manière conforme aux exigences de la science, comme le faisait le dictionnaire roumain-français de Damé (1893-1895) pour les francophones.

La structure du dictionnaire de Tiktin (35.000 entrées) est celui d'un dictionnaire explicatif et non pas bilingue. C'est dire qu'il donne une attention spéciale aux archaïsmes et aux régionalismes, que la filiation des sens est organisée historiquement, et que la définition, en allemand, est suivie d'exemples repérables de la littérature roumaine et d'indications étymologiques. Jusqu'à la lettre D le dictionnaire enregistre aussi les néologismes.

Étant donné la valeur de cette œuvre, à l'heure actuelle presque introuvable, l'idée d'une réédition réalisée par Paul Miron, professeur de langue et littérature roumaine à l'université de Fribourg (RFA), en collaboration avec une équipe roumaine de l'université de Jassy, sous la direction de V. Arvinte, ne peut être que bienvenue.

Il est seulement regrettable que, probablement pour des motifs financiers, la structure de la nouvelle édition ne fait pas la distinction entre le texte de Tiktin et

(9) « Wenn sich also die sogenannten generischen Bestandteile der pronominalen Komposition bei näherer Betrachtung auf der Ebene des Sprachsystems als Elemente mit instrumentaler Bedeutung erweisen, wie sie auch bei der Entwicklung und bei der Modifikation festgestellt werden können, entfällt damit auch das Verfahren der generischen Komposition als solches. » Bruno Staib, *Inhaltliche Aspekte von Wortbildungsverfahren*, in: G. Hindelang/W. Zillig (éd.), *Sprache: Verstehen und Handeln* (Akten des 15. Linguistischen Kolloquiums; Bd. 2), Tübingen 1981, 117-125, cit. 125, soulignement par M.B.

celui de Miron et de ses collaborateurs. Pour les linguistes intéressés à l'histoire de la langue roumaine il est encore plus regrettable qu'on ait éliminé les appréciations de Tiktin, surtout celles concernant les niveaux diastratique, diaphasique et stylistique. Les auteurs de la nouvelle édition ont renoncé aussi aux indications normatives et à certaines «prognose» sur le sort des mots dans la perspective d'il y a presque cent ans.

Il est à supposer que cette attitude s'explique par l'intention des nouveaux auteurs d'offrir au public non seulement la réédition de Tiktin, mais aussi un grand dictionnaire roumain-allemand moderne, étant donné que le seul dictionnaire bilingue roumain-allemand d'une plus grande dimension, paru en 1963, est depuis longtemps épuisé.

Mais si l'élimination des indications dépassées par le temps s'explique par le soin de modernisation, on ne comprend pas pourquoi les indications elles-mêmes n'ont pas été «modernisées» et pourquoi les mots nouveaux introduits dans le dictionnaire sont, dans la plupart du temps, dépourvus des remarques stylistiques absolument nécessaires. Les auteurs auraient pu facilement consulter les indications du *Dicționarul explicativ al limbii române*, Bucarest, 1975 (DEX).

Nous nous limitons à quelques exemples :

Le signe (+) ou l'indication «vieilli» sont présents aux lexèmes : *dostoi*, *dostoianie*, *dova*, *dovadnic*, *dragoman*, etc., ils ne le sont pas aux mots : *drahmă*, *frunțășie*, *drăgostiv*, qui sont dans la même situation que les premiers.

Le verbe *drăgui* avec le sens «nommer quelqu'un *dragă* «mon cher, ma chère», qui semble être un hapax, enregistré seulement chez Vlahuță et absent dans le DEX, ne porte aucune indication stylistique.

Doxă, dans le sens de «raison, intelligence», qui n'est pourvu d'aucune indication fonctionnelle, ne peut être employé aujourd'hui qu'ironiquement dans le langage familier, comme c'est d'ailleurs indiqué dans le DEX. Le lecteur non averti pourrait considérer ce mot comme un synonyme parfait de *mintă*, le mot employé usuellement.

Les mots *drăcărie* et *drăgosteală* sont tous les deux populaires et familiers (cf. DEX s.v.).

Luminare, sans indication stylistique dans Tiktin, porte dans Tiktin-Miron l'indication «vieilli» seulement pour le sens («Sire») bien que les deux autres sens («éclairage» et «illumineisme») soient dans la même situation.

Calicos, «pauvre, gueux», qui, selon Tiktin, était un mot familier à la fin du siècle, ne l'est plus aujourd'hui. Il n'est plus usuel et pas enregistré par DEX. Fort rare est aussi le mot *beletrist*.

Mais, avant de continuer avec quelques observations critiques, donnons la parole à Paul Miron, l'éditeur en chef de la nouvelle édition, qui dans la préface du premier volume du dictionnaire expose en détail le travail considérable fait par son équipe.

Ont été contrôlés et corrigés les 70.000 exemples, provenant des 550 sources littéraires qui illustraient la première édition. (Le pourcentage des erreurs, souvent typographiques — indication de pages, volumes, années — ou bien transcriptions et notations incorrectes des formes dialectales, fausses indications d'auteurs ou d'œuvres, s'est élevé à 35 ‰). Les renvois aux auteurs classiques ont été mis à jour par transposition dans des nouvelles éditions et les traductions allemandes ont été adaptées à la langue contemporaine et corrigées quant au contenu, si nécessaire.

Le dictionnaire a été enrichi d'un très grand nombre d'exemples extraits d'une part d'œuvres littéraires du XVI^e, du XVII^e et surtout du XVIII^e et du XVI^e siècle, de l'autre de documents des XIV^e-XVI^e siècles édités après la parution de la première édition. Les textes littéraires ont été pris avec préférence des livres des grands auteurs classiques et aussi de la littérature populaire et religieuse. C'est ainsi que le volume du dictionnaire a été augmenté d'un tiers environ. De nouvelles dates dialectales ont été prises des atlas linguistiques parus depuis 1925, l'orthographe a été modernisée et les étymologies révisées.

Mais l'apport le plus important du nouveau Tiktin est sans aucun doute l'indication de la date de la première attestation. Celle-ci n'a été notée jusqu'à présent dans aucun dictionnaire. Le grand dictionnaire de l'Académie roumaine (DA) ne fait qu'ordonner les citations dans l'ordre chronologique. Pour s'orienter sur la date de l'apparition du mot le lecteur devait non seulement consulter la liste des sources, mais encore la date était dépendante de l'édition choisie. Les auteurs du nouveau dictionnaire se sont donnés la peine de faire des recherches dans ce domaine afin de pouvoir indiquer avec le plus de précision possible la date à laquelle le nouveau mot a été imprimé pour la première fois. Il va de soi que les difficultés ont été très grandes. Ainsi, les poésies populaires qui avaient circulé depuis très longtemps, mais ont commencé à être fixées par écrit soit dans une revue, soit dans un recueil, posaient-elles un réel problème. Dans le dictionnaire ce sont d'habitude les recueils qui sont utilisés comme source. Il a fallu faire des investigations non dépourvues de difficultés pour découvrir si la première attestation datait vraiment du recueil donné ou bien si elle devait être cherchée dans une autre publication.

Les auteurs ne se sont pas fait des illusions sur la possibilité d'établir dans tous les cas avec précision la date de la première attestation. Ce qui est important c'est le fait qu'une première date, qu'on pourra rectifier dorénavant, existe.

Pour ne donner qu'un exemple: le mot *drahmă* a été considéré encore par Tiktin comme néologisme et a pu être trouvé dès 1561 chez Coresi.

Pour finir, encore quelques observations de détail.

En ce qui concerne la liste des entrées, il manque, dans certains cas, des mots existants chez Tiktin et qui sont encore aujourd'hui usuels. C'est le cas de *dragă* «excavateur», de *ancheta* «enquêter» ou de *belicos* «belliqueux», tous les trois enregistrés dans le DEX.

Bien que le principe concernant les étymologies et énoncé dans la préface (p. 9), à savoir «de n'intervenir que dans le cas de nouveaux résultats convain-

cants», n'ait pas toujours été respecté, V. Arvinte, qui a été chargé de la révision de cette partie du dictionnaire, a fait un travail considérable, étant donné que le nombre de mots pourvus d'étymologies chez Tiktin est plutôt réduit et que presque tous les mots ont une étymologie dans la nouvelle édition.

A mon avis, il y a deux observations générales à faire dans ce domaine. D'un côté, dans beaucoup de cas, le recours au principe de l'étymologie multiple aurait été plus prudent et davantage dans l'esprit de Tiktin. D'un autre côté, il me semble qu'on ait attribué trop d'importance à l'influence italienne et donc aux étymologies italiennes. Il est certain qu'il s'agit d'un problème qu'on pourra résoudre seulement en disposant d'un «trésor de la langue roumaine», et encore ne peut-on pas savoir si tel ou tel mot ne circulait pas oralement en provenant du français ou d'une autre langue, avant qu'il ne soit attesté chez un auteur qu'on sait être sous l'influence italienne.

C'est à cause de ces deux faits que les étymologies offertes par le DEX (élaboré par l'Institut de linguistique de Bucarest), par le DN (*Dicționarul de neologisme*, Bucarest, 1978, 3^e éd., élaboré par F. Marcu et C. Maneca) et surtout par le DA et le DLR (*Dicționarul limbii române*, le grand dictionnaire de l'Académie roumaine, 1913-1948, 1965-) semblent plus convaincantes.

Pour *doză* l'étymologie italienne de Tiktin-Miron qui remplace l'étymologie française de Tiktin, adoptée par DEX et DN, n'est pas convaincante.

Tiktin donne pour *cafea* l'étymologie turque. Tiktin-Miron ajoute seulement l'it. *caffè*, sans tenir compte du grec moderne et du français, qu'on trouve dans l'étymologie multiple, plus prudente, de DEX.

Cancelarie «chancellerie» n'a pas d'indication étymologique chez Tiktin. La nouvelle édition renvoie par cfr. à l'italien *cancellaria* comme le fait d'ailleurs aussi DEX. Je me demande s'il n'est pas sensé d'ajouter le lat. méd. *cancellaria* (cfr. Du Cange).

Cancer «cancer» est attribué par Arvinte uniquement au latin, tandis que DEX et DN indiquent, avec raison, à notre avis, aussi l'étymologie française.

Dans un autre ordre d'idées, les étymons latins des mots *descult* «pied nus» et *căpățină* «tête d'animal (détachée du corps); (ironiquement) tête, etc.», respectivement DESCULCIUS et CAPITANA, n'ont plus besoin d'astérisque, car ils sont attestés en latin. Le premier dans la Lex Salica, le deuxième dans Testamentum Porcelli.

On s'étonne que, dans la très riche bibliographie qui figure dans le premier volume, on ne trouve pas la grammaire de l'Académie roumaine et le DEX, deux travaux fondamentaux de la langue roumaine contemporaine. Curieux me semble aussi le fait que les œuvres collectives de l'Institut de linguistique de Bucarest ne portent ni le nom des auteurs, ni celui des rédacteurs responsables, ni même l'indication qu'elles ont été élaborées par cet Institut (cf. *Istoria limbii române*, vol. I et II, 1965/1969, *Formarea cuvintelor în limba română*, vol. I et II, 1970/71, etc.).

Al. Graur n'est présent que par ses volumes d'avant la deuxième guerre mon-

diale, tandis que ses importants livres *Fondul principal al limbii române* (1954) et *Tendințele actuale ale limbii române* (1969) manquent.

Il est bien difficile de faire un dictionnaire et bien facile de faire des observations critiques!

La parution du nouveau Tiktin est sans doute un événement important pour la philologie et la linguistique roumaines; elle a demandé une énorme quantité de travail de la part du collectif de rédaction (pour ne pas parler des difficultés de la collaboration avec l'équipe de Jassy pour des motifs autres que scientifiques, durant le terrible régime de Ceaușescu).

Il ne nous reste qu'à féliciter tous les auteurs du collectif, les deux rédacteurs en chef de l'ouvrage et très spécialement Elsa Lüder, dont le travail plein d'abnégation a beaucoup contribué à la qualité du dictionnaire.

Nos félicitations doivent aussi s'adresser à la DFG (Société allemande de la recherche) qui a su investir de l'argent dans une entreprise importante non seulement pour la linguistique romane et roumaine mais aussi pour les contacts humains et scientifiques entre Roumains et Allemands.

Le nouveau Tiktin-Miron peut-être considéré comme mise à jour du dictionnaire de Tiktin, et plus que cela, comme un dictionnaire de type historique et dialectal, utile à tous ceux qui s'intéressent à la dialectologie et à l'histoire de la langue roumaine.

L'élaboration d'un grand dictionnaire roumain-allemand moderne reste encore un souhait dont la réalisation ne sera possible que par un travail d'équipe comme celle de Paul Miron et grâce à une subvention généreuse, qui, espérons-le, ne se fera pas attendre trop longtemps.

Maria ILIESCU

DOMAINE RHÉTO-ROMAN

Etymologisches Wörterbuch des Dolomitenladinischen (EWD), zusammengestellt von Johannes Kramer, Band I A-B. Hamburg, Buske, 1988.

Il s'agit du premier des huit volumes que comprendra le dictionnaire étymologique du dialecte du ladin dolomitique atésin (EWD) élaboré sous la direction de J. Kramer, l'auteur du dictionnaire étymologique du Val Gader (dialecte du Val Badia) (EWG) paru, il y a plus de quinze ans, en sept fascicules dans la même maison éditrice, et d'une grammaire historique du ladin atésin (1977-1978). Ce volume qui comprend les lettres A et B a été rédigé en collaboration avec Ruth Homge (lettre A et index) et Sabine Kowalik (lettre B et index).

L'élaboration du EWD a commencé en 1985 à l'Université de Siegen; les travaux sont subventionnés depuis 1986 par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG), le centre de recherche scientifique de la République Fédérale Allemande.

Les entrées du dictionnaire sont constituées par les mots du dialecte du Val Badia ordonnés alphabétiquement et suivis des indications grammaticales, de la traduction allemande et de l'étymon. Ce dernier comprend la source directe du mot badiot et aussi la provenance de celle-ci: **agü** m. (pl. *agüs*) «Nagel, Stift» < ACUTUS mais: **agravè** v.tr. (3 ps. *agravëia* «erschweren, stärker belasten» < ital. *aggravare* < AGGRAVARE (les majuscules indiquent qu'il s'agit d'un mot latin).

Après ces informations suivent les attestations du mot dans les différents autres parlers atésins et dans les dialectes voisins et/ou rhétoromans, d'après les dictionnaires existants, parus au cours des deux derniers siècles. (Le premier a été publié en 1763). Les dates indiquées, la graphie et la traduction sont celles des sources lexicographiques. Les dialectes sont donnés dans l'ordre suivant: parlers atésins (Marebbe, Livinallongo, Gardena, Fassa, Moena), parlers du Comelico, Ampezzo et Cadore, parlers bellunois, trentins, vénitiens et les parlers des autres groupes de dialectes dits «rhétoromans» (fioulan, sursilvain, engadinois). Un exemple:

aparàt m. (pl. <i>aparàc</i>) «Apparat»	< it. <i>apparato</i> < APPARATUS
1966 <i>aparàt</i> «Apparat» Pizzinini	trent. <i>aparato</i> «apparato, apparecchio, congegno» Ricci
1914 <i>aparát</i> «Apparat, Zurüstung, Vorbereitung» Rossi	surs. eng. <i>apparat</i> «Apparat, Vorrichtung» DRG

Dans certains cas suit une sélection d'expressions et de syntagmes tirés des dictionnaires consultés, ainsi que les dérivés et les composés. Le problème le plus difficile dans ce secteur est le critère d'après lequel un mot est inséré dans le EWD comme une entrée ou comme un dérivé. La difficulté vient du fait que, très souvent, il ne s'agit pas de dérivés dont la base et l'affixe soient ladins, mais de mots italiens «arrangés» à la façon ladine. (Pour le même problème, voir aussi le livre de Heidi Siller-Runggaldier, *Grödnerische Wortbildung*, Innsbruck, 1989). Dans le EWD les mots analysables en base et affixe mais existant en latin sont traités comme des entrées indépendantes, tandis que les italianismes du type *biancaria* se trouvent dans l'article consacré à *blanch*.

A la fin de chaque lemme se trouve la discussion étymologique proprement dite. Le problème le plus important est la différenciation entre mot hérité du latin, italianisme, mot provenant des dialectes voisins ou mot formé en ladin atésin. L'expérience des dictionnaires étymologiques italiens nous a appris qu'une telle entreprise est une des plus épineuse. En ce qui concerne les mots hérités et les italianismes, la comparaison avec le monumental LEI montre de nombreuses étymologies divergentes, et ceci souvent en faveur du EWD.

Pour les mots germaniques, la différenciation est plus facile grâce aux critères phonétiques précis élaborés par Carlo Battisti et Heinrich Kuen.

A la fin de chaque article se trouvent les indications bibliographiques, normalement limitées aux œuvres standard (REW, Faré, DELI, DRG, DESF, FEW, AIS).

Quelques observations marginales dans le domaine des étymologies:

J. Kramer a sûrement raison quand il suppose, d'après G.B. Pellegrini, qu'*aròsch* «grenouille» provient de *VROSCU et a la même étymologie que roum. *broască*. La forme frioulane *rosc* manque.

Dans l'article *bàgn* < *BANEUM < BALNEUM «bain» on précise à la fin que le mot a été hérité par toutes les langues romanes à l'exception du roumain. Il n'est pas clair pour moi pourquoi le mot roumain *baie* «bain» ne peut provenir du lat. *BANE (pl. de *BANEUM). Ceci d'autant plus que J. Kramer lui-même a trouvé, dans des papyri, la forme BANIATOR (écrite en grec) (cf. DEX s.v., et aussi O. Nandriș, *Phonétique historique du roumain*, Paris, 1963, p. 143).

belóra < BELLULA «bellette» fait partie des noms euphémiques (cf. le français) qui sont propres à cet animal considéré comme dangereux. C'est pourquoi il ne me semble pas nécessaire d'avoir recours au celtique *belo-* «blanc».

bil «colique» < it. *bile* («fiel») + tir. *wifl* «colique des chevaux». Le mot tyrolien a été introduit par les auteurs à cause du sens, ce qui ne me semble nullement nécessaire. Les coliques hépatiques sont mises populairement en liaison avec le fiel.

Un détail en ce qui concerne la bibliographie: le prénom du philologue roumain Tiktin est Hariton, non pas Hans.

Les auteurs espèrent que le dernier des huit volumes du EWD paraîtra en 1993. Ce travail peut être considéré comme une vraie clef ouvrant les portes vers le monde mystérieux et si intéressant du lexique ladin atésin et partiellement aussi de celui de la Cisalpina.

Maria ILIESCU

Heidi SILLER-RUNGGALDIER, *Grödnerische Wortbildung* (Romanica Ænipontana XV), Innsbruck (Institut für Romanistik der Leopold-Franzens-Universität) 1989, 208 p.

L'intento del lavoro consiste a) nell'evidenziazione dei principi fondamentali che regolano la formazione delle parole nel gardenese nonché b) nell'individuazione dei rispettivi modelli di applicazione, rapportati alle loro tendenze di sviluppo e alla loro vitalità, sulla base di due fondi documentari rilevati in differenti periodi di tempo. Il materiale di ricerca è stato desunto dal vocabolario di Archangelus Lardschneider, pubblicato nel 1933, e dall'*Usc di Ladins*, l'organo bisettimanale di informazione ladino, edito dalla *Union di Ladins* nel periodo agosto 1984 - luglio 1985.

Partendo dal presupposto che una lingua permane vitale soltanto quando è in grado di adattarsi a mutate condizioni esistenziali e ai nuovi fabbisogni definitivi, l'autrice ravvisa nella formazione delle parole una delle più importanti possibilità di ampliamento lessicale e di articolazione comunicativa condizionata dal principio economico-linguistico. Da tali parametri è possibile dedurre un valido criterio di

misurazione della volontà e della forza vitale di una lingua. Il lavoro provvede ad una elaborazione di tutte le possibilità morfologiche presenti nel gardenese: composizione, derivazione esplicita ovvero ausiliata da suffisso, derivazione implicita o regressiva, prefissazione, conversione, mozione ovvero cambio del genere grammaticale. L'indagine si prospetta sostanzialmente sincronico-descrittiva, pur non trascurando tuttavia numerosi aspetti diacronici. Dal punto di vista metodologico degne di menzione appaiono alcune particolari riflessioni sintattico-funzionali atte a rispecchiare le strutture frasali tratte da proposte trasformazionali e costituenti i presupposti delle formazioni analizzate. In tale modo è possibile individuare chiaramente anche la funzione sintattica delle singole componenti morfologiche. In pari tempo vengono altresì discusse questioni inerenti all'accettabilità e alla motivazione delle formazioni come pure alla disponibilità e alla produttività dei rispettivi modelli.

Tali indagini consentono all'autrice di rilevare come nella formazione delle parole gardenese trovino applicazione, anche se con intensità differenziata, tutte le possibilità morfologiche, fatta eccezione per la mozione. L'intensità di applicazione è misurabile in base alla produttività dei singoli tipi di formazione riconducibili alle possibilità morfologiche sopraindicate. Il grado di produttività risulta dal canto suo calcolabile in base alla frequenza dei neologismi reali derivati da un determinato tipo.

Sulla scorta di tali dati l'autrice è in grado di formulare una serie di osservazioni che riguardano la conservazione e lo sviluppo del gardenese. La sua valutazione non si prospetta sempre positiva. I risultati dell'indagine dimostrano infatti (p. 169 ss.) che a) soltanto un numero limitato di modelli morfologici risulta produttivo, b) che numerosi modelli non offrono una garanzia per uno sviluppo produttivo e che c) molti modelli che nel fondo Lardschneider hanno ancora una certa produzione seriale, non trovano più riscontro nell'*Usc.*

Questo stato di cose negativo potrebbe essere ovviato attraverso un opportuno dirigismo linguistico nel senso di un cosciente e coerente influenzamento del gardenese stesso. Le riserve nei confronti di un tale intervento potrebbero essere dal canto loro risolte se nella valutazione dello stato di una lingua questa venisse dichiaratamente riconosciuta come minacciata e nell'ambito della comunità linguistica venisse concordata una precisa intenzione di promuovere un intervento a tutela. Nel presente contesto quale adeguato provvedimento attivo potrebbe rivelarsi innanzi tutto una presa di posizione atta ad evidenziare la validità ed il prestigio sociale del gardenese e in grado di preparare il terreno anche per un mutamento dell'uso linguistico. Il dirigismo linguistico dovrà inoltre soppesare con la dovuta accortezza le possibilità di intervento costituite da eventuali prestiti linguistici ovvero da formazioni morfologiche sulla base di mezzi linguistici propri. Il criterio discrezionale dovrà comunque essere dettato dalla realtà sociale, dato che soltanto questa è in grado di determinare la consistenza lessicale. Tali considerazioni mirano a sottolineare i problemi insorgenti nel caso di un'espansione lessicale promossa da criteri dirigistici (p. 174): non soltanto andrebbero affrontati i problemi che risultano dai processi di neologizzazione, ma si dovrà altresì tener conto delle intenzioni ideologico-culturali del rinnovo lessicale. In altre parole la questione verte sulla possibilità

di ricorrere da un canto a prestiti tratti dalle grandi lingue contigue, tedesco e italiano (ovvero da altre lingue di rango internazionale), oppure di appellarsi a se stessi avviando processi morfologici essenzialmente in base ai propri mezzi e ai propri intenti: un procedimento che potrebbe trovare in questo caso numerosi riscontri e modelli non soltanto accettabili, ma addirittura auspicabili presso altre varietà linguistiche retoromanze.

In tale contesto il presente studio sul gardenese, risultato dalla scuola di Guntram A. Plangg e Maria Iliescu, può senz'altro essere considerato quale valido contributo all'evidenziazione dei modelli morfologici produttivi e disponibili nel gardenese in base ai quali atti creativi individuali possono trovare un'applicazione diretta senza necessità di ricorrere alla propria intuizione ovvero sensibilità linguistica.

Günter HOLTUS

DOMAINE ITALO-ROMAN

Lorenzo RENZI (ed.), *Grande grammatica italiana di consultazione*, vol. 1: *La frase. I sintagmi nominale e preposizionale*, Bologna, il Mulino, 1988, 761 p.

Wolfgang REUMUTH/Otto WINKELMANN, *Praktische Grammatik der italienischen Sprache*, Wilhelmsfeld, Egert, 1989, XII+325 p.

Christoph SCHWARZE, *Grammatik der italienischen Sprache*, Tübingen, Niemeyer, 1988, XVII+708 p.

Luca SERIANNI (con la collaborazione di Alberto Castelvechi), *Grammatica italiana. Italiano comune e lingua letteraria. Suoni, forme, costrutti*, Torino, UTET, 1988, XVI+712 p.

Come chiaramente esposto nella sintesi presentata da Teresa Poggi Salani (1988) nell'articolo 282 del *Lexikon der Romanistischen Linguistik* fino a poco tempo fa lo stato della ricerca della grammaticografia italiana non poteva di certo considerarsi soddisfacente. Il breve arco di un anno ha visto quindi la pubblicazione di ben tre grammatiche riguardanti la lingua italiana. Di queste, due erano state annunciate da precedenti lavori (cf. ad esempio i contributi per una grammatica dell'italiano, *Bausteine für eine italienische Grammatik*, di Christoph Schwarze, Tübingen 1983-): in occasione del XXII Congresso Internazionale della Società Linguistica Italiana ad Anacapri nel settembre 1988 a Lorenzo Renzi è stato possibile presentare il primo volume della *Grande grammatica italiana di consultazione*; e Christoph Schwarze, in occasione di un congresso ad Amsterdam sul tema *Lingua e cultura italiana in Europa oggi*, ha illustrato nell'ambito di una tavola rotonda un primo esemplare della sua *Grammatik der italienischen Sprache*. Altrettanto sorprendente, anche per gli addetti ai lavori, si è rivelata nello stesso anno la pubblicazione da parte

dell'UTET di un'ampia trattazione, riportata al *Grande dizionario della lingua italiana* di Salvatore Battaglia, dal titolo *Grammatica italiana. Italiano comune e lingua letteraria. Suoni, forme, costrutti* redatta da Luca Serianni con la collaborazione di Alberto Castelvocchi. Queste tre pubblicazioni (a cui vanno aggiunte la grammatica italiana di Bach/Schmitt Jensen 1990 in lingua danese e la grammatica di Reumuth/Winkelmann 1989) offrono alla linguistica e alla grammaticografia italiana un'interessante possibilità di confronto. Riferito alla trattazione di temi quali «tema/rema», «messa in rilievo», «dislocazione», «topicalizzazione» e «frase scissa» (cf. Holtus 1986) tale confronto consente inoltre di integrare il prospetto elaborativo della grammaticografia italiana.

Nell'introduzione alla sua grammatica Luca Serianni (1988, V) sottolinea, nonostante i più recenti e validi contributi ad opera per esempio di Maurizio Dardano e Pietro Trifone (1983) e di Jacqueline Brunet (1978-), la mancanza di un'ampia grammatica italiana in grado di assumere per l'italiano il ruolo attribuibile per il francese all'opera di Maurice Grevisse (¹²1986): «Non esiste ancora, tuttavia, uno strumento che saldi l'analiticità dell'esame con la panoramicità del punto di vista; e che, nello stesso tempo, miri a tradurre l'indispensabile rigore scientifico in un'esposizione il più possibile chiara e piana, accessibile al lettore italiano che abbia compiuto, o stia compiendo, studi medi superiori e al lettore straniero che voglia perfezionare la conoscenza della nostra lingua».

Corresponsabile di questo stato di cose è — secondo Serianni — «una lunga tradizione grammaticale rigorosamente normativa che ha contrastato a lungo forme e costrutti, talvolta soccombendo di fronte alla forza travolgente dell'uso, talaltra relegando i veri o presunti 'barbarismi' in una specie di limbo e riuscendo a emarginarli dai livelli più sorvegliati» (ib., VI).

Con la sua nuova grammatica Serianni desidera contribuire appunto a chiarire i casi dubbi della grammatica italiana rapportandoli al «grado di accettabilità di una pronuncia, di una voce, di un costrutto» e definendo «con prudenza e discrezione» «il livello d'uso di questa o di quella forma» (cf. ib.).

L'autore è pienamente consapevole della problematica insita alla definizione di una norma, permane comunque dell'avviso di poter procedere ad una determinazione relativamente chiara e definitiva del sistema linguistico italiano postulato nella sua esposizione: «Il modello d'italiano che è alla base della nostra trattazione è l'italiano comune: quello che chiunque scrive (o dovrebbe, o vorrebbe scrivere) e che è non solo scritto ma anche parlato dalle persone colte in circostanze non troppo informali» (ib., VII). Nel settore terminologico e metodologico Serianni si attiene ad una via di mezzo peraltro tradizionale: «Il nostro scopo non era quello di teorizzare una nuova classificazione grammaticale, ma quello, empirico (vorremmo dire: sanamente empirico), di descrivere più compiutamente di quel che si fosse fatto finora il funzionamento della lingua nazionale» (ib.).

Riferite ai summenzionati criteri di confronto quali la messa in rilievo, dislocazione ecc. le enunciazioni delle particolarità sintattiche desumibili dalla collocazione delle parole nella frase non vengono trattate in un capitolo a sé, ma vanno cercate

nell'indice degli argomenti. Ai fenomeni di enfasi e di ridondanza viene fatto riferimento per sommi capi nel capitolo VII sui «Pronomi e aggettivi pronominali» (214 s.), nel quale vengono esposte del resto in maniera chiara e coerente anche le attribuzioni dei fenomeni grammaticali alla lingua parlata e le segnalazioni dei registri linguistici. Per il lettore si rivelano inoltre utili i frequenti rimandi bibliografici alla letteratura specializzata. In un altro capitolo sull'anacoluto vengono analizzati quindi i campi riguardanti il tema sospeso ed il «nominativus pendens» (451) con numerose indicazioni d'impiego in funzione di mezzi stilistici nella letteratura italiana. Alla «frase scissa» viene dedicato un breve paragrafo nel capitolo «Sintassi del periodo» (480 s.). Infine in relazione alle «Proposizioni incidentali» viene messa in evidenza l'importanza della distinzione fra «noto» e «nuovo» nella sequenza abituale della costruzione di una frase italiana (527 s.).

Nell'insieme è possibile constatare come la grammatica di Serianni tratti i fenomeni della messa in rilievo e dell'enfasi nella costruzione della frase soltanto in modo marginale: una carenza a cui avrebbe senz'altro supplito un apposito capitolo dedicato a questa tematica. Nell'indice non sono riportati i termini di «dislocazione» o di «topicalizzazione» e anche nei capitoli sopra menzionati questi argomenti vengono trattati soltanto in maniera breve ed implicita.

Christoph Schwarze (1988, XVII) presenta la sua opera come la prima grammatica dettagliata della lingua italiana ad uso del consultatore di lingua tedesca apparsa dal 1878, cioè dall'epoca della pubblicazione del *Lehrbuch der italienischen Sprache* di Heinrich Vockeradt. La grammatica di Schwarze si attiene sostanzialmente al principio di presentare la lingua come forma e soltanto in secondo luogo come un sistema di espressioni. In tale modo l'opera si prospetta in maniera essenzialmente descrittiva, non pretendendo essa né di illustrare una determinata teoria né di far derivare i fenomeni descritti da principi più generali (cf. ib., 1). Pur sottolineando le molteplici varietà dell'italiano Schwarze soprassiede tuttavia ad una trattazione esplicita del problema, dichiarando a questo proposito di non aver avuto l'intenzione né di redigere una grammatica delle varietà né di essersi limitato all'esame di un'unica varietà. Sotto questo punto di vista l'autore ha optato per una soluzione pragmatica, partendo essenzialmente dalla constatazione dell'esistenza di un'ampia gamma di fenomeni grammaticali risultanti invariabili nell'ambito della lingua corrente non dialettale e della prosa stilisticamente non sperimentale (a tale campo appartengono per esempio l'intera morfologia flessionale oppure il sistema numerale). Schwarze considera pertanto le singole varietà soltanto in occasione di commenti dimostranti come taluni modi d'esprimersi siano limitati ad una determinata varietà ovvero siano tipici di essa. L'autore precisa essersi basato in questo caso su una sistematica delle varietà molto semplificata prendendo in considerazione solo le varietà regionali e le varietà riferentisi a situazioni particolari. Per quanto riguarda le differenze regionali egli ha operato una distinzione fra l'italiano del nord, del centro e del sud. Per quanto concerne le varietà situazionali Schwarze ha preso in considerazione solo il linguaggio colloquiale informale, il linguaggio scritto d'impiego giuridico e amministrativo nonché la prosa tradizionale (ib., 2). Le indicazioni riportate nella grammatica di Schwarze sono in parte citazioni provenienti da

testi autentici e da altre grammatiche, in gran parte sono tuttavia esempi appositamente inventati e controllati da italofoeni. Schwarze crede infine che l'indice degli argomenti, compiutamente dettagliato, ed i frequenti rimandi nel testo possano sufficientemente sopperire ad un indice analitico (ib., 3).

Ai temi assunti a criteri di confronto nel presente saggio, vale a dire al posizionamento delle parti della proposizione, alla messa in rilievo e all'enfasi è dedicato il paragrafo 7 riguardante la realizzazione della marcatura comunicativa («Der Ausdruck der kommunikativen Gewichtung») compreso nel capitolo concernente l'espressione grammaticale di categorie cognitive e comunicative («Der grammatische Ausdruck kognitiver und kommunikativer Kategorien», 672-696). Schwarze discute ampiamente i termini «tema» e «rema» quale frazione di contenuti espressivi proposta all'applicazione discorsiva («Zur Aufnahme in die Diskurswelt angebotener Teil des Äusserungsinhaltes», 681); distingue fra «rema semplice» e «focus contrastivo»; confronta la rematizzazione attraverso posizionamento finale con la possibilità della dislocazione inversa («dislocazione a sinistra»); analizza esempi di «frase scissa» e tenta di classificare i singoli fenomeni nel nesso più ampio della realizzazione discorsiva e del gioco comunicativo. Particolarmente positivi si rivelano all'interno della grammatica i frequenti rimandi a temi integranti già trattati in altri contesti, come ad esempio al concetto di realizzazione discorsiva (560 ss., 658 ss.), alla struttura non marcata di una frase italiana e alle rispettive divergenze (324 ss.), fra cui vengono discussi anche i concetti di «dislocazione» (332) e di «frase scissa» (335 ss.).

Nell'insieme va osservato come Schwarze abbia chiaramente individuato i fenomeni essenziali riconducibili al posizionamento delle parti della proposizione e alle divergenze rispetto alla disposizione convenzionale. La singolare struttura dell'opera e la mancanza di esaurienti istruzioni per l'orientamento sottopongono comunque il consultatore ad una non facile prova: la grammatica non si presta infatti come opera di agevole consultazione. La predominante adduzione di brevi esempi costruiti denota inoltre una palese discrepanza fra questi ed un eventuale riferimento ad ulteriori contesti situazionali: riferimento che Schwarze nell'interpretazione della struttura della frase è sempre premurato di produrre. Un prospetto grammaticale rapportato a fenomeni di riferimento testuale dovrebbe sottoporre anche i risultati ad una esemplificazione in base a testi e non a singole frasi. Un esempio di riuscita applicazione in questa direzione è dato dalla grammatica testuale del francese di Harald Weinrich (1982).

Dopo la presentazione del primo volume vertente sul tema «La frase. I sintagmi nominale e preposizionale» non è possibile ancora formulare delle osservazioni conclusive sulla *Grande grammatica italiana di consultazione* di Lorenzo Renzi (1988). Riferendosi alla problematica investente norma e varietà e ai propri intenti di lavoro lo stesso Renzi si esprime nell'introduzione dell'opera come segue: «Quando niente è detto a proposito dello stile di una certa forma, si intende che è non marcata; al polo opposto si parla di forma stilisticamente marcata, o di forma 'rara' (con il che non si allude tanto alla frequenza, quanto a un ambito d'uso molto speciale). La marcatezza stilistica si può precisare ulteriormente, e questo è fatto

generalmente attraverso l'uso di termini quali: stile *alto* o *elevato*, o, salendo ancora, *oratorio* o *aulico*; oppure stile *medio* o *colloquiale* o *informale*; o infine, andando verso il basso, *dimesso*, *trascurato*.

Ulteriori sfumature sono introdotte da precisazioni del tipo *burocratico*, *formale*, oppure *letterario* o *poetico*, che precisano lo stile alto suggerendo degli ambiti specifici d'uso ('tipi di testi'); oppure *familiare*, *dimesso*, che delimitano lo stile medio-basso.

Se si dice che lo stile appare *antiquato*, si vuol dire che l'uso è persistente, anche se declinante, in certi ambiti; quando si parla di italiano antico non si esclude un certo uso, in ogni caso marcato, di una certa forma di italiano moderno (...).

Una distinzione diversa da quella stilistica è quella tra *scritto* e *parlato*. In genere se una forma è data come *scritta*, si userà anche nel *parlato alto* (o eventualmente *burocratico*, ecc.). Infatti in genere lo *scritto* è piuttosto solidale con l'*alto*, come il *parlato* lo è con il *medio* e con il *basso*; ma lo scritto non formale e il parlato ufficiale mitigano quest'opposizione. La distinzione tra uso parlato e uso scritto si troverà perciò raramente, e ancora più raramente senza che vengano introdotte ulteriori suddivisioni di carattere stilistico» (20).

In riferimento ai criteri di confronto inizialmente indicati quali la messa in rilievo ecc. si può constatare come nel capitolo II, «L'ordine degli elementi della frase e le costruzioni marcate» di Paola Benincà, Giampaolo Salvi e Lorenza Frison (115-225) tutti i fenomeni inerenti alla «dislocazione», al «tema sospeso», alla «topicalizzazione», alla «anteposizione anaforica», alla «frase scissa» ecc. vengano trattati in modo esteso. Particolarmente positiva si rivela la costante differenziazione del grado di accettabilità (grammaticalità/agrammaticalità) degli esempi riferiti alla presentazione contestuale attraverso una «scala di grammaticalità» operante in base a un modello a tre livelli (grammaticale/accettabile, agrammaticale/non accettabile, problematico). Anche la determinazione della grammaticalità di un esempio rispetto al contesto situazionale (parlato in opposizione a scritto, grado di formalità, attribuzione di un registro ecc.) viene condotta in forma esemplare. Per quanto concerne l'uso letterario gli esempi sono tratti in gran parte da citazioni autentiche: «Le forme letterarie, nel senso che siano solo letterarie e diverse da quelle di uso generale, sono state attestate in questa *Grammatica* attraverso esempi d'autore. La stessa cosa si è fatta con certe forme marginali, che sarebbero parse poco credibili se non documentate (ma il fatto che siano documentate poco cambia alla loro marginalità). Gli altri esempi sono ottenuti, come uso ormai corrente, con l'introspezione e, aggiungiamo, con l'accordo degli altri parlanti — speriamo anche dei lettori: in certi casi, si sa, i confini tra grammaticalità e agrammaticalità sono fluttuanti e i pareri discordano fino alla rissa» (22).

L'ampiezza dell'impostazione non consente più comunque di considerare l'opera di Renzi una grammatica tradizionale; rappresenta piuttosto una «summa» di ricerche scientifiche applicate a fenomeni linguistici fruibile in realtà soltanto come opera di riferimento. «Qualche lettore si attenderà una lettura facile e piana, dei chia

rimenti ai suoi dubbi, o un aggiornamento indolore alla linguistica moderna e ai suoi effetti. A quel lettore promettiamo lagrime e sangue. Questa *Grammatica* si vuole divulgativa, ma al tempo stesso scientifica, e non può e non vuole alleviare la fatica al lettore di penetrare un organismo complesso, se non per quanto si può fare senza sacrificare questa complessità» (23). Per questo motivo sarebbe auspicabile se alla conclusione della *Grande grammatica italiana di consultazione* venisse apportata una sintesi dei risultati atta a facilitarne il pronto impiego.

Con le presenti pubblicazioni la grammaticografia italiana ha raggiunto quindi nel giro di un anno uno stadio per lo meno invidiabile dalle descrizioni grammaticali delle altre lingue romanze. A questo proposito si può citare lo stesso Renzi nella presentazione della sua grammatica: «Buona o cattiva che sia, l'italiano ha già da ora, con questo primo volume, una delle più ricche grammatiche tra tutte le lingue del mondo» (23). Ciò che manca attualmente, o meglio dopo il completamento della grammatica di Renzi in tre (o quattro) volumi, è semmai una sintesi grammaticale atta a mettere maggiormente in risalto l'aspetto delle varietà linguistiche. Sulla scorta dei presenti lavori l'impresa dovrebbe rivelarsi meno problematica di quanto non apparisse poco tempo fa. Tuttavia la molteplicità delle varietà parlate e scritte in Italia e le oscillazioni ancora oggi presenti comportano difficoltà non insignificanti nel determinare la norma o le norme all'interno del sistema linguistico italiano^(*).

Treviri

Günter HOLTUS

Bibliografia

- Bach, Svend/Schmitt Jensen, Jørgen, *Større Italiensk Grammatik*, København, Munksgaard, 1990.
- Battaglia, Salvatore, *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, UTET, 1961-.
- Brunet, Jacqueline, *Grammaire critique de l'italien*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, Centre de recherche de l'Université de Paris-VIII, 1978-.
- Dardano, Maurizio/Trifone, Pietro, *Grammatica italiana con nozioni di linguistica*, Bologna, Zanichelli, 1983.
- Grevisse, Maurice, *Le bon usage. Grammaire française*, douzième édition refondue par André Goosse, Paris/Gembloux, Duculot, 1986.
- Holtus, Günter, *Ordine delle parole, messa in rilievo e segmentazione nella grammaticografia italiana*, in: Stammerjohann, Harro (ed.), *Tema-Rema in Italiano. Theme-Rheme in Italian. Thema-Rhema im Italienischen. Symposium, Frankfurt am Main, 26/27-4-1985*, Tübingen, Narr, 1986, 1-14.
- Poggi Salani, Teresa, *Italienisch: Grammatikographie. Storia delle grammatiche*, in: Holtus, Günter/Metzeltin, Michael/Schmitt, Christian (edd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, vol. 4: *Italienisch, Korsisch, Sardisch*, Tübingen, Niemeyer, 1988, 774-786.

(*) Versione abbreviata e modificata di un articolo sullo stato attuale della grammaticografia italiana che uscirà sulla ZrP. Ringrazio il dott. Ignazio Toscani (Treviri) per la collaborazione nella stesura in italiano di questo articolo che è stato letto anche a Utrecht nel 1989 (Atti in corso di stampa).

- Renzi, Lorenzo (ed.), *Grande grammatica italiana di consultazione*, vol. 1: *La frase. I sintagmi nominale e preposizionale*, Bologna, il Mulino, 1988.
- Reumuth, Wolfgang/Winkelmann, Otto, *Praktische Grammatik der italienischen Sprache*, Wilhelmsfeld, Egert, 1989.
- Schwarze, Christoph (ed.), *Bausteine für eine italienische Grammatik*, Tübingen, Narr, 1983-.
- Schwarze, Christoph, *Grammatik der italienischen Sprache*, Tübingen, Niemeyer, 1988.
- Serianni, Luca (con la collaborazione di Alberto Castelvechi), *Grammatica italiana. Italiano comune e lingua letteraria. Suoni, forme, costrutti*, Torino, UTET, 1988.
- Vockeradt, Heinrich, *Lehrbuch der italienischen Sprache für die oberen Klassen höherer Lehranstalten und zum Privatstudium*, vol. 1: *Grammatik der italienischen Sprache*, Berlin, Weidmann, 1878.
- Weinrich, Harald, *Textgrammatik der französischen Sprache*, Stuttgart, Klett, 1982.

GAVI. Glossario degli antichi volgari italiani, a cura di Giorgio COLUSSI, Helsinki University Press. Vol. 1 (A), 1983, pp. CXXXVIII+342; 2 (B), 1984, pp. 413; 3¹ (C-cazzuola), 1985, pp. 460; 3² (Cecare-comunità), 1986, pp. 628; 3³ (Conca-convolgere), 1987, pp. 544; 3⁴ (Cooperare-cuticagna), 1988, pp. 544; *Bibliografia dei volumi 1-3*, 1988, pp. 160; 16¹ (Sabato-scavezzare), 1990, pp. 480. Distribuzione: per l'Italia, Editoriale Umbra, Foligno; per USA e Canada, V. Gatti, Van Nuys, California; per gli altri paesi, presso l'autore, Espoo, Finlandia.

Conviene preliminarmente fare il punto sulla lessicografia storica italiana, molto più arretrata, ad esempio, di quella francese. L'ultimo dizionario diacronico portato a termine rimane il venerando Tommaseo-Bellini (1861-79), ancor oggi ineludibile per i linguisti. Il *GDLI*, suo rifacimento promosso dalla stessa casa editrice UTET nel 1961 sotto la direzione di S. Battaglia, sta realizzandosi in tempi più lunghi del previsto: nel 1990 è uscito il vol. XV, che arriva a *riazzuffare*, e coi ritmi attuali solo l'alba del terzo millennio saluterà la fine dei lavori (senza dire che la prima metà dell'opera è bisognosa di molte integrazioni per essere portata al livello, decisamente più alto, della seconda). Altrettanto monumentale si annuncia il *LEI* di Max Pfister (su cui cfr. in questa «Revue», da ultimo, 53, 1989, pp. 520-4) che però, a undici anni dalla stampa del primo fascicolo e pur marciando in linea con le promesse, sta appena concludendo la lettera A, e dovrebbe essere completato non prima del 2020. Non è nemmeno spuntato all'orizzonte il *Tesoro* lungamente preparato dalla Crusca, ancora impegnata nell'edizione dei testi duecenteschi che dovranno offrirne il supporto documentario. Unica opera ultimata è il *DELI* di M. Cortelazzo e P. Zolli (1979-88), prezioso soprattutto per lo scrupolo nelle data-

zioni, ma sul quale pesa la programmatica restrizione ai sessantamila vocaboli di più frequente uso odierno contenuti nello Zingarelli minore.

Dal *DELI* ha spiccato il volo Colussi, un friulano da tempo trapiantato in Finlandia dove svolge la mansione di lettore di lingua italiana, e già autore nel 1978 delle *Ricerche sulla lingua del Duecento e primo Trecento: reggenza infinitiva e temi afferenti*, la cui veste tipografica è affine al *GAVI*. Secondo il proposito iniziale, oggetto di schedatura del nuovo glossario sarebbero dovute essere le sole parole lemmatizzate dal *DELI* e documentabili entro il 1321 (circa), il che dava un fondamento già quantificato all'impresa ma nello stesso tempo escludeva tutte quelle voci (le più bisognose, in realtà, di approfondimento) presenti nell'uso arcaico ma scomparse successivamente dai testi e dai lessici.

Già dal secondo volume l'autore ha deciso di allargare il campo d'indagine, presentando immediatamente una serie di giunte alla lettera *A* (2, pp. 12-21 e 41-53); ma la misura degli incrementi si ha all'altezza della *C*, distribuita in ben quattro volumi che, oltre al normale ordine alfabetico, contengono (tranne 3²) appendici relative alle sezioni anteriori. Si ha insomma l'impressione di un'opera data alle stampe con un po' di fretta⁽¹⁾, e aggiustata cammin facendo a spese del lettore, che non potrà mai appagarsi della ricerca di una parola nel luogo prevedibile ma dovrà rivolgersi sempre al *Repertorio*, ovvero indice generale, che chiude ogni volume registrando anche le voci trattate sotto altri lemmi o comunque fuori posto. Per esemplificare, il *Repertorio* di 3³ va da *a* (preposizione latina e italiana) a *zente* e *zura* per le quali rinvia rispettivamente a *congiura* e *congregazione*; quello di 3⁴ ancora da *a* a *zuffo* (> *cotica*) e al tedesco *zu meinem angesicht*, dato come traduzione del veneto *in mio conspetto* da un glossario quattrocentesco e richiamato a p. 198 s. *cospetto*.

L'ultimo volume uscito sembra tuttavia palesare (già dalla scelta del segmento, il primo della *S*) un raggiunto equilibrio e una stabilizzazione del materiale in schede: solo con ciò si spiega l'affidamento a un anonimo «digitante, che non è né filologo né linguista» ma ha materialmente redatto il vol. 16¹, di materiali così lontani da quelli finora pubblicati; a questo punto è preclusa la strada ad aggiustamenti sostanziali per le lettere *D-R* (e conseguentemente per le ultime) ancora inedite.

L'ingresso in redazione di collaboratori (che Colussi si augura sempre più qualificati, anche a prezzo di una certa indipendenza dall'iniziatore del lavoro: cfr. 16¹, p. 8) lascia sperare in una conclusione del *GAVI* relativamente sollecita, seppur non precisabile: è vero che il numero dei volumi è fissato a 20 e si è andati oltre le promesse d'esordio di un tomo ogni diciotto mesi, ma resta da sapere quanti tomi comporranno i volumi delle lettere più impegnative (se quattro ne sono occorsi per la *C*, la *S* dovrebbe pretenderne almeno sei).

(1) In una sorta di palinodia contenuta a principio di 3³ (p. 9), leggiamo che «non è meraviglia se, ad ogni nuovo volume del Gavi, io mi trovo a correggere mai prima veduti errori [...] Non ci sarebbe nemmeno una furtiva o privata lagrime se, invece di pubblicare a-mano-scrivi, continuassi a meditare e covare».

Un'altra causa dell'ingrossamento del *GAVI* è l'odierna fioritura di nuove edizioni di testi arcaici, che ha indotto Colussi (attento rastrellatore di pubblicazioni recenti, malgrado le difficoltà derivantigli dalla sua residenza decentrata)⁽²⁾ a preparare nel 1988 una *Bibliografia* che fondesse quelle sparse nei singoli tomi. L'imponenza e l'autorevolezza delle fonti non è ragione sufficiente perché l'autore ne accetti senza discutere le proposte editoriali o interpretative⁽³⁾, spesso superate anche grazie a riscontri eccedenti la cornice cronologica proposta: sono ad es. numerosi i rimandi a Folengo e alla poesia maccheronica quattro-cinquecentesca, per solito ignorata dalla lessicografia italiana perché formalmente in veste latina, eppure utile a colmare vuoti documentari⁽⁴⁾.

- (2) Si veda qualche doglianza qui e là: nella *Bibliografia* 1988, p. 128, alla voce «Studi e Problemi di Critica Testuale» segue il commento «rivista raggiungibile solo tramite prestito fuori sede»; a 3³, 402, s. *convalescenza* si avverte che «i soliti amici italiani mi assicurano che in SEIOD=AG si dà un esempio di *convalescenza*». Gli amici non hanno tradito il lessicografo costretto a brancolare tra le brume artiche: gli *Spogli elettronici dell'italiano delle Origini e del Duecento* di M. Alinei («importantissima impresa lessicografica» mancante alle biblioteche di Helsinki: *Bibliografia*, p. 125), vol. 15, Bologna, Il Mulino, 1972, p. [99], rimandano a *Dei trattati morali di Albertano da Brescia*, il cui volgarizzamento ad opera di Andrea da Grosseto (edito a c. di F. Selmi, Bologna, Romagnoli-Commissione per i Testi di Lingua, 1873, p. 166) recita «elli vole trattare co' medici de la convalescenza de la figliuola sua».
- (3) Cfr. ad es. 3³, 54: «la Bettarini trascrive *concépere*: accentazione latina o latineggiante [...] che, in attesa di miglior garanzia metrico-prosodica, è una mera ipotesi che vale tanto quanto **concepere*»; 410: «Questa è la radiografia di *convenire* se i punti di riferimento sono lo Zingarelli minore & *GDLI*. Tutta un'altra cosa è il *convenire* che si estrae dai testi del nostro corpus»; e 425-6: «*GDLI* & C-Z, nonostante le loro buone intenzioni diacroniche, lasciano del tutto in ombra un quesito fondamentale: [...] il lettore vorrebbe sapere quali sono state le tappe di questa evoluzione nel corso dei secoli; né noi siamo in condizione di aiutarlo». Nel tipico stile saporoso di Colussi è l'appello a Cortelazzo e Zolli posto in apertura di 3⁴ (p. 10): «Ahi, C. & Z., come mal mi governaste! Ché io credevo, al primo approccio, che il vostro dettato fosse saldo e stagno [...] E invece [...], oggimai, devo pensare e compensare, vedere e rivedere, scrutare e scrutinare ogni vostra dichiarazione».
- (4) Ad es. si veda il vol. 3³ alle voci *cordone* (dove la mancanza di attestazioni antiche, «fino al fratesco cordone del Folengo», nel senso di 'corda grossa e robusta', induce a proporre il rimando al fr. *cordon* e l'originario significato diminutivo) o *correggia* (il cui valore 'peto' è documentato, «al di sopra di ogni suspizione», nel *Baldus*; ma uno sguardo al *GDLI* avrebbe mostrato come ci siano esempi sicuri da *Pataffio* e Sacchetti in poi, cui si può aggiungere la voluta anfibologia di Leonardo da Vinci, *Facezia* 6, in *Scritti letterari* a c. di A. Marinoni, Milano, Rizzoli, 1952, p. 139). Analogamente risulta preziosa l'indicazione che *concionare*, non retrodatibile in italiano rispetto all'uso machiaveliano, ricorre nel latino di Salimbene. Non sembra invece funzionale la lemmatizzazione di *cosciotto* (documentato nell'Ottocento, o tutt'al più nel Seicento) solo «per avvertire che la nozione 'cosciotto' è in un esempio di latino maccheronico portata dall'accusativo plurale *cossones/cossonos*».

È nel costume di Colussi la tendenza a digressioni argute non meno che dotte: si veda nel corpo dei lemmi, ad es. 16¹, 381, s. *scappare*, tra le cui occorrenze si ricorda quella «alta e ben nota a ogni lettore (ma non a C<ortelazzo> — Z<olli>!) di S. Francesco»; o 387, s. *scarcizar*, di una cui variante «avrebbe dovuto dar notizia l'edizione Cocito: e invece, silenzio»; e ancor più nelle prefazioni o postfazioni (anzi, *prestille* e *retrobottega*: cfr. ad es. 2, 7 e 16¹, 473) che accompagnano i singoli tomi. Ciò produce un ulteriore accrescimento della mole dell'opera, cui però Colussi annuncia, nell'ultima pagina finora stampata, di voler ovviare, rinunciando a futuri *excursus* non in linea con le ferree esigenze economiche prospettate da due nuovi coeditori (nascosti sotto gli appellativi di «Messer Mecenate & Mister Sponsor») grazie ai quali il *GAVI* dovrebbe garantirsi una conclusione sicura.

Col nuovo e più sobrio assetto l'insieme non scapiterà, nel senso che l'attendibilità delle schede rimarrà elevata (il *GAVI* è stato assunto come fonte lessicale anche dal *LEI*: cfr. l'*Introduzione all'ottavo fascicolo*, 1984, p. [4]). Per dare qualche esempio di come l'opera si è venuta configurando nei particolari, attingo ai tomi 3³ e 3⁴, conclusivi della lettera *C* ed estrema rappresentazione dell'agire integralmente colussiano, senza intermediari dalla raccolta dei materiali all'approntamento della copia per la stampa.

Va intanto apprezzato il rigore metodologico, che disciplina l'organizzazione di lemmi complessi (per numero e varietà dei reperti) quali *conciare*, *condurre*, *consiglio*, *convenire*, *cosa*, *cuore*. Non di rado sono premessi spogli morfologici, come per *corpo* o i verbi *conoscere*, *coprire*, *correre*, *credere*, dei quali abbiamo un esteso paradigma antico; abituale, e spesso determinante per la struttura, è il quadro sintattico (ad es. *concedere* e *convenire* sono distribuiti rispettivamente in quattro e sette paragrafi a seconda delle diverse reggenze).

Notevoli le retrodatazioni rispetto ai dizionari di più larga consultazione: voci finora credute quattro-cinquecentesche (*consolare* aggettivo, *copula*, *coriandolo*, *credibile*) sono ricondotte entro i termini cronologici propri del *GAVI*; talora l'arretramento investe voci ritenute tardosettecentesche (ad es. *conopèo*) o addirittura contemporanee (quale *crocesegnare*, che dal 1941 viene portato a Iacopone!). Qualche volta Colussi non rinuncia a inserire parole che, quantunque retrodatibili, fuoriescono dai primi decenni del Trecento: così *cucù*, che dalla fine del Quattrocento arretra di un secolo circa. In altri casi, l'inserimento di un termine «non retrodatibile né arricchibile», ovvero «inaudibile all'altezza del nostro corpus antico» è semplice pretesto per introdurre voci estranee al contingente prefissato: come *cranio* sotto cui si discute il sinonimo medievale *crappa*, *crapulone* che rimanda al *gavazzatore* di un prossimo volume, *cristianizzare* al cui luogo compare un es. di *cristianare*, *cucurbita* che porta un cenno a *coppa*. Altrove, una voce lemmatizzata dal *DELI* è promossa a contenitore di termini collegati: così s. *contare* troviamo *accontare*, *bisconto*, *biscontare* ecc. Rara è invece l'uscita esplicita dai lessici presi a modello, come si vede per *contennere* («ovviamente questo verbo non è entrato in 'C-Z'») o *cub(b)a* 'cupola', le cui attestazioni sono tratte da *DEI*, *GDLI* e glossari più recenti, senza trascurare l'amato Folengo.

Qualche progresso si direbbe, infine, che il *GAVI* faccia registrare sotto l'aspetto

semantico-etimologico: si veda ai lemmi *confino*, *consumare*, *cottimo*, e più estesamente in 3³ 319-20 dove, a discutere del suffisso di *cuinter* 'preoccupazione', sono immaginosamente introdotti Gianfranco Contini e l'autore di questa recensione (il quale, per parte sua, si sentirebbe di dar ragione a Colussi che propone *-erium*).

Per chiudere: fin che, nei decenni a venire, si rendessero eventualmente disponibili dall'A alla Z altri lessici dello stesso tenore e dimensioni, converrà tenersi caro questo piccolo Godefroy italo-finnico, e consultarlo attentamente augurandosi che la costanza del suo autore non venga meno prima del completamento.

Fabio MARRI

V Rëscontr Antèrnassional dë Studi an sla Lenga e la Literatura Piemontèisa (Alba 7-8 magg 1988); Alba, Famija Albèisa 1989, 219 pp.

1. È davanti a noi il volume che racchiude le comunicazioni presentate al V Incontro Internazionale di Studi sulla Lingua e la Letteratura Piemontese, celebrato nel maggio del 1988 ad Alba e pubblicato l'anno successivo. Dopo recensiti i volumi del III e del IV Incontro sulle pagine di «Incontri Linguistici» 12 (1987-88), possiamo essere alquanto più brevi sul presente volume, sebbene esso sia più ricco dei due precedenti. Infatti, oltre al sommario e alla solita rassegna della grafia piemontese (aggiunti in calce, fuori paginazione), il volume del V Incontro consta di ben 219 pagine. Le lingue dei contributi sono anche qui il piemontese (6 testi), l'italiano (4 testi) ed il francese (1 testo).

2. Tra i saluti di G. Bressano, presidente della *Famija Albèisa* (pp. 7-8; in seg.: senza pp.), e di Pia Cavallo Bressano, assessore alla cultura della città di Alba (9), con i quali il volume si apre, e la ormai tradizionale Mozione (trilingue) per la lingua piemontese, con cui il libro si chiude (217-219), si trovano undici contributi di lunghezza e di argomento assai disuguali. Censin Pich (*Un Rëscontr viaman pì angagià e apressià*, 11-12), dopo le formule di apertura e i ringraziamenti, insiste sui pregiudizi nei confronti delle lingue minori, riassumendo così il significato dell'Incontro: «A nê va 'd nòstr destin, ëd nòstra pèrsonalità 'd pòpol da la stòria che a fonga assè ancreus soe rèis. Cost, a mè giudissi, ël sens pì pèrfond dël Rëscontr» (12). — Segue lo studio di G. Gasca Queirazza S.J. *Documenti del piemontese di Mondovì. Un componimento poetico del secondo Settecento* (13-29). L'autore vi continua i suoi studi sui documenti piemontesi dei secoli passati, in particolare settecenteschi. Nel presente contributo analizza una poesia in occasione della visita del duca di Chablais nel 1769, studiandone lo sfondo storico e filologico e i livelli linguistici (fonetica, morfologia, sintassi, lessico). L'autore attira l'attenzione sui tratti locali e conclude che l'idioma di Mondovì era un tempo più vicino ai dialetti rustici circostanti e più aperto ad influssi occitanici di quanto non lo sia oggi. — A. Cornagliotti (*Parole piemontesi: etimologia e storia*, 31-38) discute gli etimi di sei voci (*splüfrì* 'magro, sparuto'; *ferlèca* 'sfregio'; *nacià* 'smacco'; *ciupì* 'chiudere gli occhi'; *rablè* 'trascinare (-si), menare per le lunghe'; *galup* 'ghiotto') come esempi della necessità di uno studio complessivo dell'evoluzione «tra cambiamenti di suoni e di senso» (37) del lessico piemontese. — A questo contributo segue il lungo studio,

una vera e propria monografia, di S. Girardin *Achit për në studi dla poesia e dla përsonalità d'Angel Broferi* (39-102). L'autore si propone di illustrare Angelo Brofferio, uno dei maggiori operatori culturali del Risorgimento, poeta, scrittore, giornalista, esaminando nel contempo il suo atteggiamento verso il dialetto piemontese. Fra le cinque attività principali di A.B. (teatro, storiografia, memorie, giornalismo, poesia), l'autore si sofferma soprattutto sulla poesia dialettale, e dedica anche parecchio spazio al confronto di A.B. con P.-J. Béranger e alle correnti culturali della loro epoca. La forma poetica più importante di A.B. è la ballata, che il poeta ha portato ai culmini formali e contenutistici (71). Ecco come l'autore caratterizza la poesia di A.B.: «La carateristica fundamental e anconfondìbla dla poesia 'd Broferi a l'é giusta esse bon an manera sclinta, ùnica, inmedià a cheuje l'essensa dla realtà 'd na situassion ant un moment determinà [...]». Il numero delle poesie in piemontese (dialetto privilegiato nel Piemonte dell'epoca, 71) è di ben 89. La seconda fase di A.B. è quella della satira, genere poetico altrettanto caro al poeta, in cui egli non risparmia nessuno, nemmeno il popolo (89). Ma in questa seconda fase A.B. è diverso: è diventato patriota però ha cessato di essere poeta (88). Comunque, egli è l'ultimo di coloro che si servono con competenza del piemontese come idioma materno (90).

— A. Malerba (*Rime carignanèise dël 1797*, 103-119) studia le canzoni anonime in occasione della rivolta di Carignano del 1797: senza valore poetico (114), questi componimenti sono interessanti come documenti linguistici (italianismi, arcaismi letterari, localismi ecc.). Gli stessi tratti si ritrovano in alcuni altri testi di poco anteriori (anno 1793), mentre sono differenti le caratteristiche dei componimenti che descrivono gli avvenimenti di Moncalieri. — B. Villata (*Ij Piemontèis ant la Neuva Fransa: lòn ch'an diso ij nòm dij soldà dël sécol XVII*, 121-134) esamina i nomi dei colonizzatori della Nuova Francia (Québec): benché i documenti canadesi non dicano nulla sulla presenza di soldati piemontesi nel 1665 (124), certi indizi (cognomi, soprannomi, paralleli toponomastici) consentono di individuare nomi piemontesi, pertanto anche soldati provenienti da questa parte d'Italia nel Reggimento di Carignano. — T. Burat (*La lenga dël Piemont ant la stòria d'Italia*, 135-151) ci dà un breve panorama della storia del piemontese dai Sermoni subalpini alla II guerra mondiale. Il piemontese ha il medesimo status di lingua come il sardo e il friulano (147) e in certi momenti della sua storia sarebbe potuto diventare lingua letteraria. Il contributo si chiude con la riproduzione di un'impressionante lapide, in piemontese, ai fucilati di Traversella, e nelle note si troverà una ricca bibliografia. — Ad un tema del tutto contemporaneo si dedica P. Montanaro (*La canzone popolare piemontese a metà degli anni 80*, 153-167), presentando una rassegna delle canzoni piemontesi della nostra decade, soprattutto quelle che hanno un pubblico numeroso e un successo commerciale. Il pubblico preferisce coloro che seguono lo stile tradizionale (155), ad esempio il gruppo *Tre castelli*, uno dei più noti (157). Si apprezza molto il modo di cantare «a squadre» (155), mentre importa meno la perfezione musicale e tecnica (156). Il lato commerciale ha un'importanza notevole: la vendita delle cassette supera ormai quella dei dischi (162). Anche se certi episodi confermano la vitalità del piemontese (162), l'avvenire della canzone piemontese è alquanto dubbio, dato il mercato ristretto e l'abbandono progressivo del dialetto (163). — M. Mair Parry (*Strutture negative nei dialetti piemontesi*, 169-177) si pro-

pone di stabilire i fattori che hanno determinato la genesi della negazione posposta piemontese. I primi esempi della negazione discontinua risalgono al Quattrocento. L'evoluzione dei complementi della negazione, i clitici obbligatori, la collisione fonetica con gli esiti di INDE e con i clitici in funzione di soggetto della 4 persona ('noi') fanno sì che cada la negazione *ne*, nel frattempo diventata ridondante. Importante è anche il momento sociolinguistico, visibile nel fatto che certi dialetti conservatori non conoscono la negazione posposta. — K. Gebhardt (*La palatalisation ü > ü en piémontais et en gallo-roman: Mise au point des principales hypothèses*, 179-192) è in sostanza un *Forschungsbericht* sullo stato del problema della palatalizzazione citata. Il processo si svolge sotto l'accento sia primario che secondario [per quest'ultima posizione, in base agli esempi citati, preferiremmo parlare di protonia]. L'autore discute le tre ipotesi presentate: 1) il sostrato, 2) l'evoluzione spontanea, 3) la «*détresse phonologique*», con la conclusione che nessuna di esse si può né provare né confutare. Perciò egli raccomanda un'altra via: studiare molti dialetti, confrontare i risultati, stabilire se seguono o meno una via comune (tutti compiti riservati a ricerche future). — L'ultimo contributo è di G.P. Clivio (*Coj 'd San Giòrs: a propòsit dël prim document ëd vej piemontèis ch'a sia datàbil e localisàbil*, 193-215). Dopo i documenti piemontesi più antichi, nella prima metà del Trecento abbiamo finalmente un testo databile e localizzabile con sicurezza: un documento nel dialetto di Chieri risalente al 1321 e consistente di due testi della cosiddetta Compagnia di San Giorgio, specie di organizzazione per la protezione degli oppressi e la vendetta dei poveri. Ad un panorama della Compagnia e delle edizioni dei due testi segue la rassegna dei fatti linguistici e l'edizione dell'intero documento in piemontese, con l'originale latino interlineare. Facciamo una sola osservazione: alla p. 200, come forme di partenza immediate di *fèils* e *pèiver*, preferiamo i cosiddetti obliqui FILICE, PIPERE anziché i nominativi FILEX, PIPER.

3. Gli errori di stampa sono rarissimi, come nei volumi precedenti. Ci sia permesso di terminare con la raccomandazione già formulata nella nostra recensione precedente: poiché non tutti (nemmeno fra gli italianisti!) leggono il piemontese senza problemi, sarebbero di prezioso aiuto riassunti, in italiano e/o in francese, dei contributi redatti in piemontese.

Pavao TEKAVČIĆ

P. Giovan Battista MANCARELLA, *Ricerche linguistiche a Tursi, Per una interpretazione del vocalismo tonico della Lucania meridionale*, Studi Linguistici Salentini 16 (1988); Idem, *Influssi della lingua «comune» nel dialetto di Potenza*, Relazione presentata al XVIII Convegno di Studi Dialettali Italiani, Lugano 11-15 ottobre 1988; Università degli Studi di Lecce, Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere; Manduria 1989, pp. 3-142.

1. Nel presente volume sono riuniti due contributi del noto linguista italiano (risp. pp. 3-114 e 115-139; indice: pp. 141-142; d'ora in poi senza pp.), entrambi

dedicati alla Basilicata (Lucania) e alla Puglia (col Salento). Il primo studio, che deve il suo stimolo a O. Parlangeli (5) cerca di «riprendere in esame, in maniera più articolata, gli esiti del vocalismo tonico di alcuni dialetti dell'antica diocesi di Anglona-Tursi, sulla base anche delle ricerche personalmente condotte in questo territorio, allo scopo di presentare una interpretazione fonetica del vocalismo tonico di tutta la Lucania meridionale» (10). L'autore si è servito beninteso anche dei lavori di altri studiosi, nonché dei suoi studi precedenti, «fondati esclusivamente sulle inchieste della Carta dei Dialetti Italiani» (9). Il suo punto di partenza sono le condizioni attuali della parlata di Tursi (10). Si tratta insomma di quell'area arcaica studiata più di un mezzo secolo fa da H. Lausberg, che il Nostro corregge in alcuni punti.

2. Pur essendo lo studio incentrato sul vocalismo tonico, nel primo capitolo del primo studio (che ha dato il titolo a tutto il libro), *Ricerche linguistiche a Tursi*, si studiano gli esiti delle vocali toniche e atone, i cosiddetti turbamenti vocalici (in sostanza dittongazioni) e il consonantismo. Il secondo capitolo, intitolato *Distinzioni fonetiche nella Lucania*, analizza i vocalismi tonici dell'area orientale (Irsina), centrale (Calvello) e occidentale (Trecchina e Lauria), nonché quello della Calabria settentrionale. Nel terzo capitolo (*Problemi di storia linguistica*) il Nostro cerca di inquadrare la svariatazza degli esiti fonetici in un quadro diacronico collegandolo con i fattori extralinguistici (cfr. il titolo del § 3.3: *Lingua e storia politica*, 73 sgg.). Il quarto capitolo (*Il sistema fonetico del dialetto di Tursi e della Lucania meridionale*) ritorna al dialetto di Tursi, studiandone gli esiti originali (tipo «siciliano»), le innovazioni ulteriori e la conservazione di *i, u* «larghi» [cioè aperti]. L'appendice contiene una breve ma utile scelta di testi, trascritti secondo il sistema della Carta dei Dialetti Italiani e con la traduzione in italiano.

3. Le idee dell'autore si possono riassumere in alcuni punti, ribaditi nel corso dell'esposizione a più riprese. La Lucania meridionale è il punto d'incontro del sistema siciliano (senza metaforia) con quello napoletano (caratterizzato dalla metaforia), sicché certe innovazioni vi sono penetrate solo parzialmente. Quest'area «ha finito per fissare degli esiti oscillanti in un sistema fonetico in continua condizione di instabilità e parziale equilibrio» (9-10). Fra i dialetti di tipo siciliano schietto e quelli di tipo napoletano altrettanto schietto c'è posto per le parlate a sistema di compromesso (66-67) e per quelle a sistema oscillante (68 sgg.). L'autore sostiene un'ipotesi interessante ma non facilmente provabile. Gli esiti originali, cioè, dei fonemi /ɪ, ɛ/ risp. /ũ, õ/ sarebbero stati qualcosa tra /i/ e /ɛ/, tra /u/ e /o/ e sarebbe stata la metaforia (quale innovazione ulteriore) a polarizzare gli esiti *i, u* «larghi» verso /i, u/ netti in posizione metafonica e verso /ɛ, o/ ugualmente netti in posizione non metafonica (75). Infatti, come si dice più tardi (90-94), in certi dialetti della zona si notano realizzazioni strettissime (trascritte dal Nostro *ɛ̃, õ*), che i parlanti identificano molto spesso con /i, u/. Per conto nostro, abbiamo dei dubbi se e in che misura queste realizzazioni, malsicure e recentissime, possano essere proiettate indietro di un millennio circa e servire da prova per il romanzo originario dell'area. Secondo l'autore i fonemi /e, o/ in posizione non metafonica non sarebbero i continuatori «diretti e genuini [...] della soluzione romanza dell'Italia

meridionale» (75). La metaforia sarebbe un'innovazione di origine esterna [cioè, napoletana] (76) ma sarebbe comunque più antica del dittongamento dei fonemi /ɛ, ɔ/. La Lucania centrale è dunque una zona di graduale passaggio dal tipo napoletano al tipo siciliano (cfr. 77). I compromessi e le oscillazioni sono dovuti ai continui spostamenti del confine longobardo-bizantino, ma anche a fattori politico-sociali ulteriori (pure dopo il XII secolo continua qui la «mobilità sociale», con incontri di popolazioni da diverse aree linguistiche, 78). In questi dialetti si osserva dunque una pluralità di riflessi e una specie di stratificazione fonetica (79). Gli strati fonetici sono tre: esiti conservatori (*i, u*), esiti di tipo napoletano, esiti recentissimi dovuti all'influsso letterario (84). Cfr. anche 86. A questo stato delle cose hanno contribuito anche le vicende interne: «calamità naturali» e «sconvolgimenti politici» (80).

4. Alle pp. 93-94 si legge la conclusione. Il sistema è I, E, U, O; la norma è data dagli esiti *i, u*, la *parole* invece offre i riflessi *i, e, e, e* risp. *o, o, o, u*. Il vocalismo tonico della zona deriva da un sistema vocalico a sette fonemi, in cui tuttavia *i, u* non si sono confusi né con *i, u* né con *e, o*. Il sistema originario, distinto sia da quello siciliano che da quello napoletano, sarebbe stato un tempo comune a tutta l'Italia meridionale, e si sarebbe in seguito semplificato in due direzioni (sistema siciliano: cinque fonemi, senza metaforia; sistema napoletano: cinque fonemi in posizione metafonica, sette in posizione non metafonica).

5. Crediamo di poter correggere il Nostro in alcuni punti (tutte osservazioni di lieve entità): 1. P. 32: in *mérua* 'merlo' la /l/ dovrebbe essere postconsonantica, non preconsonantica; 2. P. 36: in *čoppə* 'pioppo' non si può avere /U > o/, se l'etimo è POPULUS; 3. P. 70: non vediamo dove in *serrakkjellə* ci possa essere un «precedente elemento palatale» che abbia determinato il dittongamento.

6. Il secondo studio si occupa del dialetto potentino. Diversamente dagli autori precedenti (Rohlf, Mennonna), che nel potentino vedono un dialetto gallo-italico e per di più (Mennonna) omogeneo nel tempo e nello spazio (117), il Nostro lo considera dialetto fondamentalmente meridionale, con tracce, sicure o solo probabili, di settentrionalismi (117-118). Lo studio è in massima parte una rassegna delle caratteristiche del dialetto di Potenza, nel lessico, vocalismo tonico, consonantismo e morfosintassi. I tratti particolari del potentino vengono studiati sempre a parte (120, 130, 133). Il lavoro si chiude con un capitolo dedicato all'interpretazione storica dei fatti linguistici. Il potentino odierno è un dialetto stratificato, che — in seguito a contatti con altri idiomi — non è omogeneo, ma che nondimeno rivela la sua fondamentale affinità agli altri dialetti meridionali (134). L'instabilità è conseguenza dell'influsso della lingua «comune» in tempi diversi (137). Una prima ondata di influssi giunge dopo il XII secolo ed è di tipo napoletaneggiante (metaforia, dittongamento). Fino all'arrivo dei Normanni l'area potentina è bizantina e non ha recepito le due innovazioni citate. Dopo i Normanni, Potenza viene unita a Napoli, Amalfi e Benevento, comincia l'arrivo di colonie settentrionali e a quella tappa la lingua deve essere stata di tipo napoletano, con venature settentrionali (137). Nell'epoca pre- e postunitaria, poi, arriva una seconda ondata di influssi,

questa volta italianeggiante, che «ha finito per assestare tutto il sistema linguistico della parlata potentina su posizione di instabilità d'uso» (loco ult.cit.). A queste correnti sarebbero dovuti gli elementi della lingua «comune» a Potenza.

Purtroppo, nel secondo studio il numero di errori tipografici è notevolmente superiore a quello nel primo studio.

Pavao TEKAVČIĆ

Franco MOSINO, *Storia linguistica della Calabria. II*, Rovito (Cosenza), Marra editore, 1989 (S. Giovanni in Persiceto, Bologna, litogr. FARAP, nov. 1989), 513 pp.

Si chiude con questo volume l'opera iniziata nel 1987 e della cui prima parte i lettori della «Revue» sono stati informati nel tomo 53, 1989, pp. 524-5. Le dimensioni sono quasi raddoppiate, a specchio della maggior copia di documenti giuntici dal Cinquecento ad oggi (ed è comprensibile che lo spazio più ampio sia dedicato al secolo attuale). Più che una storia sistematica, abbiamo una successione di testi dai quali vengono estratte osservazioni di prevalente carattere lessicale. Di molti episodi Mosino aveva trattato in precedenti articoli, usciti su riviste d'ambito locale e, in piccola parte, raccolti nel volume *Note e ricerche linguistiche* del '77; in qualche caso i materiali provengono da nuovi spogli di fondi inediti.

Sono oggetto di studio le testimonianze di volgare italiano (cioè rivolto verso la lingua nazionale, con influssi provinciali decrescenti nel tempo), quelle di dialetti spontanei e riflessi, con l'aggiunta di notizie su manifestazioni in altre lingue come il greco (notoriamente assai praticato), l'albanese, lo zingaresco ecc. Non mancano richiami all'operato di linguisti, tra cui primeggia il G. Rohlfs studioso della Calabria (pp. 373-6).

Per gli scritti dell'epoca più antica, Mosino usa spesso (cfr. 9, 24, 27 ecc.) la definizione di «volgare 'napoletano'», riferendosi al «linguaggio usuale con il quale le cancellerie municipali avevano rapporti scritti con gli uffici centrali del regno»: tale linguaggio risentiva ovviamente del dialetto, anche se quest'ultima qualifica sembra troppo restrittiva per voci quali *mò* 'ora' (29), *mano* plurale (35) o, giungendo al Novecento, *antesismica* (324), passibili di riscontri latini o italiani non che locali. Allo stesso modo, rivedrei la definizione di «perfetto bilinguismo» (54) per il letterato Galeazzo di Tarsia, attenuando la distanza tra la letterarietà delle sue poesie e il «volgare cosentino» con cui un notaio registrò le sue volontà (oltre tutto, amalgamandole al linguaggio delle consuetudini notarili). Come Mosino scrive poco sotto (56, a proposito di una lettera dell'umanista cosentino S. Quattromani datata 1590), dall'inizio del Cinquecento il volgare locale si subordina all'italiano toscaneggiante⁽¹⁾, lasciando il dialetto alla «musa plebea».

(1) E, come sempre, al latino: ma non definirei latinismo *nascosaglie* usato dal Quattromani per 'nascondigli' (come già prima da B. Latini secondo la registrazione del *Grande Dizionario* Battaglia, che lo riconduce a *nascoso*); il latinismo corrispondente, in questo caso, sarebbe *latebre*.

Quanto ai lessemi non coincidenti con l'italiano 'ufficiale', risulta spesso ardua la loro attribuzione al sostrato dialettale o, in alternativa, al riporto latino, che potrebbero invece sovrapporsi: ad es. l'elenco di specialità farmaceutiche del 1611 (71-83) è diviso in due, a seconda se le voci siano classificabili come «dialettali e semidialettali» o «dotte»; ma *agarico*, *menta sicca*, *oglio de jperico*, *oglio di assintio*, *siropi violati* (inclusi nel primo gruppo) non presentano caratteri nettamente distinti da *absintio sicco*, *cardamomu*, *mandragora*, *unguentu sandalinu* catalogati tra le voci dotte.

Più ricchi di interesse lessicografico sono gli spogli del «volgare italiano» estratti dalle seicentesche *Croniche del convento di S. Domenico in Soriano* (112-26) e da atti notarili degli anni 1729-63 (142-52). Compaiono anche epistolari di gente comune, interessanti per documentare il livello basso di scrittura: ma assegnerei alla grafia anziché alla fonetica i rilievi sull'omissione di *i* palatalizzante (*abbracco*, *agonti*, *corago*, *figloli*) nella missiva del 1790 commentata a 161-2. A uno stadio culturale ancora inferiore si colloca la lettera minatoria ai rossanesi del brigante Palma (1865: p. 205), «dialettologo integrale» cui «l'italiano doveva essere una lingua straniera», e che non esita a (far) mettere su carta frasi come «mi puozzu chiamari Re de la campagna, limusinante dei povarielli».

Senza soffermarci sulle analisi di testi dialettali riflessi (tra le quali però si segnala l'attenzione opportunamente dedicata a Vincenzo Padula, scrittore in proprio e soprattutto raccoglitore di materiali folclorici, come il gergo dei calderai: 268-81, 296-303), converrà citare, restando nel campo dei rapporti tra lingua regionale e nazionale, le pagine inedite sui nomi imposti ai trovatelli reggini tra il 1879 e il '91 (208-20), e l'elenco delle variazioni toponomastiche conseguenti all'annessione nel regno d'Italia (ad es. da *Pietramala*, *Isola*, *Sant'Elia*, *Castelvetere* a *Cleto*, *Isola di Capo Rizzuto*, *Vallefiorita*, *Caulonia*; non senza ulteriori variazioni come *Monteleone* divenuto *Monteleone di Calabria* indi *Vibo Valentia*, e pentimenti come il ritorno al vecchio *Montebello* dopo una parentesi venticinquennale come *Fossato di Calabria Ultra I*: 226-8).

Utili alla storia del lessico italiano risultano infine retrodatazioni di parole singole, col rammarico (più volte esternato dall'autore: cfr. ad es. 310) che l'estrema selettività (al limite della casualità) dei campioni indagati non permetta acquisti più ragguardevoli: cito comunque *esercizio* 'periodo di un anno nel quale si svolge un'attività economica' (anticipato dal 1867 al 1826: pp. 221-2), *calciatore* (dal 1935 al 1928: 337)⁽²⁾, *epurazione* (dal 1944 al 1928: 328-9), *nazifascista* (dal 1950 al

(2) Veramente la data 1928 è solo dichiarata da Mosino, ma non corrisponde a quella della fonte indicata in note 21 e 24 a p. 392, cioè R. Vilardi, *Un cinquantenario di cronistoria di Reggio Calabria (1910-1938)*, s. d., pp. 531-2. Il testo («Questi principianti giocatori, che comunemente si dicono 'calciatori'...») si riferisce al 1926 e compare nel corso di uno spoglio delle annate 1925-28 del giornale «Il popolo di Calabria», ma non se ne fornisce una data. Potrebbe invece leggersi *calciatori* nella cronaca del 22-23 maggio 1928, trascritta immediatamente sotto, dove il nome di una squadra calcistica è stampato

30-6-1944: 341)⁽³⁾, *patrioti* quale denominazione ufficiale dei 'partigiani' (dal 21-8-1945 al 19-7-'44).

Alle cinquanta pagine dell'*Indice linguistico* nel primo volume se ne aggiungono ora quasi centoventi (395-513), così da formare un utile supplemento ai repertori attualmente disponibili, da quelli di Rohlfs al *Glossario del calabrese antico* (Ravenna 1985) dello stesso Mosino.

Fabio MARRI

DOMAINE IBÉRO-ROMAN

David A. PHARIES, *The Origin and Development of the Ibero-Romance '-nc-/-ng-' Suffixes*, Tübingen 1990 (Niemeyer), XII + 235 pages (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie* 228).

A primera vista puede sorprender que se traten en pie de igualdad unos sufijos aparentemente tan distintos como el venerable *-engo* (p. ej., en *abadengo* 'perteneiente a la dignidad del abad') y el apócrifo *-ingo* (p. ej., en *fotingo* 'coche desven-cijado'), para mencionar sólo dos casos particularmente llamativos de la larga serie

come «Fulgor Liberi Cacciatori». Nello stesso resoconto giornalistico compare il participio *arbitrata* («Partita arbitrata dal signor Nino Costantino»): si tratta di un'altra retrodatazione, dal momento che il *LEI* registra *arbitrare* in senso sportivo solo dal 1941. Non mi pare necessario supporre invece, come fa il commentatore, che qui *signor* valga 'arbitro' per calco dell'ingl. *mister*: la consuetudine di anteporre il reverenziale *signor* al nome o cognome di una persona parte dal Trecento.

- (3) In realtà il *DELI*, chiamato a testimone da Mosino, lemmatizza solo *nazifascismo*, per il quale rimanda all'edizione 1950 delle *Parole nuove* di B. Migliorini. Queste registrano anche *nazifascista*, dichiarando però come *terminus a quo* per la designazione l'armistizio dell'8-9-1943; e non sarà difficile, consultando la stampa dell'epoca, accostarsi a quest'ultima data. Per ora posso citare il volantino del PCI bolognese attribuito al 22-2-1944 da L. Arbizzani, *La Resistenza a Bologna*, IV, Istituto per la storia di Bologna, 1975, n. 51 a p. 94 («i nazifascisti vacillano sotto i poderosi colpi del glorioso Esercito Rosso»); quello del PSIUP torinese del 4-3-'44 («le minacce nazi-fasciste») pubblicato sull'«Avanti!» n. 14 dello stesso mese, p. 3, che poco sotto in una cronaca di guerra parla di «ingenti forze nazi-fasciste»; e l'altro volantino diffuso dai partigiani modenesi nell'aprile '44 («Bisogna finire i nazi-fascisti che stanno già in ginocchio»), ristampato in *Atti e documenti del C.L.N. clandestino a Modena*, Istituto Storico della Resistenza in Modena e Provincia, 1974, p. 45. Anteriori alla data del *DELI* risultano comunque le indicazioni del dizionario Battaglia, in cui Mosino avrebbe potuto trovare un *nazifascista* da una prosa di U. Saba del 1946 (e un *nazi-fascismo* da una pagina diaristica di B. Croce risalente al 4-12-'43, citata pure dal *DELI* che tuttavia non risale alla fonte e si limita a datarla entro il 1952, anno della morte dell'autore).

de formantes que estudia Pharies en la presente obra. Las dudas se van despejando, sin embargo, a medida que se avanza en la lectura del trabajo. El autor logra convencernos de que, efectivamente, estamos ante un grupo de sufijos de orígenes muy variados que, no obstante, se han influenciado mutuamente, por lo que resulta indispensable analizarlos en conjunto.

Se trata ciertamente de unos ámbitos algo marginales del léxico español: una pequeña parte de los derivados comentados (el mencionado *abadengo*, así como *realengo*, *abolengo*, *mostrenco*, etc.) son tecnicismos jurídicos antiguos, mientras que la gran mayoría de los demás términos forman parte del vocabulario familiar, popular y, a menudo, regional (p. ej. *bullanga*, *querindonga*, *señoritingo*, *mozancón*, etc.); hay, finalmente, una tercera clase de voces que, aunque también de origen popular, han pasado a la lengua general, como *fandango*, *flamenco*, *mojiganga*, *mondongo*, *pilongo* (*castaña ~a*), o *potranca*. El carácter no estándar de buena parte de estos sufijos hace que aparezcan raras veces en los textos y que hasta tiempos recientes también faltasen en los repertorios lexicográficos, lo que dificulta el trabajo del historiador de la lengua.

Para obtener el mayor número posible de lexemas, Pharies exploró una extensa selección de diccionarios de todo género de las tres lenguas iberorrománicas, así como una amplia bibliografía científica sobre los aspectos relacionados con el tema. Los materiales recogidos se presentan en tres listas lexicográficas correspondientes al español (con todas sus variedades regionales, entre ellas, sorprendentemente, el gallego), al portugués y al catalán. Lógicamente, se trata de series abiertas ya que muchos de los sufijos siguen siendo productivos, especialmente el formante catalán *-enc*; por lo que concierne al español, una ojeada a los diccionarios inversos posteriores a los maneja el autor podría, por tanto, proporcionar más datos.

Sin embargo, el mérito de este libro está indudablemente en la tentativa, a nuestro modo de ver plenamente lograda, de ordenar e interpretar una de las áreas más complejas de la formación de palabras en español, problema que intrigó a varios romanistas ilustres y que fue estudiado especialmente por M.L. Wagner, J.B. Selva y P. Aebischer. Partiendo de su experiencia en el dominio de la creación léxica de carácter lúdico⁽¹⁾, Pharies expone el funcionamiento de unos mecanismos formativos que se encuentran en muchos de los derivados estudiados; el más llamativo consiste en una especie de reduplicación silábica del tipo /vocal + ND + vocal + NG + vocal/ (ejs.: Cuba *chequendengue* 'cheque bancario o del gobierno', < *cheque*; Extremadura *clarindongo* 'algo claro', < *claro*; etc.). Por otra parte, intenta detectar los lexemas, incluso no derivados, que puedan haber funcionado como «leading words» en la génesis y extensión de los procedimientos derivativos.

La crítica de los materiales presentados en las listas lexicográficas se inicia con un capítulo sobre el más antiguo de estos sufijos, *-engo/-enco*. El autor comenta detenidamente las diferentes teorías formuladas acerca de su origen, ofreciéndonos

(1) Cf. D.A. Pharies, *Structure and Analogy in the Playful Lexicon of Spanish*, Tübingen, Niemeyer, 1986.

un cuadro exhaustivo de sus reflejos en toda la Romania. Como la mayoría de los predecesores, piensa que se trata de continuadores del germánico *-ing*, pero duda de que las lenguas hispánicas recibiesen el formante directamente del visigodo, ya que se documenta escasamente en esa lengua [106] y que las denominaciones de asentamientos germánicas, formadas por un antropónimo e *-ing*, tan características en otras regiones, escasean en la Península Ibérica; los pocos ejemplos se concentran sobre todo en el noroeste del país. La tesis central de Pharies consiste en que *-engo/-enco* sería un reflejo del visigodo *-ingôs*, pero transmitido no por un bilingüismo activo, sino por topónimos visigodos que contenían el sufijo [110]. En el centro-oeste de la Península predomina la forma *-engo*, en el este la variante *-enc(o)*, siendo de notar que en catalán *-enc* se desarrolló en dos etapas discontinuas: la primera, de escasos resultados léxicos, se sitúa en la Edad Media y muestra una analogía con la del cast. *-engo*, mientras que la segunda arranca del siglo XIX y parece deberse a una influencia del provenzal; en esta última *-enc* ha alcanzado gran popularidad, pues se emplea ampliamente en la formación de gentilicios.

Los capítulos siguientes contienen, por orden cronológico de su aparición, los sufijos restantes, esto es, *-ango/-anco*, *-ongo/-onco*, *-ingo/-inco*, *-ungo/-unco* y afines. En cuanto a *-ango/-anco*, que es la segunda pareja más antigua después de *-engo/-enco*, se actualiza sobre todo en sustantivos de connotación peyorativa; la variante *-anco/a* puede relacionarse tanto con voces no derivadas del tipo *barranco*, como con un gran número de topónimos que contienen este formante; sin embargo, no llega a ser un sufijo realmente productivo hasta el siglo XVII. Ahora bien, la segunda vertiente del problema es el origen del elemento gemelo *-ango/a*, bastante más reciente; está documentado desde el mismo siglo XVII y, contrariamente a *-anco/a*, prácticamente no se consigna en la toponimia. Destacados especialistas de las variedades americanas del español, como M. L. Wagner y G. Scavnicky, habían afirmado que la variante en *-ng-* estaba mucho más difundida en América que en España y le supusieron un origen amerindio o africano. Pharies rechaza estas tesis: sus datos demuestran que en la Península el formante no es menos frecuente, lo que le conduce a postular una formación analógica a la alternancia en *-engo/-enco*, ocurrida también en el español metropolitano.

Los demás elementos no tienen antecedentes antiguos y parecen haberse creado por alteración vocálica a partir de *-anco/-ango*, afirmación avalada por la cronología de la generalización, por los rasgos semánticos, claramente similares, de las palabras que integran, y por la existencia de series análogas (p. ej. *-arro*, *-orro*, *-urro*).

El libro de Pharies representa una aportación interesante sobre una de las zonas oscuras de la formación de palabras en castellano. Teniendo en cuenta su objetivo principal, esto es, aclarar una serie de conexiones entre elementos hasta ahora poco conocidos, se comprende que, en cuanto a la base documental, el autor haya querido cubrir un terreno lo más extenso posible, aun a riesgo de incurrir en ciertas imprecisiones. La decisión de limitar el análisis a los datos compilados en reperto-

rios y estudios previos, prescindiendo de acudir a las fuentes, nos parece legítima. Con todo, no hay que olvidar que la lexicografía del español, particularmente la relativa a la época clásica, sigue adoleciendo de graves lagunas; por ello pensamos que, si las consideraciones sobre los derivados atestiguados en la Edad Media tienen un fundamento muy sólido, los datos sobre el Siglo de Oro y épocas más recientes pueden estar sujetos a correcciones y ampliaciones. No creemos, en cambio, que ello llegue a invalidar el conjunto las bien meditadas explicaciones teóricas que se nos brindan.

Rolf EBERENZ

Otto WINKELMANN, *Untersuchungen zur Sprachvariation des Gaskognischen im Val d'Aran (Zentralpyrenäen)*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1989, X+412 pages.

Ce volume, d'une présentation très soignée, constitue la thèse doctorale de M. Winkelmann.

La situation particulière du Val d'Aran, nanti d'un parler gascon, alors qu'il est séparé du domaine linguistique gascon par la frontière politique franco-espagnole, et administrativement rattaché à une province catalane, lui vaut des singularités qui ont depuis longtemps attiré l'attention. «La frontière politique qui sépare le Val d'Aran du reste de la Gascogne, écrivait le regretté Jean Séguy, est responsable de distances lexicales avec les localités françaises contiguës qui battent tous les records». (*R.Ling.R.*, 35, 1971, p. 351). Inversement la thèse de Sœur Anna Sardà (Montpellier, 1977) ne décelait que des différences de niveau dialectal entre l'aranais et les parlers catalans voisins.

M. Winkelmann a préparé sa recherche par une énorme bibliographie de plus de trois cents titres; fatalement nombre d'entre eux n'ont que des rapports lointains avec la petite vallée pyrénéenne. Cependant en sont absents les deux travaux dont nous venons de faire mention. Certes, la thèse de Sœur Anna Sardà n'est pas imprimée, et sa consultation n'aurait pu se faire qu'en Bibliothèque Universitaire; mais, au cours de son élaboration, les résultats qui nous intéressent, furent publiés dans un substantiel article de revue (*L'Atlas Lingüístic de Catalunya i la fragmentació dialectal del català, Miscellanea Barcinonensia* 40, Barcelona, 1975, p. 93).

La bibliographie ne vient qu'en fin d'ouvrage, mais nous avons été amené à en parler d'emblée parce que, dès le début du travail, M. W. en extrait une sorte de florilège, sur lequel il déverse une sévère critique.

Bien que nonagénaire, J. Coromines se voit rabroué comme un jeune écolier: «on ne peut naturellement pas lui reprocher de n'avoir apporté qu'un petit extrait de la variation linguistique objectivement observable en aranais»; «il semble étrange que les nombres d'habitants des localités en 1931 soient repris inchangés [en 1976],

alors que la structure de l'habitat du Val d'Aran a changé de façon frappante au cours de ces 50 dernières années» (p. 23); «il y essaie [en 1925] de s'opposer au R.E.W. lui-même, en s'appuyant sur de prometteuses propositions étymologiques. On compare Coromines 1925 avec Coromina 1931, et l'on constate alors, que, dans le Glossaire, l'auteur a retiré 8 des 12 étymologies proposées dans l'article, et les a remplacées par d'autres» (p. 31); «par conséquent, Coromina 31 ne peut sans doute même pas être regardé comme une description d'ensemble, systématique et appliquée, du vocabulaire aranais — Il manque des notes sur la méthode et l'exécution de l'enquête linguistique...» (p. 32). Coromina 31 représentant la thèse de J. Coromines, heureusement pour celui-ci qu'il n'avait aucune chance de rencontrer M.W. dans son jury!

Ce tribunal ne nous oublie pas. Nous y comparaissons pour avoir commis un bref article d'une demi-douzaine de pages; la sentence tombe avec la brutalité d'un couperet: «*Diese Interpretation ist falsch*» (p. 27). Pourtant M.W. avait à peu près tous les éléments requis afin de voir comment cet article s'insérerait dans un long cheminement de six ans pour tenter de résoudre un problème linguistique. Nous allons donc les lui rappeler.

En juillet 1973 nous recevions presque simultanément la thèse de J. Allières, constituant le volume V de l'ALG, et l'ALVA (Atlas linguistique du Val d'Aran) de A. Grier. Nous en préparions immédiatement des comptes rendus, qui paraissaient dans le 2^e fascicule 1973 de la *R.La.R.* Le compte rendu de J. Allières se réduisait à quatre pages (488-491), car nous nous contentions d'analyser l'ingénieuse méthode de présentation de la morphologie verbale, élaborée par l'auteur. Le compte rendu de A. Grier occupait sept pages (494-500); nous avons été amené, en effet, à formuler de nombreuses critiques et à relever de multiples erreurs. Selon M.W. nos remarques se sont limitées à 10 % des cartes (p. 37); ce qui sous-entend qu'une critique exhaustive aurait dû être 10 fois plus longue et s'étendre donc sur 70 pages; ce serait beaucoup! Par courtoisie, nous avons terminé ce compte rendu avec un mot aimable pour l'auteur, et ceci n'est pas du goût de M.W. (p. 38). Las, A. Grier ne devait prendre connaissance, ni du mot aimable, ni des critiques, puisqu'il disparaissait en décembre 1973, un mois avant d'accomplir ses 87 ans, alors que le compte rendu allait tout juste sortir de presse.

Mais nous ne nous cantonnions pas dans la critique; nous notions aussi (p. 499): «les cartes 555-561 présentent à l'indicatif et au subjonctif présents du verbe *cuire* un paradigme périphrastique. M. Allières (ALG, V, 2, pp. 3 et 1, carte 1616) n'y fait aucune allusion. Ces formes apparaissent pourtant en tous les points du Val d'Aran...» Par exemple la carte 555 porte un titre trilingue (*Coc, Cuevo, Je cuis*) qui élimine tout risque de confusion quant à son sens, et la réponse a été la même aux dix points d'enquête: *eski a kode*.

Nous demandâmes à plusieurs reprises à J. Allières son avis sur ce sujet; en particulier, au mois de septembre 1975, nous participions ensemble au Congrès de Langue et Littérature d'Oc de Montélimar, et ce fut sans succès que nous renouvelâmes notre question.

Nous réfléchîmes alors à ce problème en envisageant ses divers aspects. L'auxiliaire était relié à l'infinitif par la préposition *a*: ce devait être un verbe de mouvement tel qu'on le trouve dans les tours, cat. *eixir a rebre*, *anar a parlar*, *venir a veure*, esp. *salir a hablar*, *llegar a creer*, *entrar a matar* (vocabulaire tauromachique). Par ailleurs, la forme périphrastique constitue un groupe rythmique qui porte l'accent tonique sur l'auxilié: la voyelle initiale pouvait donc avoir un traitement de voyelle atone. Étant donné que *eski* rappelait les premières personnes archaïques de cat. *isc*, esp. *exco/esco*, nous pensâmes qu'il pouvait s'agir du verbe *exire*. C'est ainsi qu'en 1978 nous publions l'article incriminé sur la revue toulousaine *Via Domitia* (XX-XXI, p. 85).

Après très mûre réflexion, J. Allières se décida à donner son avis, un an plus tard, dans la *R.La.R.* (83, Montpellier, 1979, p. 115). Il estimait que l'auxiliaire était le verbe *facere*; en effet la carte 2051 de son atlas indique bien au Val d'Aran une forme *hè-ski* (avec toutefois une *h* initiale qui ne devrait pas avoir cours en ces lieux). Nous étions bien un peu gêné par la rection de l'auxilié au moyen de la préposition *a*; mais J. Allières connaît le Val d'Aran beaucoup mieux que nous: nous n'avons donc pas poursuivi la discussion.

Les variations linguistiques peuvent être de natures différentes. Il y a celles qui tiennent à la lente et inévitable évolution du langage; il y a aussi celles que Jean Séguy et Jacques Allières ont baptisé polymorphisme, et que le dernier nommé définit « variations phonétiques apparemment indépendantes de tout conditionnement perceptible ou mesurable, ou du moins celles qui ne paraissent dépendre que d'un conditionnement minimum » (J. Allières, Aspects géographiques et diachroniques de la phonétique: le polymorphisme, *Actes du 4^e Congrès International de Phonétique*, Helsinki, 1961, p. 524). A ce sujet, M.W. ne cite J. Allières qu'à travers la partie de son D.E.S. (1952) publiée en 1954 dans *Via Domitia*; sa bibliographie ne mentionne pas l'article beaucoup plus général dont nous venons de donner une citation.

J. Séguy se plaisait à nous reconnaître l'antériorité dans ce domaine. En août 1948 nous avons effectué dans le Sabartès les enquêtes de l'ALPO, et nous avons été frappé par un certain nombre de faits qui nous fournirent la matière d'un article (Phénomènes de palatalisation dans la haute Ariège, *R.La.R.* 70, Montpellier, 1950, p. 227). Par exemple, « la mouillure de l'*l* des groupes *pl*, *fl*, *kl*, atteint toute la haute Ariège, mais des groupes non mouillés, dus peut-être à l'influence des parlers avoisinants, sont employés concurremment avec les groupes mouillés sur toute la zone ». Le polymorphisme était particulièrement criard avec un mot occitan très usité, tel que *pla*, qui réapparaissait chez un même locuteur sous les formes *pla/plya* (et même *pya*).

A date récente, nous sommes revenu sur ce sujet avec des éléments d'information complémentaires. En mai 1989 une équipe toulousaine, présidée par J. Allières, nous invitait à un colloque marquant le centenaire de la naissance du Chanoine Joseph Salvat. J. Salvat était né dans un village audois pratiquant la mouillure de l'*l*. Nous en profitâmes pour tracer les limites atteintes par ce phénomène. A l'extérieur de ces limites, on est sûr de ne rencontrer que *pla*; mais à l'intérieur on peut trouver aussi bien *pla* que *plya* chez un même locuteur.

Il peut aussi exister, autour d'un domaine mutant, une « auréole » où le phénomène n'est que partiel avec une intensité décroissante, lorsqu'on s'éloigne de l'épicentre. C'est le cas, par exemple, pour la réduction à *yod* de *l* mouillée. En catalan, la région qui entoure Olot, pratique à 100 % le yéisme des *l* mouillées anciennes; mais de part et d'autre de ce noyau central, les pourcentages de yéisme diminuent lorsqu'on s'écarte de lui, et il y a donc une zone de polymorphisme variable (voir notre communication au Congrès de Santiago de Compostela).

Il est certain que des faits de cet ordre peuvent rendre aléatoires les attestations des atlas linguistiques.

C'est tout de même cette variété que tente de saisir M.W. dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace l'auteur choisit 33 points d'enquête aranais, auxquels s'ajoutent trois points gascons au nord et trois points catalans au sud. Le Val d'Aran était représenté par 2 points dans l'ALC, 1 point puis 2 points dans l'ALG; il est absent de l'ALPI. Il semblait que l'exhaustivité fût atteinte avec les 10 points de l'ALVA; or M.W. fait plus que tripler ce dernier nombre. Il a pris en compte de petits écarts; par exemple, le point 3, Pontaut, « ferme presque abandonnée sur la Garonne, où la bifurcation vers Canejan franchit le fleuve », est crédité de 6 habitants; et il n'indique même aucun habitant au point 8, La Bordeta, « ferme presque abandonnée sur la rive gauche de la Garonne ». Cinquante pages (72-123) sont consacrées à la description du cadre géographique et historique du Val d'Aran.

Dans le temps le déplacement est virtuel. En effet, les enquêtes sont toutes contemporaines, mais l'enquêteur s'est adressé à trois classes d'âge différentes: les moins de quarante ans, les quadragénaires et quinquagénaires, les sexagénaires et au-delà. Pour reporter tous les renseignements sur une même carte, l'auteur a recours à une méthode très ingénieuse: les données des plus jeunes figurent dans un carré, celles des moyens dans un triangle, celles des plus âgés dans un hexagone. Comme il ne saurait être question d'écrire une variante à l'intérieur d'une de ces petites figures géométriques, une légende fera correspondre à chaque variante une représentation particulière, disposée à l'intérieur d'un petit cercle. Le nombre des variantes n'excédant jamais 10 par carte, il suffit de prévoir 10 représentations différentes: blanc, noir, raies horizontales, raies verticales, carreaux, point noir sur fond blanc, point blanc sur fond noir, haut blanc-bas noir, quadrants blancs et noirs alternés, croix de Saint André. Une difficulté se présente lorsque, comme c'est le cas dès la carte 1, le polymorphisme exige l'emploi de plus de deux représentations dans une de ces petites surfaces; l'examen devient difficile.

Remarquons que dans la majeure partie des cas il y a accord entre les différentes classes d'âge d'un même point. Un désaccord général doit être quelque chose d'assez rare, et nous-même n'avons eu l'occasion que d'en constater un seul. Lors de l'élaboration de l'ALPO, au point 190, Tarerach, nous avons interrogé en octobre 1949 un homme de 55 ans, et remarqué qu'il parlait un excellent catalan. Lorsque G. Costa prépara, au cours des années 70, sa thèse sur l'Atlas Sacaze avec des documents datant de 1887, nous constatâmes, non sans étonnement, que les réponses étaient en languedocien. Heureusement, nous possédions la thèse de

F. Krüger (*Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon*, Hamburg, 1913), dont les enquêtes avaient été effectuées en 1910. Nous y lisons à propos de Tarerach (p. 8): « *Das k. ist der Eindringling in die ursprünglich l. sprechende Gegend... Die Eltern meines Sujets sowie die Grosseltern sprachen l... Heute spricht die Jugend in Tarerach nie l.* ». (*k.* = catalan, *l.* = languedocien). Évidemment les locuteurs de 1887 avaient tous disparu en 1949, et les jeunes de 1910 étaient devenus les seuls survivants de 1949. Un tel accident semble exceptionnel.

La matière recueillie consiste dans des traductions de la Parabole de l'Enfant Prodigue, 86 effectuées par des Aranais (51 hommes et 35 femmes), 6 par les témoins périphériques gascons et catalans. Ce recueil de traductions nous est entièrement présenté (pp. 313-379).

En confrontant ces textes, l'auteur a pu dégager 67 traits caractéristiques, et chacun d'eux a permis l'élaboration d'une carte. Par exemple, du premier membre de phrase (*Un homme n'avait que deux fils*) M.W. retient *un* (ün, ün, un), *ké* énonciatif (présent ou absent), *avait* (w, b ou autre étymon), *fils* (l, y, ly ou autre étymon). Chaque carte est accompagnée d'un commentaire (pp. 124-269).

Ces résultats permettent de tirer nombre de conséquences. Les réponses des témoins sont réparties entre 5 catégories: base de gascon pyrénéen, développements propres à l'aranaï, influence languedocienne par contact de langues, influence catalane, influence castillane. Les deux premières catégories sont généralement les plus fournies; il est cependant curieux de constater une montée de l'influence languedocienne lorsqu'on approche des sources de la Garonne.

M.W. a essayé de tracer des limites linguistiques, qui séparent 5 zones successives en remontant le cours de la Garonne; il distingue ainsi l'aranaï I confiné aux deux premiers points, l'aranaï I/II aux trois points suivants; l'aranaï II aux vingt points centraux, l'aranaï II/III à trois points, l'aranaï III aux cinq points ultimes. Il se base sur certains faits particuliers, par exemple, pour l'aranaï II, la fermeture de *e* en *i* par hiatus, et la construction des prétérits des verbes *dire* et *voir* sur le radical du présent. Il est difficile d'apprécier le poids que leurs fréquences d'emploi donnent à de tels traits. La méthode n'atteint pas le domaine du quantitatif, et sa valeur est donc incertaine. Mais la tentative est tout de même intéressante.

Pour nous résumer, la présente étude se base sur le vocabulaire réduit de la Parabole de l'Enfant Prodigue. Les traits pertinents retenus sont au nombre de 67, et tel sera donc le nombre des cartes de l'atlas linguistique. Avec cette enquête très limitée en volume, seront interrogés, sur 33 points, 86 témoins répartis entre 3 classes d'âge. L'idéal aurait été d'avoir en chaque point un témoin de chaque classe; en fait, 3 points n'ont qu'un seul témoin, 10 points n'en ont que deux, 3 points en ont 4 sans que toutes les classes d'âge y soient forcément évoquées. La cartographie est très ingénieuse pour représenter sur une même carte les variations en fonction de la géographie et de la classe d'âge.

Bien que sa portée soit limitée par l'étroitesse du corpus, car un autre corpus de même longueur aurait pu faire apparaître des résultats différents, cette recherche n'en présente pas moins un très grand intérêt.

Henri GUITER

DOMAINE GALLO-ROMAN

Kurt BALDINGER, *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, G 6 (glotonie - gove), Tübingen, Max Niemeyer, 1989; col. 889-1080.

On note avec plaisir l'accélération de la publication du DEAF dont nous avons ici un nouveau fascicule (v. RLiR 52, 510). L'entreprise est d'un haut niveau scientifique et elle mérite de grands éloges. On soulignera que la lettre G ne couvre pas seulement l'équivalent de ce qu'on lit dans TL; on y trouve aussi les mots préfixés, formés à partir de la base.

Tous les articles sont solides, neufs et instructifs. On félicitera tous les collaborateurs réunis autour de Fr. Möhren, secondé par Th. Städtler qui a rédigé plus de la moitié du fascicule.

Le seul problème un peu épineux est celui des étymologies. On peut considérer que malgré le titre de l'ouvrage elles sont secondaires. En effet établir ou critiquer une étymologie demande la prise en compte de nombreux paramètres dont l'ancien français n'est qu'un élément. Pour les mots attestés dans d'autres langues romanes il est nécessaire de s'éloigner largement des faits consignés ici avec une exactitude philologique impeccable. Aussi il me semble que l'objectif premier doit être de passer en revue les étymologies proposées (et au premier rang, celles du FEW) et d'examiner si l'ancien français leur apporte confirmation ou au contraire les infirme. A ce titre l'article *godet* montre ce que l'on peut attendre d'un tel examen. Parfois l'écart est trop grand entre les reconstructions étymologiques et les matériaux du français médiéval pour pouvoir prendre parti. Il nous a semblé que dans ce cas le recours aux travaux d'H. Meier (ou de ses disciples) ou de P. Guiraud, qui partent de postulats complètement à l'opposé de la tradition de l'étymologie-histoire, aboutissait à obscurcir encore des questions particulièrement difficiles (v. *gosse* et *gorre*). Il y a, en quelque sorte, parfois, disparate entre une partie étymologique spéculative et une partie historique et philologique très précise.

Quelques commentaires au fil de la lecture. A propos de *glotonie* / *gloternie* / *glotonerie*: on note que la forme qui correspond au fr. mod. *gloutonnerie* est rare et uniquement anglo-normande. Quand et comment s'est effectuée sa généralisation au détriment des deux autres? Remarquons aussi l'absence de PhThComputM *glutunie* (cf. TLF) et PhThComputS 529 *glutunerie*; — *glotonaille* finalement Gdf n'a pas tort dans ce cas précis cf. 1331 PelAmeS 2961; — *glotir* aj. *glotissant* dans Renaud AndonContenzJ 33d et j'ai encore relevé *gloutir* en 1492 ds OctSGelaisEurialusR 1395 et 4110. On pourrait isoler les tournures où l'objet du verbe est *la mort* (jeu de mot avec *mors* / *morsel*?), bien attestées en franco-italien. On notera aussi des cas où *mort* est sujet cf. *la mort qui me va engloutant* RenMontbV 260; — *glout*, ajouter *glous* 13^e s. DitCors ds HuonRegrL CXXVII et n. 1; — je m'interroge sur l'existence réelle de *entrenglotir* qui paraît plutôt représenter *trenglotir* (*transglotir*) (cf. PèresLecoy 15, 7573); — *englotre*, noter que MontRayn 3, 149 = WatrS 385, 139; — *englotissement* j'ai relevé le mot en ca 1400 Gerson ds Scriptorium 3, 61; — *transglotre* est une réfection anglo-normande de *tranglotir* en face de *englotre* / *rengloutre* réfections picardes de (*r*)*engloutir*. La lecture des riches relevés d'*engloutir* et de *transglotir/-oter* donne l'impression qu'*engloutir* est bien implanté dans le nord

d'oïl tandis que *transglotir/-oter* le sont dans l'ouest; — *glotte* pour le sens moderne renvoyer au TLF; — *glu* on attend l'emploi au sens de «colle qui fait tenir les lattes d'un bouclier» cf. AspremontB 2304 (sens appuyé par *desgluer* «décoller (les lattes d'un bouclier)» cf. RenMontArdDT et FetRomF¹, cités ici sans être nettement dégagés cf. encore *glu* «colle servant à fixer le revêtement de cuir sur les ais de bois constituant l'écu» ContPerc⁴TO; — *gluer* v.a., on attendait «fixer (un onguent)» LoquiferB 1795 et LoquiferR 1546; — *gluon*, ajouter JCourtecuisseD 10, 46; — ajouter *estre glutinné en amour avecque qn* «être lié d'une grande amitié avec qn» ca 1500 ds J. Dalarun *L'impossible sainteté...* p. 278 (29, 1); — 910, 25-26 on lira *bouiaux* (= boyaux); — *gober* doit être issu du croisement de *goder* (G 399) et de *gaber* (G 14) cf. aussi les formes *gauber* Parton, Athis (G 14, 50); — *gobelin*, noter *gobellin* ds MolinetFD; — *gode* «bon» RenContrR gloss. ne paraît pas avoir retenu l'attention des lexicographes; — 930, 21 il faut aussi renvoyer à Gdf 8, 360b; — parmi les dérivés de *gogue* aj. *gogier* (éd. *goguier*) «se moquer» RenMontDT; — 950, 36 lire Alinei; — 950, 42-44, la formulation est particulièrement pâteuse avec un *accidentiel* peu heureux; — 953, *degois* n'est pas un véritable substantif: sauf erreur il n'est employé que dans un petit nombre de tournures *prendre son/ses degois, faire (ses) degois, avoir d., a (ses) d., en/par d., de ses d.*; — 955, 18 lire *sous* au lieu de *sons*⁽¹⁾; — s.v. *gojon*¹ ajouter *gowion* 1266 ds MélKuen 167; — *gole* on attendait *pendre par la geule* cf. SSagOctS; — 960, 37 ajouter *rongier la gueule* «traiter cruellement en mordant» ds Ruelle R 101, 366; — 962, 14 ajouter RenMontDT; — 963, 42 sqq ajouter fin 13^e s. *gueule de pot* «bec de pot» MFrance FablesW p. 336, ca 1185 *gule d'un rocher* «couloir dans le rocher, goulet» ProtK 5944 et *plains dusqu'a la geule* CoincyI 28 K 189; — sous *gole* on attendait *ma douce geule* «(appellation enjôleuse)» FabliauxN 37, 83 cf. en ce sens *gueulete* 964, 12; — de *goles* «couleur rouge de l'écu» noter le dér. *gueulé* hérald. «figuré en rouge» MartinFrancChampP 186; — 964, 46 ajouter *ne faire que une seulle goulée* de Coudrette MelusineR 6482; — on attend *golis de/sur* «qui désire ardemment manger de» RSilenceT cf. R 99, 124 qui est rangé (sans commentaire) s.v. *golos* 976, 46-47; — 987, 23 ajouter pour la graphie *gomme* env. 1470 ds MonRainouart Prose 98; — on regrette s.v. *gonele* de ne pas trouver *desuz la gonele d'ami* (cf. AND) qui précède *sous le manteau de*; — 991 ajouter *porter le confanon seur auc.* «l'emporter sur qn» Auberi ds ZrP 50, 3762; — 1001 ajouter *crier a plaine gorge* 14^e s. SGeorges ds PMLA 18, 161, 107; — *gorgiere* ajouter le sens de «collier» début 14^e s. ds Notices et Extraits des mss. de la BN, 41, 87; — 1010, 11, *gorgoier*, noter que là aussi Gdf n'a finalement pas tort cf. 1331 PelAmeS 5403; — *regorgier* Percefc cité ds GdfC: à côté de 2^e q. 14^e s. (date de l'œuvre), 15^e (date des mss) il faut préciser 1528 (date de la 1^{re} impression) puisque La Curne, Gdf et Li citent

(1) Je donnerai ici quelques autres menues erreurs, mais disons qu'elles sont très peu nombreuses: 963, 25 lire TombChartr5W 41; — 985, 45 lire *prononcia-tion*; — 993, 6 lire Brut; — 1001, 23 «avaridité» est un amusant lapsus; — 1021, 19-20 il ne s'imposait de suivre la graphie *seût* (avec tréma) de l'édition; — 1070, 15-17 lire: surtout qu'il... qui ait une acception voisine de celle de «serpent»; — 1076, 13 lire RicheutV 940; — 1080, 32 lire: aucun lien.

Percef d'après une impression de 1528 ou de 1531; — 1014, 4 *gorgoçon* cf. *gourgosom* ds MystSSebastienM 3824, qui est, lui, à mettre en rapport avec Lyon, for. *gorgosson* «aigreurs d'estomac, renvoi» (FEW 2, 832b); — dans les dérivés de *gorme*² on citera 1402 *gourmette* «chaînette qui fixe le mors dans la bouche du cheval» GTignonville ds RF 33, 940; — *gorre* (1021, 1-3) je crois qu'il faut préférer le sens de «truie»; ceci n'est pas sans évoquer *coche* et ses rapports avec *cochon*; *gorrois* est opportunément rapproché de *gomois* mais la définition identique est un peu artificielle. Je comprends *faire le gomois* «se gonfler d'orgueil» et *gorreis*, qui pourrait être une faute pour *gomeis* d'après la rime avec *Norreis*, pourrait signifier «réputation gonflée». Je proposerais d'y voir des dérivés de *gome* «sorte de phlème ou de fluxion»; — 1034, 41 *engoussé* pourrait signifier «galbé» (en forme de *gousse*); — *gote*, 1043, 15 ajouter *aspirer la mere goutte* ds JMeungTestament ds Lac s.v. *aspirer*; — ajouter *donner boire bonne goutte a auc.* «tromper abondamment» Ruelle ds R 101, 367-68; — à propos de *gote* renforcement de la négation v. G. Price ds *Actes du XVII^e Congrès de la Société de Linguistique Romane* 4, 569; ajouter fin 13^e *ne veoir nule goutte* PurgSPatr (BN fr. 25545) M 364; noter *goute* «tant soit peu» dans *qui voit goutte* ChrPizCentBallC 52, 9; — *goumas*, on aimerait le rattacher à la famille de *gomer* «attendre» ou de *gomeau* «bouillie liquide» (v. FEW 16, 26) et lui donner le sens de «attente» ou «gâteau (au sens fig.)» mais la chronologie et la géographie font difficulté. On pourrait aussi songer à un dérivé de *gome*² (au sens 3^o) ou de *gomer*; — pour les formes de *goupil* et dér. on a abondamment utilisé les textes de fables, en particulier Marie de France, mais je n'ai pas trouvé *orpil* MarieFabW 70, 30 var et *orpix* MarieFabW 70, 50 var; — le même ms. P de MarieFab contient aussi l'étonnant *volpiere* «tanière du renard» MarieFabW 10, 2 var, dont il n'est dit mot.

Au total un travail remarquable auquel on regrette que la France ne s'associe pas sous des faux prétextes de bibus (v. R 104, 430-31). Mais peut-être l'ancien français ne fait-il plus partie de son patrimoine culturel?

Gilles ROQUES

Suzanne HANON, *Le vocabulaire de l'«Heptaméron» de Marguerite de Navarre*, index et concordance (avec 15 microfiches), Préface de S. Monsonogo, Champion-Slatkine (Travaux de Linguistique Quantitative, 45), Paris-Genève, 1990, 196 pages.

On dispose maintenant d'une concordance de la totalité de l'*Heptaméron* dans le texte de l'édition Le Hir. Elle est établie selon des principes parfaitement cohérents, très clairement exposés [17-25]. Elle contient en premier lieu un index alphabétique complet des lemmes et de leurs formes avec leur fréquence [30-85]; suivent aussi quelques listes dérivées: index hiérarchique, index des homographes, classement grammatical, liste des lemmes reconstitués, liste des formes uniques sous un lemme, index inverse. Les références se trouvent dans la concordance, listing de 2.995 pages, présenté en 15 microfiches, qui auraient mérité une présentation plus élégante et plus commode, à l'instar de Wooldridge 1985 (cf. RLiR 50, 245); dépouillé des microfiches, l'ouvrage perd pratiquement toute son utilité.

Il s'agit d'un travail ingrat mené avec un soin exemplaire. Certes les moyens techniques modernes peuvent produire, jour et nuit, des milliers de kilomètres de concordances, aussi dominer la matière première est un impératif. S. Hannon a choisi de se ranger sous la bannière de Ch. Muller. Elle a donc opté pour la lemmatisation. Ce n'est pas la voie de la facilité et il est sûr que cela aide l'utilisateur. Nous souhaitons aussi que l'auteur ait pris plaisir à la faire.

Cependant H. ne s'est pas livrée à une étude de statistique lexicale. Quels étaient ses objectifs? L'introduction [7-8], après quelques lieux communs sur le 16^e s. («période des plus passionnantes»; «époque charnière», «siècle de la prise de conscience linguistique») et des qualificatifs exagérés concernant des «apports inestimables», établit l'intérêt de dépouillements exhaustifs destinés à servir de jalons. Nous la suivrons sur ce point; tout en considérant qu'une lemmatisation totale n'est pas absolument indispensable. Deux conditions préalables doivent être satisfaites: il doit s'agir d'une œuvre remarquable par son intérêt linguistique et culturel et le texte doit en être parfaitement établi. Pour ce qui est de Marguerite de Navarre, la première condition semble remplie mais on aurait aimé une prise de position sur ce point plus nette que la caractérisation de l'*Heptaméron* comme une œuvre «de plus en plus appréciée des lecteurs modernes» et en quelque sorte pluridisciplinaire. Le second point est plus incertain. On saura gré à H. de l'avoir traité soigneusement. J'avoue que l'introduction de l'éd. Le Hir m'a toujours laissé perplexe. H. a relu le ms. de Thou (BN 1524) et son exposé [9-11] me paraît fiable; on trouvera [183-185] une liste de corrections à l'éd. Le Hir. Il n'en reste pas moins qu'on attend toujours une édition véritablement critique et philologique de l'*Heptaméron*, travail auquel s'est attelée R. Salminen. On pourra trouver paradoxal néanmoins qu'alors que les autres œuvres de Marguerite de Navarre sont souvent très correctement éditées, on ait choisi le texte le plus incertain pour cette concordance.

Le travail est bien mené et les erreurs sont rares. Curieusement pourtant on a rangé sous *aveugler* des formes *aveuglit* qui correspondent mieux à un verbe *aveuglir*, connu par ailleurs et enregistré dans le glossaire de Le Hir. On remarquera aussi que les 5 attestations de *Ah* sont toutes des corrections de l'éditeur pour *A*.

On peut se demander si ce genre de travail ne souffre pas d'avoir été conçu malgré tout dans une optique de statistique lexicale. Je ne méconnaissais pas l'intérêt de calculer, χ^2 à l'appui, les pourcentages d'adverbes, de substantifs, etc., que contient un texte. Cela donne des tableaux très excitants pour l'esprit. Mais finalement à mes yeux l'intérêt lexicographique majeur de l'ouvrage est concentré dans les pp. 172-173 dans la «Liste des lexies ou locutions apparaissant comme groupes stables et ayant une importance au point de vue du lexique ou de la syntaxe». Il semble que la liste donnée soit beaucoup trop courte. Pourquoi n'y figurent pas *d'ond* (qui représente toutes les attestations de *ond* et alterne avec *dont*) ou *sur tout* (qui alterne avec *surtout*; la forme *sur toutes* incitant à préférer *sur tout*) ou *quand et quand* (*quant et quant*) noté au gloss. de l'éd. Le Hir? On ne s'étonnerait pas non plus d'y trouver *chef d'œuvre* ou *chose publique* au sens de «république» (ce qui n'est pas inintéressant) ou *poudre de duc*. Et pourquoi les expressions n'y auraient-elles pas leur place telles *manier les chevaus* (dep. Montaigne ds FEW 6, 1, 290b), *jouer à quite et à double* ou *moust de Bacchus* «excréments foireux»? Dans ce der-

nier cas il s'agit de la seule attestation dans le texte de *moust* et *Bacchus* n'est peut-être pas seulement le dieu du vin; il fait aussi jeu de mot avec *bas-cul*.

On voit donc qu'à côté de cette concordance austère il y a encore place pour un bon glossaire, intelligemment sélectif, résolument culturel et historique, de l'*Heptaméron*.

Gilles ROQUES

Arnulf STEFENELLI, *Die lexikalischen Archaismen in den Fabeln von La Fontaine: lexikologische Bestandesaufnahme, Distribution und Funktionen, wortgeschichtliches Fortwirken*, Passau, Andreas-Haller-Verlag (Passauer Schriften zu Sprache und Literatur 1), 1987, 238 pages.

Si les *Passauer Schriften zu Sprache und Literatur*, inaugurées par cette étude lexicologique d'un texte littéraire, se sont apparemment fixé pour but de relier les deux domaines mentionnés dans leur titre, voilà qui nous paraît remarquablement bien réussi dans ce premier volume. Portant en effet un regard de linguiste sur les *Fables*, Arnulf Stefenelli apporte une contribution novatrice tant à l'étude du style de La Fontaine qu'à l'histoire de la langue.

L'ouvrage se divise en trois parties: la première [11-177] présente un relevé détaillé des archaïsmes lexicaux dans les *Fables*, la deuxième [178-206] en analyse la distribution et les fonctions dans le texte, tandis que la dernière [207-225], dépassant le cadre des *Fables*, est consacrée au phénomène de la résurgence, sous l'influence de L.F., de certains mots tombés en désuétude au 17^e siècle.

Une liste des quelque 280 archaïsmes relevés [21-154] constitue le noyau de l'ouvrage. Dans l'établissement de ce corpus, il s'agissait avant tout de pallier l'absence d'intuition linguistique vis-à-vis d'un état de langue révolu. Afin de restituer le sentiment linguistique de l'époque, A.S. met en place une véritable méthodologie fondée sur la combinaison de différents paramètres susceptibles de renseigner, par recoupement, sur le degré de vieillissement d'une lexie donnée. Il a donc recours à des sources nombreuses et variées, à commencer par les témoignages des lexicographes (Bor 1655, Oud 1662, Pom 1664, Widerh 1669 et 1675, Miège 1677 et 1688, Rich 1680 et 1706, Fur 1690, Ac 1694 et 1718, Trév 1704), et ceux des théoriciens contemporains de la langue classique [14-15], sans négliger le moindre indice supplémentaire: son analyse comprend aussi bien les remarques métalinguistiques de L.F. lui-même qu'un examen philologique des commentaires proposés par l'édition de 1715 des *Fables*. Il n'accorde néanmoins qu'une valeur relative à des faits tels que l'absence d'un mot dans les dictionnaires ou chez les auteurs contemporains (d'après le corpus des *Textes littéraires du XVII^e siècle* de l'INALF) ou son élimination lors de corrections ultérieures.

On appréciera en outre la liste des termes faussement taxés d'archaïsme dans les travaux antérieurs [155-157] ainsi que le relevé des archaïsmes que L.F. n'emploie qu'en dehors des *Fables* [158-159]; ces listes figurent en annexe au corpus.

Un grand souci de clarté et de précision apparaît dans la microstructure des

notices: distinction entre les lexies marquées généralement comme vieilles ou vieillissantes dans la lexicographie du dernier tiers du 17^e siècle et celles qui ne le sont que sporadiquement, indication des marques stylistiques éventuelles (*burlesque, poétique, technique*) dont on sait l'étroite interdépendance avec le vieillissement d'un mot. Une typographie claire fait ressortir les simples archaïsmes sémantiques.

Au terme de l'inventaire, l'apport d'A.S. à l'étude du vocabulaire de L.F. apparaît clairement. La lexicologie en profite doublement: d'abord par les constatations qui complètent ou corrigent nos connaissances ponctuelles sur l'histoire des mots (pour la lettre A de la refonte du FEW: *allécher, angoisse, appeau, aube du jour, avenir* (v), *d'aventure, aventureux, mésaventure*). Par ailleurs, l'étude exhaustive permet à l'auteur de faire une précieuse analyse des sources dictionnaires [12-14 et surtout 162-163]: un retournement original sur la lexicographie par le relevé des convergences ou divergences entre les témoignages recueillis.

Quant à l'analyse stylistique ou littéraire, accoutumée aux commentaires de L.F. qui se limitent à relever sa prédilection pour l'archaïsme et à dresser la liste des auteurs du 16^e siècle chez lesquels il puisait son fonds, et dont les conclusions, fondées sur une base empirique relativement étroite, paraissent parfois pour le moins hâtives, elle bénéficiera de la première étude approfondie du sujet. Seule une entreprise de cette envergure, embrassant l'ensemble des archaïsmes lexicaux des *Fables*, est garante de la pertinence des observations faites dans la seconde partie de l'ouvrage. Quand nous lisons que L.F. faisait un usage «modéré et ponctuel» [178] de l'archaïsme, cela rappelle encore le ton des prédécesseurs d'A.S., mais l'auteur est assurément le seul à être en mesure de préciser que près de 60 % des archaïsmes relevés dans les *Fables* n'y apparaissent qu'une fois ou qu'à ces 280 lexies ne correspondent que 680 attestations dans tout le corpus. Ainsi son énumération des fonctions que les archaïsmes peuvent avoir chez L.F. paraît-elle particulièrement fine et bien articulée: évocation des *temps jadis* [184-185], allusions intertextuelles [185-187], caractérisation de milieux, de personnes, d'animaux [187-190], expressivité et transparence morphologique [190-193], jeux de mots et autres effets comiques [194-200], variation stylistique [200-203] et contraintes poétiques et métriques [203-206], étant entendu qu'aucun de ces facteurs n'entre jamais seul en jeu.

Dans la troisième partie du livre, A.S. généralise les observations faites par lui sur l'exemple du verbe *allécher* (*Le corbeau et le renard*) dans la *Zeitschrift* 101, 1-11: si bon nombre d'archaïsmes volontaires de L.F. échappent à l'attention du lecteur moderne, c'est qu'ils ont connu une résurgence depuis, et souvent l'auteur des *Fables*, appris par des générations d'écoliers et d'adultes, n'est pas étranger à cette évolution. L'analyse détaillée de ce phénomène permet de mesurer l'influence de L.F. sur l'histoire du français moderne. A.S. distingue ici trois degrés: lexies rajeunies par L.F. pour une brève durée — elles acquièrent droit de cité comme archaïsmes dans la lexicographie ou sont reprises par certains auteurs contemporains (par ex. *chevance, parentage*); lexies réintégrées dans la langue littéraire seulement (*gent, force de*, une quarantaine en tout); lexies véritablement réintroduites dans la langue commune (*bref, jadis*, une cinquantaine en tout, ce qui est beaucoup). La lexicologie aura tout intérêt à tenir compte de ce phénomène de résurgence lexicale.

Le *FEW*, par exemple, donne trop souvent l'impression d'une continuité linéaire là où il conviendrait de noter le vieillissement temporaire d'un mot, que ce soit pour des termes comme *allécher* et *mésaventure*, où tout est à faire, ou pour ceux, comme *avenir* (v) et *d'aventure*, dont les commentaires, sans être faux, demanderaient toutefois à être précisés.

L'ouvrage se termine par une riche bibliographie [226-233] et un précieux index des mots [234-238].

En résumé, A.S. nous livre une excellente étude de cas qui, tout en clarifiant le concept quelque peu flou d'archaïsme, à l'articulation linguistique et littéraire, apporte une contribution concrète, sur un exemple particulièrement éclairant, à l'étude du changement lexical dans une langue de culture dotée d'un puissant appareil scolaire.

Eva BÜCHI

Datations et documents lexicographiques publiés sous la direction de B. Quemada, Deuxième série, 33. Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français, réunis par A. Rétif, Paris, C.N.R.S. et C. Klincksieck, 1989, in-8°, XV+274 pages.

L'unique auteur de ces fiches a dépouillé des ouvrages très divers, rarement antérieurs à 1700. Ce sont des dictionnaires de langue, *Dictionnaire de Trévoux* (éd. de 1721, 1752, 1771), le *Complément du Dictionnaire de l'Académie* (1842), le *Dictionnaire des Dictionnaires* de P. Guérin (1892); des livres philosophiques et historiques du siècle des Lumières (de Montesquieu et Voltaire), puis du XIX^e siècle (de Michelet et Taine); des traités et des dictionnaires de sciences naturelles, le *Valmont de Bomare* de 1775, la *Flore française* de Lamarck (1778), le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle* (Déterville éd., 1816-1819); des romans contemporains (de Loti, Colette, Genevoix); la correspondance de L. Veuillot; des journaux intimes (de J. Renard, A. Gide, J. Green); enfin des périodiques, le *Magasin pittoresque* et surtout *La mode illustrée*.

Les termes populaires sont rares (*moufter*, var. *mouffer* 1901), les mots familiers à peine plus nombreux (*flambard*, var. *flambart* 1833, *nigaudinette* 1902). On a recueilli cependant un certain nombre de néologismes plaisants qui risquent d'être des hapax, mais sont de bons témoins de la souplesse souvent méconnue de notre langue (*se dévacher* 1872, *gidesquement* 1929, *hyperbeurré* 1980). Les jeux de mots du type *pleuventer* 1873 sont plutôt des faits de style. L'auteur a ouvert largement sa porte aux mots régionaux (*driguer* 1901, *fantine* 1846, *guillotte noire* 1895) et l'on s'en réjouira. Une difficulté: le lecteur a du mal à comprendre certains vocables (*faru* 1908, *tolle* 1889), pour lesquels une traduction serait utile. Les termes techniques abondent. Ils concernent la zoologie (*colymbète* 1817, *darnagasse*, var. *darnagas* 1870, *formose* 1952), la botanique (*bullé* 1778, *cesse* 1892, *faux-poivrier* 1925), l'histoire (*cardinal-roi* 1844, *maratiste* 1792, *montau* 1788-89), la géographie (*insule*

1752, *kazan* 1835, *laurentide* 1942), les beaux-arts (*anti-wagnérien* 1901, *mélodie-vedette* 1928, *peintre paysagiste* 1903), les techniques modernes (*charrue automotrice* 1905, *cinq-chevaux* 1928, *monocylindrique* 1905). Une des originalités de ce fascicule est d'avoir relevé le nom de nombreuses sectes religieuses (*dunker*, var. *dunkar* 1764, *efficacien* 1764, *martiniste* 1580-81). Une autre est d'avoir multiplié les expressions marquant la couleur (14 bleus, 36 gris), le plus souvent appliquées à des vêtements. Beaucoup sont parlantes; mais qu'est-ce au juste que le *bleu capote* 1902 ou le *gris glaive* 1907? Les couturiers sont aussi des créateurs en matière de langue. Les trouvailles les plus utiles datent des mots plus courants et A. Rétif en épingle un certain nombre, comme *colonie de vacances* 1904, *extra-fin* 1857, *garde champêtre* 1790, *nazi* 1931.

En résumé, ensemble varié, particulièrement riche en mots régionaux et en termes de mode.

Quelques remarques, doutes et attestations plus anciennes. Les abréviations sont en principe celles du *FEW*. AIGUE-MARINE, voir ALGUE(-)MARINE. A cette adresse, on ne trouve pas d'*aigue-marine*. Coquille? — ALOGE (relig.), 1721. 1616: «de ceux qui vindrent depuis Montanus appelez *Aloges*, c'est à dire gens sans raison, ou qui n'auoient point la parole», Cl. Durand, J. de La Planche et A. Thomas d'Embry, adaptateurs du latin de C. Baronius, *Les Annales ecclesiastiques*, Paris, I, 384. — BACCHANAL (tapage), au XIX^e s., 1819, Boiste. Ce dernier ne fait que suivre *Ac* 1798; v. *RLiR* 53, 1989, 551. — BARBITON (instr. mus. anc.), 1764. 1697: «On ne sçait point quel instrument estoit le *barbiton*. Les Anciens l'ont confondu fort souvent avec la *lyre*», A. Dacier, *Remarques critiques sur les œuvres d'Horace*, Paris, I, 26. — BIOTHANATE (hist. relig.), 1752. Var. 1616: «Le lendemain Adrian commanda de iecter leurs corps en vne fosse profonde, que les Pontifes Payens appellèrent, *des sept Biothanatos*, qui est vn mot Grec, qui signifie vne mort violente», Durand, La Planche et Thomas d'Embry, adaptation citée, I, 325. 1655: «Beda assure qu'Adrian commanda qu'on iettast dans vne fosse profonde, les sept corps des enfans de Getulie & Symphrose, & que les Pontifes des Temples des Idoles nommoient ce lieu *au sept Biothanates*, qui est vn mot Grec fait Latin», P. Coppin, traducteur de H. de Sponde, *L'abrégé des Annales ecclésiastiques*, Paris, I, 267. — CALENDER (derviche), 1704. Var. 1519: «Il y a vne autre sorte de religieux lesquelz sappellent Calandry», var. «Callendri», J. Balarin de Raconis, traducteur de l'italien de T. Spandugino, *La Genealogie du grant Turc a present regnant*, Paris, G v r^o. — CAMOUCLE (ornith.), 1816. 1778: «Le *camoucle* est un oiseau de l'Amérique méridionale, plus gros & plus charnu qu'un dinde», B. Bajon, *Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guiane françoise*, Paris 1777-1778, II, 278. Source du *NDHN* 1816. Identification: *Palamedea cornuta* Lath. — CAOUADJI (t. ar.: cafetier), 1858, var. *kaouadji*, 1933. V. les var. *qawadji* 1843, *caourdji* 1847, *cawadgi* et *cawadji* 1853, *ZrP* 96, 1980, 323. En outre, var. 1839: à Rhodes, «je laissai le chef du café (*Kaouedgi*) étendre un tapis à mes pieds», M.L. de Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*, Paris, II, 288. Citation. Var. 1842: «L'officine du *qawodji* ou cafetier», H. Fisquet, *Histoire de l'Algérie*, Paris, 292. 1867: à Philippeville, «Le *kaouadgi* sert aux indigènes la liqueur d'Arabie dans des tasses microscopiques», L. Michel, *Tunis*,

Paris, 23. — CAOUEEN (chat-huant), var. *caouin* (rég. Picardie), 1949. 1823: «CAOUIN. Ois. V. CHAT-HUANT», *DCHN* III, 162a. — CAPSA (ornith.), 1816. 1743: «J'ajoute aux petits oiseaux à gros bec une espece de Moineau qu'on nomme *Capsa*», en marge: «Le *Capsa*», traduction anonyme de l'anglais de Th. Shaw, *Voyages... dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, La Haye, I, 328. Source du *NDHN* 1816. — CARACALLE (antiq., vêt.), 1721. 1661: «L'usage des Casaques est encore venu d'eux [sc. des Allobroges]. Ils les nommoient Caracalles», N. Chorier, *Histoire generale de Dauphiné*, Grenoble, 86. — CHAJA (hisp.-amér., ornith.), dans le texte de 1816, n'est pas un mot français. — CHOTT, s. m. Dans le fragment reproduit, le mot paraît bien être un nom propre. — CIMBRIQUE, adj., dans *Chersonèse cimbrique* 'Jutland', 1721. 1613: «Le Royaume de Dannemarc comprend vn grand espace de terre & de mer, avec plusieurs Isles, c'est à sçauoir la Chersonese Cimbrique, maintenant Iutie...», P. d'Avity, *Les Etats, Empires et Principautez du Monde*, Paris, 774. — CITRE (rég.: variété de pastèque), 1600; au XIX^e siècle, 1866. C'est le *DSN* qui, en 1817, a remis au jour le terme de 1600 (O. de Serres): «CITRE. (Bot.) On lit dans Olivier de Serres, que le citre est une espece de citrouille...», *DSN* IX, 292. De là le mot passe dans *Besch* 1845. — COROPHIE (zool.), 1817. 1804: «COROPHIE, *Corophium*. Plusieurs pièces cylindriques articulées à la queue», création de P.A. Latreille, dans les «Tableaux méthodiques d'histoire naturelle», 127b, *NDHN* XXIV. — CRESSERELLE, cette forme, au XIX^e s., 1817. Encore dans *DupVor* 1873, avec renvoi à *crécerelle*. — DAÏRI (t. jap., relig.), var. *daïro*, 1721. Var. graphique 1680: «Le *Dayro* parut», traduction anonyme du néerlandais d'A. van Bergen dit Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les Empereurs du Japon*, Amsterdam, I, 123; etc. Mais: «Palais du Dairo à Miaco», légende de gravure hors-texte, I, 121-122. 1689: «DAIRO: nom du grand Pontife de la Loy des Japonois», «Le Palais du Dairo...», L. Moréri, *Supplément ou troisieme volume du Grand Dictionnaire historique*, Paris, Source indiquée: «Ambassade des Hollandois au Japon». — DICRANUM (bot.), av. 1848. Terme créé en latin botanique par J. Hedwig, *Fundamentum Historiae naturalis muscorum frondosorum*, Lipsiae 1782, II, 91. Francisé en 1803: «DICRANE [en français], *Dicranum* [en latin], L.A.G. Bosc, *NDHN* VII, 220. — DUMAFICELÉ (plais., sur *Dumas* et *ficelé*). Plus exactement, sans doute, sur *Dumas fils* et *ficelé*. — EMPUSE, var. *empouse*, 1819. 1813, dans *Gattel*. — FATEMITES, FATIMITES (hist. Islam: dynastie chiïte), *Fathimite* ou *Fathemite*, 1721. 1697: «La dynastie des Fathimites», B. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, Paris, 342ab; etc. — FÊTU-ENCUL (ornith.), 1721. 1654: «Le *Festu-en-cul*, est vne autre espece de Mauue, & gros comme vn pigeon», J.-B. du Tertre, *Histoire generale des isles de S. Christophe...*, Paris, 312. Identification: grand phaëton, Phaëton aethereus Lath. et variétés. — GARBE (mar.), v. 1675. 1624: les caramoussals turcs «ont le garbe si mal fait, qu'ils ne sçauoient demeurer sur les bords», L. Deshayes de Courmenin, *Voiage de Levant*, Paris, 324. — HANE (hôtellerie en Orient), 1924. Var. graphique de *han* 'khan' (*ham* 1644, *han* 1653), forme qui reflète la prononciation des Osmanlis; v. *ZrP* 99, 1983, 317-321. *Han* est relevé par les dictionnaires de *Trév* 1721 à *Besch* 1887. — HÉRIMAN (hist. féod.), 1833, 1854. Aussi dans *Besch* 1845. — JÉSUITESSE (relig.), 1721, 1764. 1718: «Mais sous le Pontificat d'Urbain VIII. ou sur la fin de

celui de Gregoire XV. son prédécesseur, certaines femmes ou filles en quelques endroits d'Italie & en d'autres Provinces prirent le nom de *Jesuitesses*, & s'assemblerent en Communauté», P. Hélyot, *Histoire des Ordres monastiques*, Paris 1714-1721, VII, 491. — KEFFIR (t. ar., relig.), manque t. lex., 1881. Le terme se lit, sous diverses formes, à partir de 1799-1800; les dictionnaires présentent *cafir*, *AcC* 1838-*Besch* 1887. V. *ZrP* 95, 1979, 338-340. — KOUGLOF, d'un livre, par ext., 1918. Extension ou simple métaphore? — KOULOGLI (hist. Turquie), 1842. Var. 1637: la milice d'Alger est «composée de vingt & deux mille hommes, dont les vns sont Turcs naturels du Leuant, & enfans de Turcs qu'ils appellent COVLOLIS, & les autres Renegats...», P. Dan, *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 106. Citation, mais ensuite: «Cette passion [...] embrasa tellement le cœur des Coulolis», «de chasser tous ces Coulolis», 125; etc. — KUMRAH (t. ar., zool.), 1775. 1743: «On a dans ce païs [sc. la Barbarie] une espece de Mulet nommé *Kumrah*, qui vient d'un Ane & d'une Vache», en marge: «Le *Kumrah*», trad. citée de Shaw, I, 309. Source de *Valm* 1775. — LICHÉNÉE, LIKÉNÉE, s. f. (bot.), 1817. Plutôt que (bot.): (entomol.). Comme s. et adj., 1734: «La chenille qu'on peut appeller la *lichenée* du chêne, parce qu'elle vit sur cet arbre, & qu'elle a la couleur d'un lichen, qui couvre souvent sa tige...», R.A. de Réaumur, *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Paris 1734-1742, I, 490-491; «la chenille *lichennée*», I, 526; «du papillon de la chenille *lichennée*», I, 527. Création. 1762: «La *likénée* rouge», «La chenille de cette phalène est une arpeuteuse [...] lorsqu'elle est arrêtée sur un arbre, on la prend d'abord pour un *lichen*. C'est ce qui l'a fait appeller par M. de Reaumur, la *lichenée* ou la *likénée*», E.L. Geoffroy, *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, Paris, II, 150; «La *likénée* bleue», II, 151. Source du *NDHN*. — MALAMOQUE (ornith.), L, manque date; var. *malamoch*, 1883. Var. 1750: «Je fus cependant assez heureux en 1733 de m'emparer d'une *Mallemucke* vivante», G. Sellius, traducteur de l'allemand de J. Anderson, *Histoire naturelle de l'Islande, du Groenland, du détroit de Davis*, Paris, II, 56. Var. 1782: dans les îles du Spitzberg, «Les rotchis, les priuwers & les mallemoques y sont en très-grand nombre», P. de Pagès, *Voyages autour du monde*, Paris, II, 163. Var. 1800: «MALLEMUK. Nom que les pêcheurs des baleines de Groenland donnent aux *Goilands*», *Valm* VIII, 169. Var. 1802: «Le *Malmuche*, mouette à col et poitrine blanche est presque inconnue [sic] en Islande», Gauthier de Lapeyronie, traducteur du danois d'E. Olafsen, *Voyage en Islande*, Paris, III, 291-292. Identification: selon le *DSN* (1823), les auteurs ont ainsi nommé tantôt le goéland varié, *Larus naevius* L., tantôt le pétrel, *Procellaria glacialis* L. — MAMETTE (péjor.: grand-mère), 1941. Le Nîmois A. Daudet prête ce terme languedocien (v. *TDF*) au mari de la grand-mère, s'adressant à sa femme, et au narrateur lui-même, dans «Les Vieux», *Lettres de mon moulin*, Paris 1869. Dans l'édition du Livre de poche, Paris 1966, 114 sqq. — MESEMBRYANTHÈME, var. *mesembryanthemum*, *NDHN* 1818. C'est là le nom latin d'un genre de plantes, non un mot français; l'article *Ficoïde*, auquel renvoie le texte cité, est bien net: «FICOÏDE [en français], *Mesembryanthemum* [en latin]», XI, 437. Même rédaction déjà dans l'édition de 1803, VIII, 404. L'emploi de la forme latine en contexte français se rencontre en 1824: «La plupart des *Mesembryanthemum* habi-

tent le cap de Bonne-Espérance», *DCHN* VI, 494a. Création de J. Breyn, sous la forme *Mesembrianthemum*, *Prodromus fasciculi rariorum plantarum secundus*, Gedani 1689, 67. Il devient *mesembryanthemum* chez J.J. Dillen, *Hortus elthamensis*, Londini 1732, II, 225, ouvrage souvent cité. — MIRAMOLIN, cette forme, 1756. On la lit à partir de 1600, v. *ZrP* 85, 1969, 117-118. — PARÉO (vét. fém., à Tahiti), var. *pareu*, 1875. Comme vêtement porté par les deux sexes, 1848: à Tahiti, «Maintenant ces hommes sont vêtus d'un morceau d'étoffe appelé *pareu* ou *maro*», «Les femmes ont le même *maro* et par-dessus une chemise plus longue», E. Delessert, *Voyages dans les deux océans*, Paris, 268. — PHIBIONITE (hist. relig.), 1740. 1616: «Outre-plus les Gnostiques furent appellez de diuers noms, *Borborians*, *Coddians*, *Stratitiques*, *Phibionites*...», Durand, La Planche et Thomas d'Embry, adaptation citée, I, 315. — PROCELLAIRE, var. *procellaria*, 1819. 1767: «Le DAMIER [...] est aussi une espece de *Procellaria*, plus commun vers ce Cap [de Bonne-Espérance] que par-tout ailleurs», F. Salerne, *Ornithologie*, Paris, 384. — TALEB (t. ar.: écrivain public, en Afrique du Nord), 1835. Définition un peu étroite, comme le montre le texte cité de 1835. Var. 1617: à Maroc, je «fus coucher dans la ville en la maison des Chrestiens, payant mon entree au *Talbe* ou Greffier», J. Mocquet, *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales*, Paris, 175. — TEUTOMANE, 1842, v. 1844. En 1835, H. Heine emploie le mot dans une de ses lettres, v. M. Höfler, *Zur Integration der neulateinischen Kompositionsweise im Französischen*, Tübingen 1972, 49, n. 12. — THÉODOSIEN (hist. relig.), 1721. 1616: «les Theodosiens ayans deceu Eudocie femme de Theodose Empereur qui estoit decedé, tascherent aussi de seduire Pulcheria & en suite l'Empereur Marcian», Durand, La Planche et Thomas d'Embry, adaptation citée, I, 1393. — THÉOTISQUE (ling.), adj., av. 1752. 1731: «Eccard, Comte d'Autun, qui vivoit dans ce même temps, legua par son testament à cette Abbesse un Pseautier Thiois ou Theotisque», T. du Plessis, *Histoire de l'Église de Meaux*, Paris, I, 78. Source de *Trév* 1752. — VOL PLANÉ (aéron.), 1904. Pour un oiseau, 1869: «Les oiseaux à grandes surfaces sont ceux qui se livrent le plus ordinairement au vol plané», Marey, in L. Guilbert, *Glossaire de l'aviation de 1861 à 1891*, Paris 1965, 632a. Pour un homme effectuant un vol à voile, 1889: «Deux mots pour finir, sur le vol plané artificiel», Veyrin, *ibid.* 703a. — WOORALI (t. exot.). On peut en préciser le sens: 'curare'; v. *Friederici*, éd. de Hambourg 1960, 228ab.

En complément, quelques datations (lettre M), qui concernent surtout les sciences naturelles; beaucoup ne sont pas définitives. MORFONDRE (SE) 'attendre longuement dans l'ennui', *TLF*: 1574. 1532: «mais leur refuge de reconfort [sc. aux chasseurs revenus bredouilles] et affin de ne soy morfondre, estoit à recoler les inestimables faictz dudict Gargantua», Rabelais, *Pantagruel*, prologue, in P. Jourda, *Œuvres*, Paris 1962, I, 216. — MORGELINE, *FEW* VI/3, 146a: 'mouron rouge, *Anagallis arvensis* L.', depuis ca 1500; *TLF*: 'mouron des oiseaux, *Stellaria media* Cyr. = *Alsine media* L.', XV^e s., *GHerbier* n° 356. Le latin *morsus gallinae*, attesté dès le XIII^e siècle (*TLF*), a pu désigner bon nombre d'espèces différentes (*NDHN* 1818, XXI, 39-40); de même *morgeline*. 1. L'ex. du *GHerbier* ne correspond ni au sens de 'mouron rouge' ni à celui de 'mouron des oiseaux'; il désigne la pariétaire, *Parietaria officinalis* L., comme le montre le contexte: «Paritaire [sic], c'est une

herbe qui est autrement appelée vitreole [...]. L'en l'appelle aussi murale, caniculaire et herbe de vent et morgeline et herbe a verres». Correctement identifiée par l'éd. G. Camus, n° 356, n. 6. 2. 'mouron rouge', 1541: comme traduction d'*Anagallis*, «Morgeline non mouron ou pauerine», C. Gesner, *Historia plantarum et vires*, Parisiis, 17. 3. 'corette, *Corchorus alitorius* L.', 1542: «*Corchorus Morgeline*», *Gesn* 25. 4. 'mouron des oiseaux', 1543: comme traduction d'*Alsine*, «Gallicè Mouron, aliis *Morgelino* [sic] vocatur», L. Fuchs, *De Historia stirpium commentarii insignes*, Parisiis, 11 r°. L'éd. de Lyon 1547 corrige la coquille: «aliis *Morgeline*», 29. 5. plante non identifiée, 1544: «*Asyla, le sceptre de helisee: alias morgeline*», L. Duchesne, *In Ruellium de Stirpibus epitome*, Parisiis, 13. D'après J. André, *asylla* est une plante inconnue et *erysisceptrum*, que paraît bien adapter Duchesne, peut désigner l'alhagi, la verveine et le souchet, *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris 1985, 29 et 98. — MORGELINE D'ÉTÉ 'mouron rouge', *FEW* VI/3, 146a: Lyon, sans date. 1818: «MORGELINE D'ÉTÉ. C'est le mouron rouge (*anagallis arvensis*)», S. Léman, *NDHN* XXI, 378. Le pendant est la *morgeline du printemps* 'holostée en ombelle, *Holosteum umbellatum* L.', dénomination relevée par L.A.G. Bosc dès 1803, *NDHN* XV, 86. — MORGENILLE, *FEW* VI/3, 146a: '*Anagallis arvensis* L.', *Besch* 1845-Lar 1874. Pour le genre *Alsine*, 1818: «MORGENILLE. V. MORGELINE», S. Léman, *NDHN* XXI, 378, et *morgeline*, s. v., est glosé *Alsine*, XXI, 377. C'est bien là le sens qui passe dans *Besch* 1846. — MORINE 'variété de tulipe', *FEW* VI/1, 550b: 1715. 1651: dans le catalogue des tulipes, 12, «*Morine*, incarnat chargé, & blanc d'entrée», P. Morin, *Catalogues de quelques plantes à fleurs*, Paris. — MORIO 'papillon du genre vanesse', *TLF*: 1803, emprunté au latin sc. mod. *morio*, cf. Linné, *Syst. Nat.* 1770. 1754: «MORIO, ou le MAURE, dont les quatre pieds sont onguiculés», F. Aubert de La Chesnaye des Bois, *Système naturel du règne animal*, Paris, II, 129. Source indiquée: Linné, *Fauna suecica*, Stockholmiae 1746, où l'on trouve en effet: «*Papilio maxima nigra* [...]. Vulgo Morio», 232. Dénomination adoptée par Geoffroy en 1762, *op. cit.*, II, 35. — MORO-SPHINX 'esp. de papillon', *FEW* VI/3, 139b: 1845. 1762: «6. SPHINX spirilinguis [...]. Le moro-sphinx», Geoffroy, *op. cit.*, II, 83. Création probable. — MORS A DIABLE et var. 1. 'benoîte, *Geum* L.', *FEW* VI/3, 143b: *mors a diable*, 1544. 1539: «*Getum* [sic], mors a diable», Duchesne, *op. cit.*, éd. de Paris 1539, a v r°. 2. 'succise, *Scabiosa succisa* L.', *FEW*, *ibid.*: *mort au diable*, 1659; *mors de diable*, 1557; *mors du diable*, 1573. XV^e s.: «*Morsus dyaboli*, c'est une herbe appelée le mors au diable [...]. L'en l'appelle autrement succuse [sic]», *GHerbier* n° 320. 1543: «*Galli Mors de Diable*», traduisant *Succisa*, Fuchs, *op. cit.*, 288 r°. 1549: «Du Mors du dyable», *Fousch* 272A. — MORS DE GELINE 'mouron rouge', *FEW* VI/3, 146a: anam. *mors de gelines*, XV^e s. Ca 1350: «et se vous ne poves trouver la pimpernelle, si prenes le mors de geline, cest a dire le mouron qui a la fleur rouge, en lieu de la pimpernele», recettes médicales de J. Pitart, ms. B.N., fr. 12323, 3 v° a. — MORSURE DE DIABLE et var. 'succise, *Scabiosa succisa* L.', *FEW* VI/3, 144a: *m. de diable*, 1564; *m. du diable*, 1573. 1548: «*Morsus diaboli. Succisa. Vulgayre. Morsure de diable*», E. Fayard, *Galen sur la faculté dez simples medicamans*, Limoges, 8, 161. 1550. «De la Morsure du diable», G. Guérout (?), traducteur du latin de L. Fuchs, *L'Histoire des plantes mis en commentaires*, Lyon, 487a. — MORSURE DE GELINE 'mouron des

oiseaux', manque *FEW*. 1548: «Alsine. Auricula muris. Pauerina. Vulgayre. Aurelhe de rat. Mourron. Morsure de geline», Fayard, *op. cit.*, 6, 17. — MORSURE DE GRENOUILLE 'morène, *Hydrocharis morsus-ranae* L.', *FEW* VI/3, 144a: 1845. 1818: «MORSURE DE GRENOUILLES. V. MORÈNE», S. Léman, *NDHN* XXI, 39. — MORSURE DE PUCES 'coquille du genre cône', *FEW* *ibid.*: 1828. 1818: «MORSURE DE PUCES. Coquille du genre CÔNE (*Conus pulicarius*), ainsi nommée de la forme et de la couleur des taches qui sont sur sa robe», S. Léman, *NDHN* XXI, 39. — MORT AU CHANVRE 'orobanche rameuse, *Orobancha ramosa* L.', *FEW* VI/3, 142b: 1845. 1803: «MORT AU CHANVRE. C'est l'*orobanche rameuse* qui croît sur les racines du chanvre et le fait périr», L.A.G. Bosc, *NDHN* XV, 101. — MORT AU CHIEN et var. 'colchique d'automne, *Colchicum autumnale* L.', manque *FEW*. 1539: «ephemerum, mort au chien», Duchesne, *op. cit.*, a iiii v°. 1544: «Ephemerum colchicon. *mort aux chiens*», Duchesne, *op. cit.*, 33. — MORT AUX RATS 'aconit napel, *Aconitum napellus* L.', manque *FEW*. 1568: de la première espèce d'aconit, «Dioscoride luy a baillé les mesmes surnoms que nostre poète, c'est à sçauoir Tu-panthere, Malle-mort, Tu-femelle, Mort aux ratz», J. Grévin, *Deux Livres des venins*, Anvers, 202. — MORT AUX VACHES 'renoncule scélérate, *Ranunculus sceleratus* L.', *FEW* VI/3, 142b: 'ranunculus acris', 1845. 1818: «MORT AUX VACHES. C'est la RENONCULE SCÉLÉRATE», S. Léman, *NDHN* XXI, 399. — MORT DE FROID 'lépiote élevée, *Lepiota procera* Scop. ex Fr.', *FEW* VI/3, 142b: 1845. 1793: «Dans les provinces où l'on a retenu l'étimologie [sic] latine, comme dans la Bourgogne, le Lyonnais, l'Orléanois, on l'appelle *colemelle* ou *coulemelle* ou *couamelle* [...], dans la haute Guienne, *pipio mort-de-froid*», J.-J. Paulet, *Traité des champignons*, Paris 1790-1793, II, 291; «Mort de froid (le), 291», à la table, II, 473a. En 1818, le *NDHN* relève «Mort de froid», XXI, 399; en 1824, le *DSN* «Mort de froid et Pipio», XXXIII, 28. — MORT DE VERS et var. 'absinthe maritime, vulg. semencine et barbotine, *Artemisia maritima* L.', *FEW* VI/3, 142b: *mort aux vers*, 1547. 1541: «Barbotina & mors de vers», traduisant *Absinthium*, Gesner, *op. cit.*, 2. 1544: «*Absinthium* [...] *Marinum* seu *Seriphium*, *Barbotine* ou *mort de uers*», Duchesne, *op. cit.*, 3. — MORTIFIER 'altérer un tissu en le décomposant', *FEW* VI/3, 151a: 1671; *DDM*: 1539. XV^e s.: «les nerfz optiques sont tant oppilléz et mortiffié [sic]», traduction anonyme du latin de B. Graffeo, *Le Compendil pour la douleur et maladies des yeulx*, éd. P. Pansier et Ch. Laborde, Paris 1901, 44. 1509: «Car lune [sc. la chaleur naturelle] viuifie & lautre [sc. la chaleur artificielle] mortifie», traduction anonyme du latin de B. de Gordon, *La Fleur de chirurgie*, Paris, a v v° b. — MORVE 'maladie du cheval', *TLF*: 1495. 1456: «plusseurs maistres marechaux appelle [sic] ceste maladie morve», G. de Villiers, traité d'hippiatrie, in G. Beaujouan, Y. Poulle-Drieux et J.-M. Dureau-Lapeyssonnie, *Médecine humaine et vétérinaire à la fin du Moyen Age*, Genève-Paris 1966, 127. — MOSCOVITE 'russe', *TLF*: subst. 1575; adj. 1584; ling., subst. 1639. Les trois et var., 1561: «Il y a plusieurs grandes & fort opulentes regions, comme des Lappons, Moscouites, Sueons...» (var. «Les Moschouites», *passim*), «Parquoi ne se faut émerueiller s'il sy trouue cinq diuers langages, qui sont, le Lapon Septentrional, ou Bothnien, le Moscouite...», adaptation anonyme du latin d'Olaus Magnus, *Histoire des pays septentrionaux*, Anvers, 66 r°; «Des marchans Moschouites», 153 r°. — MOTERELLE, *FEW* VI/3, 296b: Beauce

moterelle 'motteux', 1778. Var. 1767: on appelle le cul-blanc «en Beauce *Artille, Arguille, Motterelle*», F. Salerne, *Ornithologie*, Paris, 223. — MOUCHE DE SAINT-JEAN et var. 'cantharide', *FEW* VI/3, 250a: 1845. 1818: «MOUCHE DE SAINT-JEAN. Nom allemand de la CANTHARIDE», A.G. Desmarest, *NDHN* XXI, 444. 1824: «MOUCHE DE LA SAINT-JEAN. Voyez CANTHARIDE», *DSN* XXXIII, 74. — MOUCHE DU CERISIER 'téphrite', *FEW* *ibid.*: 1845. 1818: «MOUCHE DU CERISIER. V. TÉPHRITE», P.A. Latreille, *NDHN* XXI, 442. — MOUCHE DU CHARDON 'id.', *FEW* *ibid.*: 1845. 1818: «MOUCHE DU CHARDON. V. TÉPHRITE», P.A. Latreille, *NDHN* XXI, 442. — MOUCHE GUESPE 'guêpe', *FEW* XIV, 344a: 1553. 1402: «la cueue de l'es-corpion est venimeuse semblablement; si est celle de rutelle, de vespe et de la mouche guespe», Ph. Oger, traducteur du latin de Pierre d'Abano, *Traité des venins*, ms. (XV^e s.) B.N., fr. 14820, 10 r^o. — MOUCHETÉ 'esp. de bolet', *FEW* VI/3, 254b: 'esp. de champignons (fausse oronge, etc.)' 1836. 1790: «LES GRIVELÉS ou MOUCHETÉS», J.-J. Paulet, *Traité des champignons*, Paris 1790-1793, I, 536b; à la table: «Mouchetés (les) (voy. les grivelés)», I, 623a. Le tome II, 1793, décrit «Le Moucheté verdâtre» et «Le petit Moucheté», 375. Création. S. Léman signale en outre, en 1824: «On donne aussi le nom de MOUCHETÉ à la FAUSSE-ORONGE», *DSN* XXXIII, 107. — MOUCHON 'moucheron', *FEW* VI/3, 251b: afr. *mouschon*, hap. XIII^e s., mfr. id. Pin [1562]. 1550: l'absence «chasse les mouches et mouchons des choses qui en sont frotees, ou par sa fumee», Guérout, *op. cit.*, 5b. — MOUCLIER 'canard morillon', *FEW* VI/3, 262a: 1840. 1824: «MOUCLIER. (*Ornith.*) Un des noms vulgaires du canard morillon, *anas fuligula*, Linn.», Ch. Dumont, *DSN* XXXIII, 108. — MOULE DE BOUTON 'petit agaric', *FEW* VI/3, 15b: 1836. 1790: «*Le Grand moule de bouton*», «Cette espèce [...] est un petit champignon d'un pouce d'étendue sur un pouce & demi de haut», Paulet, *op. cit.*, I, 202. Création. 1824: «MOULE DE BOUTON ou GRAND MOULE DE BOUTON», S. Léman, *DSN* XXXIII, 155. — MOURON 1. 'mouron rouge', *FEW* XVI, 570b: non daté en ce sens. Ca 1350, J. Pitart, v. supra sous MORS DE GELINE. Var. 1550: «Les Rameaux de Anagallis ou Mourron sont petis», Guérout, *op. cit.*, 16b. 2. 'mouron des oiseaux', var. *mourron*, *FEW* XVI, 570b: Ol de Serres [1600]. 1548, Fayard, v. supra sous MORSURE DE GELINE. — MOURON (PETIT) 'mouron rouge', *FEW* *ibid.*: 1546. 1543: «Mouron petit & quarré nobis dicitur», Fuchs, éd. cit., 9 v^o. — MOURON BLEU 'Anagallis arvensis L., variété caerulea', manque *FEW*. 1549: «Le Mouron bleu repoule le siege quand il tombe, & au contraire, le Mouron rouge l'attire», *Fousch* 6F. — MOURON FEMELLE 'id.', manque *FEW*. 1549: de l'anagallis, «le masle ha la fleur rouge, & la femelle, bleue», *Fousch* 6A; d'où: «Mouron masle» et «Mouron femelle», légendes de gravures, 6D. — MOURON MÂLE 'mouron rouge', *FEW* XVI, 570b: *mouron masle*, 1557. 1549: *Fousch*, v. l'article précédent. — MOURON QUARRÉ 'id.', *FEW* *ibid.*: 1546. 1543, v. supra sous MOURON (PETIT). — MOURON ROUGE 'Anagallis arvensis L.', *FEW* *ibid.*: 1629. 1549, *Fousch*, v. supra sous MOURON BLEU. Var. 1550: «Mourron rouge», légende de gravure, Guérout, *op. cit.*, 16a. — MOURON VIOLET 'muflier, *Antirrhinum* L.', *FEW* XVI, 571a: 1547, nfr. id. 1845. Var. 1541: «Oil de chat ou moron violet», traduisant «*Antirrhinon*», Gesner, *op. cit.*, 22. 1818: «MOURON VIOLET. C'est le Muflier des jardins (*Antirrhinum majus*, Linn.)», S. Léman, *NDHN* XXI, 531. — MOUSQUET, *FEW* VI/3, 256b: *mousquette*

Ronsard, *mosquette* 1564. Var. 1542: ils firent mettre «à toutes les fenestres qui regardent de ceste part, force fauxconneaulx et mouschettes», lettre anonyme de Venise, *Nég Lev* I, 549. — MOUSSE DE MER 'esp. d'algue', *FEW* XVI, 567a: 1562. 1544: «Bryon thalassion, muscus marinus, *mousse de mer*», Duchesne, *op. cit.*, 17. — MOUSSE PIERREUSE 'esp. de polypier', *FEW* *ibid.*: 1845. 1824: «MOUSSE PIERREUSE, *Muscus lapidosus*. (Polyp.) Imperati, *Hist. nat.*, p. 840, a indiqué sous ce nom le polypier dont Gmelin a fait son *millepora coriacea*», H. de Blainville, *DSN* XXXIII, 170. En fait, l'original de F. Imperato, rédigé en italien, présente la création «Mosco petroso», *Dell'Historia naturale... libri XXVIII*, Napoli 1599, 734. C'est la version latine qu'on en fit bien plus tard qui donne la forme qu'adapte Blainville, «*Muscus lapidosus*», *Historiae naturalis libri XXIIX... Nunc primum ex italica in linguam conversa latinam*, Coloniae 1695, 840. — MOUSSE VERTE, *FEW* *ibid.*: 'chondrus crispus', 1845. 1824: «MOUSSE VERTE. (Bot.) Pendant l'hiver et dans les temps humides les troncs d'arbres et les murs, exposés au nord, se couvrent d'une *mousse verte*, selon l'expression commune. Cette mousse est due au *byssus velutina*, Linn., ou *vaucheria terrestris*, Decand.», S. Léman, *DSN* XXXIII, 170.

Raymond ARVEILLER

René VERBRAEKEN, *Clair-obscur*, histoire d'un mot, éd. J. Laget, Nogent-le-Roi, 1979, 315 pages.

Nous tenons là une somme concernant le mot *clair-obscur*. Une étude lexicographique complète tant au plan historique qu'au plan étymologique constitue la première partie [5-117]. On y verra retracer les cheminements qui mènent de l'ital. *chiaro (e) scuro* (1437) à un emprunt isolé, dans une traduction de l'ital. *chiaro et scuro*, sous la forme *cler et obscur* (1537). La forme agglutinée *clair-obscur* apparaît en 1665 et la définition en est précisée dans les ouvrages de Roger de Piles (1668) et de André Félibien (1676). Chemin faisant on assiste à la disparition du plus ancien *clair-brun* (1470-1537). L'auteur étudie aussi les synonymes et antonymes du mot.

La seconde partie donne un panorama des peintres et des graveurs à propos desquels les critiques jusque vers 1870 ont employé le terme de *clair-obscur*. On a donc un riche répertoire de citations.

L'ouvrage se recommande par une érudition impeccable qui laisse peu de chose dans l'ombre en ce qui concerne le développement de cette notion.

Gilles ROQUES

Yves CITTON, André WYSS, *Les doctrines orthographiques du 16^e siècle en France*, Droz (Publications Romanes et Françaises, CLXXXVII), Genève, 1989, 157 pages.

Alors que le serpent de mer de la réforme de l'orthographe française a fait une courte réapparition l'an dernier, on pourra lire avec profit ce petit ouvrage clair. Il

montre qu'en la matière tous les arguments ont été avancés dès le 16^e siècle et qu'on ne fait que les rabâcher plus ou moins clairement, alors que la situation du public face à l'orthographe a complètement changé: l'acte d'écrire s'est généralisé et le point de vue est passé de celui du lecteur à celui de l'écrivain. La seule nouveauté réside dans la généralisation de l'informatique. Mais comme cette machine génère ses propres dictionnaires orthographiques, complètement indifférents au sens des mots, elle trouvera elle-même ses solutions aux petits problèmes qu'elle crée. Les positions des principaux protagonistes de l'époque (Meigret, Peletier, Ramus, Pasquier, Rambaud) sont soigneusement analysées.

Il y a tant de motifs variés pour réformer l'orthographe (raisons économiques, sociales, culturelles) que l'on trouvera toujours des «spécialistes» pour signer de grandes déclarations. Ensuite, une fois au pied du mur, la belle harmonie fait place à la cacophonie opposant révolutionnaires et réformistes. Les plus avisés obtiennent une place dans la énième commission de Réforme de l'orthographe. Notre dix-neuvième siècle a fait de l'orthographe une chose trop sérieuse pour qu'elle fût abandonnée au prurit réformateur ou modernisateur de savants spécialistes.

L'intérêt de ce livre est de montrer qu'une réforme de l'orthographe est d'abord un enjeu idéologique qui, depuis le 16^e s., fait intervenir un arsenal réduit d'arguments inchangés malgré les transformations radicales des données réelles du problème.

Gilles ROQUES

Wendy AYRES-BENNETT, *Vaugelas and the Development of the French Language*, London, The Modern Humanities Research Association, 1987, XV+ 279 pages.

La monographie de W.A.B. se veut une étude de Vaugelas plus complète et plus nuancée que celles qui ont été faites jusqu'ici. L'auteur se propose de faire un examen compréhensif des opinions de V en matière de langue telles qu'elles se présentent dans les *Remarques sur la langue françoise*, en mettant en relief les contradictions entre sa théorie et sa pratique; de placer les *Remarques* dans le contexte de l'ensemble des œuvres de V; de les placer enfin dans le contexte plus large de la société du XVII^e siècle et d'en étudier la réception et l'influence. La première partie — «Vaugelas grammairien» — compare le manuscrit des *Remarques* avec la version publiée en 1647 (ch. 1); examine les termes *usage*, *raison*, *analogie*, *reigle* (ch. 2); *pureté* et *netteté* (ch. 3); évalue l'originalité de V par rapport à ses sources (ch. 4); étudie la relation entre les registres oral et écrit d'après les observations de V sur la prononciation et l'orthographe (ch. 5); la morphologie flexionnelle (ch. 6); la syntaxe (ch. 7); vocabulaire et sens (ch. 8); grammaire et style (ch. 9). Dans une deuxième partie — «Vaugelas traducteur» — W.A.B. examine le rapport entre grammaire et traduction et analyse le développement chez V d'une théorie de la traduction, influencée surtout par Coeffeteau et d'Ablancourt (ch. 10), en compa-

rant sa traduction, parue en 1615, de Fonseca (ch. 11) avec celle de Quinte-Curce, publiée en 1653 et 1659 (ch. 12); y sont confrontées également les déclarations des *Remarques* et la pratique langagière des traductions. La dernière partie — « Vaugelas, honnête homme » — cherche à expliquer la réception très favorable des *Remarques* par un examen du contexte socioculturel (ch. 13); et étudie l'influence des *Remarques* depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours (ch. 14).

L'étude que nous offre W.A.B. est complète, détaillée et faite avec un grand soin. Comme l'analyse est étayée par des citations non traduites tirées de Vaugelas et de ses commentateurs français, on aurait souhaité que le texte de W.A.B. fût rédigé en français. Les citations respectent la typographie d'origine. On note pourtant quelques erreurs: *être* au lieu de *estre* (p. 25); des « sic » erronés: pour *flateur* (55), *a-il* (82), *dictionnaire* (251 et 271) — toutes graphies appartenant au système de l'époque. Aux pages 129 et 132, deux tables indiquent la présence ou l'absence — plus les remarques d'usage éventuelles — d'un petit nombre de néologismes et d'archaïsmes, notés comme tels dans les *Remarques*, dans quelques dictionnaires du XVII^e siècle, soit postérieurs (Richelet, Furetière, Académie 1694), soit antérieur (Nicot 1609). Le choix de ce dernier, réimpression d'une édition du *Grand dictionnaire françois-latin*, surprend; pourquoi pas plutôt le *Thresor* de 1606? Pourquoi pas Cotgrave 1611, Monet 1636, Oudin 1640 ou Miège 1677? Parmi les néologismes, on fera remarquer, par exemple, que *insidieux* (dp. Nicot 1609 selon W.A.B.) est déjà dans Thierry 1564, que *securité*, *invectiver*, *incendie*, *feliciter*, *transfuge*, *pudeur* et *insulter* sont tous chez Cotgrave. Nous avons relevé deux coquilles: *stalement* (lire *stalemate*), p. 23; *predominant* (lire *predominantly*), p. 135.

Cet ouvrage, complété d'une riche bibliographie et d'un index de noms, nous donne une meilleure compréhension du grammairien Vaugelas et de la place des *Remarques* dans la société de son temps et dans l'histoire de la grammaire française.

Terence Russon WOOLDRIDGE

Georges KLEIBER, *L'article LE générique. La généricité sur le mode massif*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1990, 172 pages.

Dans cet ouvrage, pourvu d'une très riche bibliographie (116 titres), l'auteur s'est donné pour tâche de décrire le fonctionnement du plus « énigmatique » des articles français en emploi générique: le défini singulier (ex. « Au Moyen Age, l'enfant n'existe pas »).

Si la généricité a fait l'objet, ces dernières années, de nombreux travaux et de plusieurs colloques, l'emploi générique de *Le* — qui pose le délicat problème de l'intégration à la théorie des termes massifs et abstraits — était jusque-là resté au second plan de la recherche ou avait été mal distingué de l'usage de *Les*.

Georges Kleiber a donc eu le courage d'aborder de front le difficile problème des relations entre massif et générique et d'en donner une nouvelle version — très hardie — dans laquelle il généralise le concept de « massivité » à tous les emplois

génériques de *Le*, y compris ceux où il précède un nom de type «comptable» («Le castor construit des barrages», ou «L'homme est un roseau pensant»). Très paradoxale de prime abord, sa thèse est que la «donation du générique» par l'entremise de *Le* se fait toujours «sur le mode massif» — et ce, quelle que soit la nature du N concerné.

Après avoir rappelé dans le chapitre 1, les grandes lignes de la problématique du générique, l'auteur aborde dans le détail, au long du second chapitre, les différentes «solutions antérieures» du problème dont il souligne, à l'aide de contre-exemples judicieusement choisis et analysés, l'insuffisante valeur explicative: thèses «quantificationnelles» (auxquelles G.K. s'est souvent attaqué) et «intensionnelles» (guillaumiennes ou postguillaumiennes), thèses des espèces naturelles et nominales, thèse du contraste externe... Si les conceptions «intensionnelles» — notamment dans la version «temporelle» qu'en donne L. Danon-Boileau — ne sortent pas trop égratignées de ce chapitre 2, en revanche la dichotomie entre «espèce» et «classe», peaufinée par Corblin pour rendre compte de l'opposition *Les/Le*, sort très ébranlée du tir nourri de la critique et des contre-exemples kleibériens.

Le chapitre nucléaire de l'ouvrage — qui en occupe d'ailleurs la partie centrale — est assurément le troisième, intitulé: «*LE N* générique = un SN massif». A la recherche d'une solution *unitaire* des problèmes posés par l'ensemble des emplois de *Le*, l'auteur, s'en tenant solidement à la présupposition qu'il existe un référent et un seul pour l'article défini singulier, maintient cette condition telle quelle au niveau de la généralité, en élaborant une notion qui s'inspire assez des «types» de Zemach sans pourtant s'y identifier, celle d'*individu générique* associé au *Le* de portée générale. Cette notion est inséparable de l'effet de *massification* opéré par *Le*. Que je dise «L'or est un métal précieux», ou «Le castor construit des barrages», on observe dans les deux cas le même caractère *homogène* du référent et la même *indiscernabilité* des occurrences.

Cela dit, l'effet de masse et d'homogénéité ne joue pas au même niveau pour *L'or* et *Le castor*. Dans le premier cas, la massivité est une *propriété inhérente* au N donné par le lexique et non encore déterminé en discours (un peu comme l'aspect «lexical» — ou Aktionsart — du verbe est donné préalablement à ses formes conjuguées). Dans le second cas, l'effet de massification opère au niveau du SN, sous l'influence du déterminant qui agit sur N en tant que *marqueur externe* (un peu comme le choix de tel ou tel « tiroir verbal » impose au verbe, de l'extérieur, un aspect «grammatical» particulier qui peut être en concordance ou en discordance avec l'aspect lexical).

C'est cette utile distinction entre deux niveaux qui permet à G.K. de donner à l'énoncé de sa thèse le tour paradoxal — et même un peu provocant — que nous avons signalé d'entrée de jeu: «*La combinaison de LE générique avec un N comptable aboutit à un SN massif*».

Nous passerons vite sur les derniers chapitres, dont le rôle essentiel est d'illustrer et d'étayer la thèse précédente par un grand nombre d'exemples dont il convient de souligner, non seulement la pertinence et la valeur démonstrative, mais

aussi ce caractère savoureux et coloré que tous les lecteurs de Georges Kleiber aiment retrouver chez lui et qui contribue à rendre ses ouvrages vivants et attrayants.

Le mérite principal de ce travail est évidemment sa grande cohérence, et la lumière toute nouvelle qu'il projette sur l'opposition *Le/Les* dans leur fonctionnement générique. A la «donation comptable» effectuée par *Les* s'oppose ainsi très nettement la «donation massive» opérée par *Le*. D'un côté c'est l'hétérogénéité et les occurrences distinguables, de l'autre l'homogénéité et les occurrences indiscernables.

A ce système binaire s'oppose le fonctionnement de *un* que l'auteur analyse de façon satisfaisante, mais aussi celui de *des* dont il ne parle pas. Il y a là un manque, à mon avis, car le problème de l'accès de *des* à la généricité — avec ou sans l'entremise de *ça* — se pose bel et bien («Des jumeaux se disputent toujours», «Des chiens, ça aboie!», «Des pommes, ça peut se boire»). Il est clair que G.K. «contourne» le problème de *Des*, comme d'autres, avant lui, avaient éludé celui de *Le*.

Il paraît difficile également de faire une description complète du fonctionnement générique de *le* sans l'articuler étroitement sur celui du «partitif» *du*, avec lequel il est fréquemment en distribution complémentaire. Si l'on ne peut transformer *Jouer du violon est difficile* en phrase à sujet nominal partitif **du violon est difficile* (alors que le maintien du partitif est possible en position détachée — *Mon fils joue du violon — Du violon... c'est difficile!*), cela incite à penser que dans la version métonymique *Le violon est difficile*, le défini générique fonctionne comme une «réécriture» du partitif en position frontale. Dans un ouvrage comme celui-ci, où le défini générique est étroitement lié à l'idée de massivité — notion fréquemment associée au fonctionnement de «l'article partitif» — on regrette un peu que le problème syntaxique de la relation entre les deux «articles» n'ait pas été davantage travaillé et creusé.

Peut-être l'auteur aurait-il eu intérêt aussi à marquer par deux étiquettes différentes — par ex. «SN massif»/«SN massifié» — ce qui distingue un SN comme *l'or*, dont la massivité est lexicale, d'un SN comme *Le castor* dont la massivité est construite par l'énonciateur. Ce petit ajustement terminologique pourrait se faire sans aucun dommage pour le maintien de la thèse.

Une dernière réserve: bien que Georges Kleiber soit, comme chacun sait, un excellent spécialiste de *la chose*, et qu'il en ait fort bien parlé à plusieurs reprises, on s'étonne un peu qu'il lui ferme ici l'accès à la généricité (cf. 4-3-2 «Pourquoi *La chose* ne peut être générique»). S'il est vrai que, très souvent, comme le dit l'auteur, ce terme qui subsume toutes les oppositions lexicales, véhicule seulement «le principe de l'individuation, de l'existence d'items isolables, discernables», il peut arriver aussi que ce dernier principe tombe à son tour. Il en va ainsi, en métaphysique, avec *La Chose*, appelée aussi, parfois, *La Chose en soi*, qui n'a plus «grand-chose» à voir avec la notion commune de *chose*, et dont l'usage est marqué par un haut degré de généralité, comme le montre cet extrait de Hegel, traduit par Gibe-

lin: «La Chose se divise en *matière* et *forme*, chacune étant la *totalité* de la choseité et subsistant pour soi» (§ 129 du *Précis de l'Encyclopédie des Sciences Philosophiques*).

On pourrait rappeler aussi que Lacan utilise fréquemment *La Chose* — par allusion à l'emploi freudien — avec le sens de *l'Inconscient* en général. Quoi de moins individué que l'Inconscient dont le mode d'existence peut d'ailleurs être présenté comme essentiellement «collectif»?

Enfin on peut citer l'emploi allusif bien connu «Les femmes sont portées sur *la chose*» — sans oublier «Monsieur le Curé a défendu *la chose*», cité naguère par Georges Kleiber lui-même — pour montrer que le terme n'est pas fatalement, et dans tous les contextes, interdit de généralité.

Cela dit, l'auteur pourrait nous rétorquer que ce sont là des emplois «spéciaux» de la *chose* dans lesquels le mot cesse de figurer au sommet des taxinomies. En somme *la chose* n'accéderait au *générique* que grâce aux usages *particuliers* qu'on en peut faire!

Ces menues réserves de détail — sans lesquelles, il n'est pas de compte rendu véritable, comme chacun le sait — ne doivent pas faire oublier l'essentiel, à savoir que voici un excellent ouvrage *qu'on peut mettre entre toutes les mains*, tant il est limpide et attrayant, et notamment entre celles des étudiants étrangers dont la langue maternelle n'a pas d'article et pour qui le fonctionnement du défini français est redoutablement énigmatique. Nul doute que le travail de Georges Kleiber ne leur fournisse une aide puissante dans la résolution de cette énigme.

Michel MAILLARD

Daniel JACOB, *Markierung von Aktantenfunktionen und «Prädetermination» im Französischen*, Beihefte zur *Zeitschrift für romanische Philologie*, Band 231, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1990, 202 pages.

Voilà un intéressant ouvrage sur la morpho-syntaxe du français, qui, à partir d'un problème classique, celui de la *prédétermination*, apporte de nouvelles précisions et de nouveaux éclairages et perspectives, qui font considérablement avancer nos connaissances sur la question. La thèse de la *prédétermination* du français repose, comme on le sait, sur le constat que beaucoup d'informations qui, en latin, étaient exprimées par des suffixes correspondent, en français, à des éléments placés devant les lexèmes. Ainsi en va-t-il de la définitude-indéfinitude, du nombre, du genre, de la personne, etc. Un des corollaires les plus remarquables, connu sous le nom de *thèse de la conjugaison*, est que les pronoms conjoints ne sont plus que des préfixes verbaux.

Ce sont ces deux thèses qu'examine sur de nouvelles bases théoriques D. Jacob. Il n'entend pas exposer ni mettre en relief de nouveaux faits. Son objectif consiste, dans le cadre de la noématique de K. Heger, à appréhender les données déjà

connues dans un raisonnement rénové qui s'articule sur un axe fonctionnel onomasiologique : quelles tâches sont à accomplir ? Comment sont-elles accomplies ?

L'ouvrage comprend trois parties. La première (*Die Präfixtheorie in der morpho-syntaktischen Beschreibung des Französischen*, pp. 1-72) place la thèse de la prédétermination du français dans la problématique plus générale de la typologie de l'ordre des mots. L'auteur élargit ainsi de façon nouvelle et stimulante le cadre explicatif jusqu'à la dimension de la linguistique générale. La deuxième (*Die Markierung von Aktantenfunktionen und deren Paradigmatik im Französischen*, pp. 73-115) étudie comment se marquent en français les fonctions actantielles et comment s'organisent leurs paradigmes. La troisième, enfin (*Pronoms conjoints als Kongruenzparadigma: die empirische Einschätzung*, pp. 117-189), sans doute la plus novatrice et la plus intéressante, est consacrée à un réexamen empirique de la thèse de la conjugaison, notamment grâce à la prise en considération des contextes qui excluent l'emploi d'un pronom conjoint. D.J. arrive ainsi à montrer que les pronoms conjoints ne sont pas tout à fait comme les terminaisons verbales personnelles du latin. S'ils reprennent bien les fonctions dévolues à ces affixes verbaux, ils expriment d'autres éléments en rapport avec la définitude et le caractère thématique/rhématique de l'actant.

Outre l'absence, vénielle, de l'indication des éditeurs dans les références bibliographiques, on regrettera que l'auteur n'ait pas toujours tenu compte, pour les expressions analysées, des descriptions et explications actuellement disponibles. Cela lui aurait permis, à plus d'un endroit, d'améliorer sensiblement sa propre analyse. Le pronom *ça* (136-147) représente, à cet égard, un excellent exemple. Ces menues réserves n'entament toutefois guère la grande qualité de l'ouvrage tout entier, qui, étant donné le point de vue adopté, s'avère aussi précieux pour la linguistique française et la romanistique que pour la linguistique générale.

Georges KLEIBER

Georges MOLINIÉ, *La Stylistique (Que sais-je?)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, 127 pages.

L'ouvrage se présente comme un bilan, dense et précis, des différents courants qui ont nourri la stylistique et l'ont amenée à la situation qu'elle occupe aujourd'hui dans le champ des sciences humaines « à la fois comme recherche et comme enseignement ».

A l'approche paradigmatique, un balayage attentif des avatars qui ont tissé son histoire, succède, dans la perspective complémentaire, un examen des axes essentiels sur lesquels se développent les recherches contemporaines, dans la mesure où ces dernières rallient la définition de l'objet, délivrée d'entrée de jeu : « l'objet de la stylistique [...], c'est l'étude des conditions verbales, formelles, de la littérarité », ce qui nomme un domaine et une pratique, l'investigation systématique des déterminations langagières de ladite littérarité.

Ces prémisses posées, l'enquête sur le territoire de la discipline s'organise en trois chapitres. Le premier chapitre, *Histoire de la stylistique*, rappelle, entre la source aristotélécienne et l'avènement du structuralisme, les étapes marquantes: la *rhétorique*, située dans sa tradition et dans son éternel « empire », la *phraséologie* de Bally, qui rend sensible le problème théorique crucial de l'écart, et qui débouche sur la *stylistique des effets*. D'une mise en question à l'autre, le parcours est recentré sur les œuvres littéraires, avec la *critique d'attribution* (F. Deloffre), et les *études de style*, profilées par la célèbre « méthode » de L. Spitzer, et par l'idée d'E. Auerbach d'une représentativité culturelle des formes d'expression. Enfin, dernière en date, la *stylistique structurale* propose un programme strictement linguistique pour l'analyse de la littérarité. Dans cette démarche initiée par R. Jakobson, et propagée par M. Riffaterre, Georges Molinié voit aujourd'hui le nœud de multiples ramifications.

Le deuxième chapitre, *Méthodes et enjeux*, couvre ces ramifications de la recherche actuelle, faisant justement la part des points de vue et des interférences. *L'histoire et le feuilleté* présente les perspectives fondamentales ouvertes par la stylistique historique pour une perception de « la vie des formes » en relation avec une esthétique générale. En second lieu, G.M. envisage les *rapports* de la stylistique avec d'autres disciplines linguistiques: la lexicologie, la linguistique de l'énonciation, « puissant outil de relativisation » propre à dégager « des degrés de littérarité », l'analyse du discours, la sémiotique enfin qui éclaire toutes ces contributions. La troisième section expose le vaste chantier de la *stylistique actantielle*, et le cadre offert à une sémiotique de second niveau. La quatrième et dernière étape, *pragmatique et littérarité*, montre comment la notion d'acte de langage permet de recentrer les enjeux, et de poser en termes adéquats les questions de représentativité dans l'art verbal.

On débouche sur une stylistique interprétative: le troisième chapitre, *Sur le terrain*, décrit ses conditions de fonctionnement, outils les plus performants et filons à exploiter. On relève, dans les *principaux concepts opératoires*, le marquage, lié à la notion de code et de contre-marquage, la surdétermination qui véhicule une appréciation de degrés et de seuils, et qui implique, dans l'émergence d'une portée littéraire, « le primat, quasi-diabolique, de la réception ». C'est là que l'auteur situe judicieusement la reconnaissance des contraintes (l'organisation d'un genre) ainsi que deux oppositions heuristiques capitales: la littérarité générique vs singulière et le couple identité-variation. Un autre concept-clé est celui de dominante. Le repérage des récursivités, dans toutes sortes de combinaisons, et surtout de leur valeur, désigne le travail de fond de la stylistique sérielle. L'ensemble de ces notions, génératrices de procédures, visent à identifier des « stylèmes ». *Le champ* propose alors un deuxième dépouillement, celui des « entrées matérielles possibles sur le chantier où s'élabore la littérarité ». Se présentent le lexique, où il importe de discerner les supports caractérisants (ce qui n'est pas une mince tâche), la distribution et l'architecture sonore de la phrase, enfin la veine royale des figures. Ici G.M. campe une rapide synthèse de la théorie développée dans les *Éléments de stylistique française*⁽¹⁾,

(1) G. Molinié, Paris, PUF, 1987. Théorie que l'on retrouve dans les articles de stylistique générale du *Vocabulaire de la stylistique* (compte rendu ci-après).

distinguant les figures macrostructurales (qui n'apparaissent pas *a priori* à la réception) et les figures microstructurales (qui se signalent de soi), tout en soulignant les liens effectifs qu'elles entretiennent, et leur pertinence d'ordre pragmatique.

Dans l'espace contraignant que l'on connaît, la double vocation d'un *Que sais-je?* s'illustre de façon exemplaire: le lecteur suit à un rythme soutenu l'état des lieux d'un sujet, en même temps qu'il découvre, d'exposés en réflexions d'auteur, une discipline capable d'intégrer et les relais de son histoire, et les acquis les plus novateurs de la recherche actuelle, assumant et assurant délibérément sa place au «croisement des sciences du langage et des sciences de la littérature».

Anna JAUBERT

Jean MAZALEYRAT et Georges MOLINIÉ, *Le Vocabulaire de la stylistique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, 381 pages.

Si un vocabulaire est un ensemble de mots dont la sélection est motivée, voici un livre dont le titre annonce clairement les objectifs: *Le Vocabulaire de la stylistique* de Jean Mazaleyrat et de Georges Molinié est à la fois une encyclopédie pratique et un dictionnaire raisonné de la discipline. En effet au-delà de sa commodité (facilité d'accès tous azimuts par le nombre des entrées, présentation alphabétique, assortiment de corrélats), il s'agit bien d'un ouvrage de fond. Au fil des notions-clés qui se succèdent, surgissent et s'organisent, par accumulation et par réseaux de renvois, les principes et les techniques sur lesquels s'édifie aujourd'hui l'analyse stylistique.

Sur le terrain, on observe un choix de termes impliquant directement ou indirectement un code de la littérarité. Le domaine de la stylistique s'étend donc ici à toutes formes de variation discursive, constructions, décalages et figures de la rhétorique, alternatives de la langue poétique, bref à toutes voies où se développe un usage non informatif du langage, où se réalise un effet reconnu.

Dans cette perspective s'illustrent les deux grands compartiments du livre: l'un est consacré aux us et techniques du langage versifié, l'autre couvre une problématique plus générale de la stylistique, où la maîtrise du vocabulaire vise à faciliter l'intelligence de l'objet. Là, les articles définissent les procédés rhétoriques et croisent les théories (sans s'y enfermer).

Le compte rendu d'un dictionnaire, forme déjà la plus concentrée des connaissances et de la réflexion, impose un sacrifice des entrées, réduites (hélas!) au rôle d'échantillons. Concernant la tradition poétique et le champ du langage versifié, il y avait à rappeler des règles, à les expliquer, à les illustrer. Ici le texte renoue avec la clarté et l'efficacité des *Éléments de métrique française*⁽¹⁾, témoins les articles fon-

(1) J. Mazaleyrat, Paris, A. Colin, coll. «U²», 1974.

damentaux qui définissent un cadre spécifique, au premier rang desquels l'article *Vers*. La définition, contrairement aux apparences, n'allait pas de soi: la versification ne suffit pas à rendre compte du vers; le développement n'éluide pas la difficulté: «ni le syllabisme réglé, ni la distribution des syntagmes de part et d'autre de quelque césure fixe, ni la rime, ni même les indices graphiques n'ont de pertinence assurée comme marques du discours versifié. [...] Le système du vers français est de nature d'abord rythmique». Mais l'assiette rythmique débouche à son tour sur d'autres problèmes, et notamment celui des limites: identité du *vers bref* et du *verset*, point où l'on bascule dans le *hors cadre*, mettent en jeu la lisibilité d'une structure, le relais d'une ordonnance externe, la conscience et la mémoire du récepteur. On perçoit immédiatement l'intérêt d'une lecture «résiliée» passant du *Vers* au *Mètre*, au *Rythme*, à la *Rime*, à l'*Alternance*, attentive aux distinctions entre *vers mêlés*, *vers libéré* et *vers libre*, gagnant de proche en proche les notions d'*accent*, de *césure*, de *discordance*, de *rejet*, *contre-rejet*, *enjambement*... Parallèlement, les abondantes mises au point sur tous les procédés et agencements métriques (rimes annexée, fratrisée, couronnée, concaténée...) révèlent, très concrètement, la souplesse et la richesse d'une langue qui se prête à tant de façons.

Jonction est faite avec la vue d'ensemble du champ stylistique. Les définitions y impliquent une méthodologie. Ainsi, l'article *Caractérisation*, prolongé par *Caractérisème*, *Surcaractérisation*, *Marqué-non marqué*, *Actualisation*, présente un accès générique à l'analyse: «la surcaractérisation d'un texte est [...] en raison inverse de sa portée informative, et peut être solidaire de sa littérarité, de sa poéticité, ou, plus modestement, de son affectivité». Il en va de même pour le concept *Code*, rigoureusement circonscrit dans son incidence stylistique soit comme le «matériel sonore» à la base des figures d'élocution, soit comme «l'ensemble des contraintes langagières de tous ordres qui caractérisent une manière littéraire donnée»: là se profile la démarche de la stylistique des genres. Sans citer les exemples (qui seraient nombreux), on soulignera même solidarité, et même structuration sous-jacente, dans la présentation des figures de rhétorique, réparties (fidèlement à la théorie des *Éléments de stylistique française*⁽²⁾) en figures *macrostructurales* et *microstructurales*, complétées par la notion de *lieu*, et reliées à la perspective *pragmatique* essentielle à la saisie des figures macrostructurales (un exemple très convaincant, entre autres, est fourni par l'opposition entre la *litote* et l'*euphémisme*).

Cet ouvrage à deux mains réalise donc, pour le plus grand profit de l'utilisateur, un équilibre heureux entre une introduction circonstanciée aux appuis et matériaux concrets du chantier stylistique, et une réflexion sur la nature de cette spécificité du langage qu'il s'est donnée pour objet.

Anna JAUBERT

(2) G. Molinié, Paris, PUF, 1987.

Gaston DULONG, *Dictionnaire des canadianismes*, éd. Larousse Canada, 1989, 461 pages.

L'auteur de cet ouvrage, présenté sur la jaquette comme « l'un des linguistes les plus réputés du monde francophone », est le dialectologue à qui l'on doit l'ALEC (*Atlas linguistique de l'Est du Canada*); c'est à partir des données de son atlas, ainsi que de notes de lecture, qu'il a entrepris d'écrire un dictionnaire de canadianismes (l'ouvrage en compte quelque 8.000). Le dialectologue en G. Dulong n'étant pas doublé d'un lexicographe (les deux catégories ne sont pourtant pas mutuellement exclusives), le résultat est intéressant mais pêche souvent par amateurisme.

On regrettera en outre le parti-pris puriste — ou à tout le moins normatif — adopté par l'auteur, et cautionné dans la préface par Pierre Auger. Cette attitude normative illustre, une fois de plus, l'éternelle contradiction du « linguiste-puriste », qui ne recueille que pour mieux éliminer. On se demande aussi comment un Québécois peut s'arroger le droit moral de proscrire des acadianismes aux Acadiens.

La présentation [V-VI] et la préface [VII-VIII] sont suivies d'un guide d'utilisation [IX-XVI] rédigé par A. Bourret et J. Des Chênes, dont l'introduction, aux accents passéistes et folkloristes, est superflue et sans rapport avec le but d'un guide d'utilisation. On a l'impression que ses auteurs n'ont pas lu l'ouvrage, tellement celui-ci y est présenté comme un répertoire de mots moribonds et souvent restreints au registre oral, ce qui en fait est presque une insulte à G. Dulong, qui a justement fait l'effort de nous présenter *aussi* des mots ayant trait « à la vie urbaine, aux réalités nouvelles, aux formes populaires attestées dans les villes, aux terminologies institutionnelles et politiques, au vocabulaire de la vie moderne en Amérique, au parler des jeunes, etc. » (préface, p. VIII). Plusieurs des exemples cités dans ce guide rappellent justement la langue journalistique, donc pas nécessairement orale.

On ne trouvera dans la micro-structure des articles ni transcription phonétique, ni commentaire étymologique, et les exemples, qui font parfois sourire par leur ton moralisateur, sont forgés et jamais tirés d'une source dûment identifiée et datée. L'ouvrage aurait gagné en valeur si les 'notes de lectures (livres, journaux, revues)' [V] de l'auteur avaient été identifiées avec précision dans les articles. On aurait aimé, par exemple, connaître la source de certains mots rares (créations de journalistes, d'écrivains, de scientifiques, de terminologues?), tels *abitibianité*, *agriculturisme*, *alléghanien*, *allochtone*, *monterégianite*, *pergélisol*. On cherchera aussi en vain une bibliographie des ouvrages consultés; certains articles reprennent pourtant presque mot à mot les articles du GPFC (cf. *acheté* 1, *acheter*, *appoint*, *blonde*, etc.). Parmi les marques d'usage, on notera que 'vieux' ne décrit jamais l'usage québécois, mais seulement l'usage français correspondant: pourtant, *arracheur de dents* ou *batte-feu* (et leur référent) sont certainement aussi vieux au Canada qu'en France; de la même façon, si *fourrer* et *piner* « faire l'amour » sont resp. 'vulg.' et 'fam.' en français, ils le sont tout autant en québécois, ce qui n'est exprimé nulle part dans les articles correspondants. On portera au crédit de l'auteur un système de renvois assez complet; la synonymie y est également bien traitée. Un sondage portant sur la lettre A nous a permis de découvrir qu'un bon pourcentage de mots

(environ 40 %) sont absents d'une source comparable, en l'occurrence le *Dictionnaire de la langue québécoise* de L. Bergeron. La principale innovation que l'on doit à G. Dulong consiste toutefois dans les indications fournies sur les aires d'emploi des régionalismes canadiens. Cette affirmation demande cependant à être nuancée. Un sondage sur la lettre A nous apprend que sur 478 acceptions, 120 seulement font l'objet d'une localisation géographique, d'un type ou d'un autre. Dans soixante-quinze cas, cette localisation n'est en fait qu'une indication quantitative: cinquante-neuf acceptions ont été décrites comme 'très répandues au Québec', deux seraient 'plus ou moins répandues', et quatorze seraient 'connues seulement dans certaines régions' [lesquelles?]. Cette typologie étant par nature exhaustive, on se demande ce qu'il faut penser des nombreuses acceptions (en fait, la grande majorité) qui n'ont eu droit à aucune marque. Plusieurs mots connus à la grandeur du territoire et diffusés par tous les médias n'ont pas reçu la marque 'très répandu'. De toute façon, ces étiquettes n'ont qu'une valeur quantitative: seul un petit nombre d'acceptions (quarante-cinq, soit moins de 10 % du total) ont reçu une véritable localisation, à l'aide d'étiquettes géo-linguistiques (acad., région de Québec, etc.) ou de points se rapportant à la carte donnée au début de l'ouvrage, et basée sur l'ALEC. Bref, une innovation intéressante mais menée de façon quelque peu incohérente et lacunaire.

Il y a parfois aussi incohérence dans l'identification de ce qui est québécois et de ce qui ne l'est pas: 'autobus n. m.' est accompagné du commentaire 'dire une autobus est une faute', alors que 'saule n. f.' est défini comme «Saule (mot masculin en français)». La catégorie grammaticale donnée en entrée représente, dans le premier cas, la norme, dans le deuxième cas, l'usage québécois. De même, 'pantalon n. m.' n'a pour définition que ce commentaire: 'Au XX^e siècle, ce mot s'emploie au singulier, à moins qu'il s'agisse bien de deux pantalons ou plus. On enfille son *pantalon*.' Le lecteur doit en déduire qu'au Québec on enfille en fait *ses* pantalons, et que ce discours décrit l'usage français.

Certains 'canadianismes' inclus dans la nomenclature de cet ouvrage n'en sont pas: soit parce qu'il s'agit de mots ou d'expressions tout à fait attestés en France (*baladeur, bitte, cataplasme sur une jambe de bois, nuit des longs couteaux*); soit qu'il s'agisse d'anglicismes répandus mondialement (*Armée du Salut, gai, rockfeller*, [sic; *rockefeller*], *black-jack, bootlegger*), certains d'entre eux ayant d'ailleurs inondé les pages d'une certaine presse française dans les années 80: *dink, punk, yuppy*; soit, finalement, des mots qui réfèrent au Canada mais qui sont très bien connus en France, où l'on a de toute façon l'impression, en les employant, d'avoir affaire à un mot du français général, commun à tous les francophones, et non à un canadianisme: *acadien, canadien-français, québécois* (le traitement lexicographique de ce dernier étant d'ailleurs plus étoffé dans le Petit Robert).

L'ouvrage y aurait certainement gagné si l'auteur avait sollicité les conseils de lexicographes professionnels. Le fort pourcentage (40 %) de données inédites réunies dans ce «dictionnaire» en fait une source importante, dans l'attente de mieux, pour ceux qui s'intéressent au lexique québécois; mais il est dommage qu'une méthodologie amateuriste et floue en limite la portée scientifique.

Pour terminer, quelques remarques ponctuelles dont on pourrait tenir compte dans une prochaine édition :

s.v. *abénaki*, on nous rappelle que 'contrairement à l'adjectif, le nom prend une majuscule'. Pourquoi cela est-il plus pertinent ici que pour *acadien*, *huron*, *inuit*, *iroquois*, *québécois*, où l'on ne retrouve pas le même renseignement ?

s.v. *accordailles*, que veut dire la marque '(part)', absente de la liste d'abréviations ?

s.v. *anguilles*, le verbe *inflationner*, d'ailleurs absent de la nomenclature, est-il un québécisme ou une création de G. Dulong ?

s.v. *autobus*: le lecteur européen pourrait croire que l'*autobus* au Québec n'est qu'un «véhicule destiné au transport interurbain», alors qu'il est bien sûr aussi employé pour le transport urbain; mais cette acception n'étant pas particulière au français québécois, cette partie de la définition n'a pas été retenue. Une approche différentielle légèrement «corrigée» eût été préférable ici.

s.v. *attendre* [qn] avec une brique et un fanal, la copule *et* sonne faux et laisse croire à un fantôme lexicographique, résultat d'une confusion des niveaux de langue; *attendre* [qn] avec une brique *pis* un fanal nous semblerait plus authentique.

s.v. *avoir un front de bœuf*, cette locution n'est pas à classer sous *avoir*, même s'il ne s'agit que d'un renvoi à *front de bœuf*; si on acceptait ce principe (ce qui n'est d'ailleurs pas impossible), il faudrait ajouter un renvoi — cohérence oblige — à toutes les expressions comportant le verbe *avoir*, cf. *belle*, *falle*, etc.

s.v. *b.a.*: le «diplôme couronnant le premier cycle d'études universitaires» est appelé aujourd'hui *bac* par les étudiants, et non *b.a.*

s.v. *baby-doll*, défini comme «vêtement de nuit particulièrement affriolant», on préférera la définition, plus neutre et plus claire, de J. R.-Debove et G. Gagnon dans leur *Dictionnaire des Anglicismes*: «chemise de nuit de femme, sans manches et très courte, qui laisse voir les cuisses». Le mot étant attesté en France, il ne s'agirait d'ailleurs que d'un canadianisme de fréquence.

s.v. *bad-trip*: le mot est défini comme l'«état résultant de l'absorption de substances hallucinogènes». Le *bad-trip* est en fait nécessairement un état douloureux et pénible, sème absent de cette définition; en outre, ce mot connaît d'importantes extensions de sens et peut s'employer, métaphoriquement, pour désigner n'importe quelle expérience douloureuse et désagréable.

s.v. *bascule*, '*donner* ou *recevoir la bascule*' ne peuvent être définis ensemble; la définition ne concerne en fait que *donner*.

s.v. *batcher* (*se*): ce verbe viendrait de l'anglais *to batch*, mais ce dernier est absent de la nomenclature de l'OED; réf. ?

s.v. *bedeauche*, *bedoche*: 'la graphie *bedoche* est à déconseiller'. Cette dérivation étant de toute façon irrégulière, on se demande pourquoi une graphie est préférable à l'autre. On pourrait croire que la variante *-eauche* convient mieux à un *o* fermé,

mais l'absence de transcription phonétique nous empêche justement de connaître le timbre de la voyelle, et, partant, de juger du bien-fondé de ce parti-pris orthographique.

s.v. *bette*: ce mot n'est pas une 'abréviation fautive' [sic] de *betterave*, c'est en fait ce dernier qui en est un dérivé.

s.v. *blonde* «jeune fille courtisée en vue du mariage»: 'en vue du mariage' est un sème devenu on ne peut plus facultatif! En outre, le mot ne désigne plus nécessairement une jeune fille, et peut s'appliquer, à l'occasion, à une concubine.

s.v. *bloquer* «rater, échouer à (un examen)»: ne se dit plus; a été remplacé par *couler un examen* (absent de la nomenclature).

s.v. *boire*, la locution n'est pas à *boire debout*, mais plutôt *pleuvoir à boire debout*, qui n'est donné que comme exemple.

s.v. *boitage*, un mot employé uniquement au pluriel doit être donné en entrée sous sa forme plurielle.

s.v. *bordée*, le syntagme *averse de neige*, curieux néologisme créé par les météorologues québécois, est inséré dans un exemple, mais absent de la nomenclature.

s.v. *brénche-brénch*, *brinche à branche*, on comprend mal le sens de la parenthèse '(angl. leap and run)', qui n'a aucun rapport formel avec le mot-entrée, contrairement à ce qui est le cas des autres anglicismes de la nomenclature (à supposer qu'il s'agisse d'un anglicisme, mais on n'en sait justement rien).

s.v. *canot*: ce mot, bien que d'origine amérindienne (Caraïbes!), est tout de même passé par l'espagnol avant d'arriver en français. Il ne constitue pas un héritage des Amérindiens du Canada. La marque 'amér.' nous semble donc inappropriée, ce mot n'ayant pas le même statut que *toboggan*, par exemple. En outre, la remarque nous apprenant que 'l'OLF conseille la graphie canoé [sic] au lieu de canoë' est superflue.

s.v. *Colisée*: ce mot a été identifié, à juste titre, comme 'n. pr. m.' [nom propre masculin]; *Forum* est lui aussi un nom propre, ce qui n'apparaît pas à la suite de l'entrée; de même *Champ-de-Mars*, *Loi Lacombe*, *Saint-Jean-de-Dieu*, *Superbowl*, *Terrasse Dufferin*, etc.

s.v. *corps*: la définition «camisole d'homme couvrant le torse et portée sur la peau» comprend un canadianisme absent de la nomenclature (*camisole* «maillot de corps sans manches pour homme»).

s.v. *poutine*: dans le sens de «pommes de terre frites...», n'est pas attesté qu'à l'ouest des points 36-85; on le connaît très bien aussi à Québec.

s.v. *sagamité*: 'didact. (en fr.)' est absent de la liste d'abréviations. On ne voit d'ailleurs pas très bien à quoi cela réfère.

s.v. *seraphino*: il serait à tout le moins surprenant que ce surnom ait été 'donné aux Québécois francophones par les Mexicains', ceux-ci ne connaissant absolument pas le *Séraphin* de Cl.-H. Grignon! Cette expression est certainement l'invention

d'un journaliste ou écrivain québécois, probablement par analogie avec *tabarnaco* (v. infra).

s.v. *tabarnaco*: ce délocutif, défini comme le « surnom donné aux Québécois francophones par les Mexicains, dans lequel on reconnaît le juron *tabernacle* prononcé *tabarnac* » (d'ailleurs absent de la nomenclature), est un canadianisme ou un mexicanisme ?

André THIBAUT

Louise PÉRONNET, *Le parler acadien du Sud-Est du Nouveau-Brunswick, Éléments grammaticaux et lexicaux*, New York, Peter Lang, 1989, 267 pages.

Les ouvrages de linguistique descriptive portant sur le français des Acadiens étant relativement rares, on accueillera avec plaisir cette version publiée d'une thèse réalisée sous la direction de Gaston Tuailon par Louise Péronnet, professeur à l'Université de Moncton, et elle-même Acadienne. L'ouvrage, mené dans une optique fonctionnaliste, examine d'abord la morphologie du groupe nominal: déterminants [25-108], noms [109-138], pronoms [139-195]; puis, un chapitre de clôture porte sur une cinquantaine de lexèmes « retenus parmi les écarts lexicaux les plus typiques du corpus » [197-240]. Ce dernier a été constitué à partir de documents sonores empruntés aux Archives de folklore de l'Université de Moncton, et complété par des enquêtes personnelles de l'A.

L'ouvrage vise d'abord à décrire le système en synchronie, puis à illustrer les relations qu'il entretient avec les autres parlers français d'oïl, dans l'espace et dans le temps. C'est pourquoi l'on trouvera, à la suite de chaque développement synchronique, un commentaire qui rapproche le phénomène observé de phénomènes comparables en québécois, dans les divers parlers d'oïls, et en français, à toutes les époques; de nombreuses cartes, basées sur l'ALF, illustrent le propos.

Il ressort de ces cartes que la grande majorité des « écarts grammaticaux » du parler décrit se retrouvent un peu partout en territoire d'oïl; en fait, on les rencontre aussi en ancien et moyen français, si ce n'est même en français populaire, ce qui permet à l'A. d'affirmer que « le conservatisme des écarts grammaticaux du parler décrit provient de l'ancienne langue beaucoup plus que des parlers régionaux français » [245]; il semble en effet que « peu d'écarts grammaticaux du parler décrit sont particuliers aux régions de l'Ouest et du Centre-Ouest » [248]. Sur le plan lexical cependant, la situation serait tout autre: « La région du Centre-Ouest est de loin celle qui offre le plus de similitude avec l'Acadie » [244]. On aurait aimé, toutefois, que la démonstration porte sur un nombre beaucoup plus grand de lexèmes — par ailleurs bien étudiés: transcription phonétique (en API), définition, exemples, commentaire étymologique et géo-linguistique. On regrette aussi l'absence d'un index des notions et des formes: la facilité et la rapidité d'exploitation du riche matériel réuni s'en trouvent grandement diminuées. La bibliographie est un peu mince: on

y déplore particulièrement l'absence de grands noms de la lexicologie au Canada, tels Marcel Juneau et Claude Poirier.

L'ensemble du travail a été réalisé avec sérieux et méthode, et on ne peut qu'en recommander fortement la lecture: grammairien fonctionnaliste, dialectologue ou historien de la langue, chacun y trouvera son profit. Il serait à souhaiter, maintenant, qu'un travail comparable soit entrepris pour la description du groupe verbal, certainement aussi très riche en «écarts», déjà effleurés d'ailleurs dans le chapitre consacré aux pronoms.

Quelques remarques de détail: p. 20, 'orthographe traditionnelle'] 'graphie traditionnelle'. — p. 21, *Atlas linguistique de France*] *Atlas linguistique de la France*; 'nfr pour le nouveau français (selon le FEW)'] 'frm pour le français moderne (= nfr < *neuf Französisch* dans le FEW)'. — p. 27, 'On peut distinguer une autre sorte de genre, qui s'appliquerait aux noms de type générique, comme *arbre*, *animal*, etc.; ces noms semblent caractérisés par l'absence de genre, on si l'on veut, le genre *neutre*. Bien entendu, les signifiants de ce genre sont ceux du masculin'. On ne voit pas très bien ce qui est entendu par là; le nom *plante*, par exemple, tout générique qu'il soit, n'a-t-il pas un signifiant féminin? — p. 148, 'Cette forme (*il*) a existé comme signifiant du pluriel (3 pl) aux 11^e et 14^e siècles'] 'Cette forme (*il*) est attestée comme signifiant du pluriel (3 pl) du 11^e au 14^e s.'. — p. 198, 'FEW 1, p. 1a, AANMARREN'] 'FEW 15, I, *AENMARREN'. — p. 207, 'Dulong (ALEC, q. 1827 *pleurer*) relève peu d'occurrences de *brailler* au Québec': il ne s'agit peut-être que d'un artefact de l'ALEC, le mot étant en fait très répandu au Québec. L'A. aurait pu consulter plusieurs sources lexicographiques pour le français du Québec, ou idéalement, le fichier du TLFG. — p. 214, EXHARBARE] EXHERBARE; 'L'ALF (1191 *sarcler*) ne relève que quelques rares occurrences de ce lexème; on remarque cependant que les régions correspondent assez bien à celles mentionnées par le FEW': cela n'est pas étonnant, l'ALF étant dans ce cas une source explicite du FEW. — p. 224, 'FEW I, 78'] 'FEW 24, 374a'. — p. 228, '*pruche* est attesté en nfr [sic] (1608), mais son étymologie est inconnue (FEW 21, p. 53b...): G. Massignon, citée en bibliographie, a pourtant clairement résolu ce problème, cf. *Les parlers français d'Acadie*, pp. 170-171. — p. 230, '*se taire* est issu de l'afr et du mfr *soi taisier*'] '*taise-toi* est issu de l'afr et du mfr *soi taisier*'. — p. 258, compléter 'Martin, Robert (1971). *Temps et aspect*'] '... *Temps et aspect. Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*'. — p. 260, 'Wartburg, Walther (1971)'] 'von Wartburg, Walther (depuis 1922)'; 'Leipzig, Teubner et Paris'] 'Bonn-Leipzig-Bâle'.

Remarque générale: Quand le FEW est cité pour une forme canadienne, il eût mieux valu citer directement le *Glossaire du parler français au Canada* (absent de la bibliographie), qui est en fait la source de Wartburg.

André THIBAUT

Ambroise QUÉFFÉLEC et Augustin NIANGOUNA, *Le français au Congo* (R.P.C.), Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 1990, 333 pages.

Ambroise Quéffelec qui, avant de devenir professeur à l'Université de Provence, a passé de longues années en Afrique, a à son actif, outre une excellente thèse de syntaxe portant sur le français médiéval, un passé d'africaniste impressionnant. Après avoir publié un *Dictionnaire des Particularités du Français au Niger* (Dakar 1978) et l'*Inventaire des Particularités lexicales du français au Mali* (Nice 1982) il a collaboré à l'*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire* (Québec 1983) et écrit en collaboration avec F. Jouannet *Le français au Rwanda: enquête lexicale* (Paris 1984).

Cette fois-ci, en collaboration avec un autochtone, Augustin Niangouna, maître-assistant à l'Université Marien Ngouabi, c'est le vocabulaire français des habitants de la République Populaire du Congo (ex-Congo français, capitale Brazzaville) qu'il passe au crible avec la parfaite objectivité dont il a déjà fait preuve dans ses ouvrages précédents, se bornant à constater les faits sans souci de parler de fautes et de préconiser une norme. Bien sûr, pas le vocabulaire de tous les Congolais; pas l'«acrolecte» des hyper-lettrés que leurs études supérieures ont rendu capables de parler un français quasi parisien (moins de 2% de la population) ni le «basilecte» des illettrés qui ont grappillé quelques mots français et de ceux qui n'ont derrière eux que quelques années d'école primaire (en tout 80% de la population), mais le «mésolecte» des «lettrés» qui ont été scolarisés jusqu'au baccalauréat ou jusqu'en troisième (environ 18% de la population) et parlent une sorte de français régional.

Or ce qui frappe quand on étudie ces congolismes, c'est leur caractère, dans l'ensemble, absolument français. Les faits que les auteurs attribuent au substrat africain, par ex. *travailler l'argent* pour «gagner de l'argent en travaillant», sont rares. Assurément il y a des flottements dans l'usage des prépositions: *cette bouteille est pour moi* au lieu d'*est à moi* et dans le caractère transitif direct ou indirect, ou intransitif des verbes: *préparer* «préparer le repas», *reprocher quelqu'un* «lui faire des reproches», *attendre à se marier*. Mais rien de comparable aux monstres enregistrés dans l'État beaucoup moins scolarisé du Rwanda, comme ceux que j'ai signalé dans mon *Histoire de la langue française* où une syllabe d'un mot français, confondue avec un morphème grammatical de la langue locale entraîne les dérivations les plus inattendues: ainsi *casseroles*, prononcé *gaserol*, interprété comme «grande casserole», *ga-* étant un préfixe augmentatif, entraînant la formation d'un *igisoroli* «petite casserole», avec le préfixe diminutif *igi-*. Non! les morphèmes français sont bien connus et leur maniement maîtrisé. L'ouvrage de M. Carayol *Particularités lexicales du français réunionnais* est beaucoup plus exotique, malgré une implantation française beaucoup plus ancienne, à cause de l'existence du créole.

Tous les procédés d'évolution sémantique qui ont joué à travers l'histoire du vocabulaire français se retrouvent là, exploités d'une façon non conforme à la norme hexagonale mais, somme toute, exactement parallèle comme le montrent les quelques exemples ci-dessous.:

— dérivation: *pagailleur* « personne qui fait les quatre cents coups, dont le comportement, générateur de désordre et d'agitation est répréhensible »; *gréver* « faire la grève »;

— métaphores: *faire le roman* « faire l'important, avoir une attitude suffisante »; *brûler le film* « donner d'un événement une version différente de celle qu'en donne une autre personne et la mettre ainsi dans une situation embarrassante »;

— métonymies: *une bordelle* « une prostituée »;

— élargissement de sens: *popote* « fourniture d'aliments, achat de nourriture pour une période donnée »;

— restriction de sens: *aventurier* « individu qui s'est introduit en Europe clandestinement et y a passé quelques années »; *politique* « mensonge, tromperie »;

— composition: *ouvre-bières* pour *décapsulateur*;

— sigles: *PK, Péka* « point kilométrique »;

— « mots valises » comme on en trouve tant aujourd'hui dans le langage de la publicité: *copo* « collègue populaire », *dirétude* « directeur d'études »;

— emprunts aux langues locales, comme le français officiel a emprunté à ses dialectes: *mwana* « petit enfant ». Ces emprunts sont particulièrement naturels quand il s'agit de dénommer des réalités régionales sans équivalent en français et qui n'ont d'autre nom que leur nom local: *ntsamba* « vin de palme ».

Ces 18 % « lettrés » de la population congolaise ne sont nullement « créolophones » mais véritablement francophones. Seulement, voilà, ils parlent le français à leur manière, et s'ils veulent être parfaitement compris lorsqu'ils viendront en France, et ne pas faire sourire leurs interlocuteurs, ils auront avantage à prendre conscience de l'écart entre leur norme et celle de Paris et à se familiariser avec celle-ci. Le problème est que les enseignants, hâtivement recrutés et surchargés d'élèves ne maîtrisent pas, eux-mêmes, cette norme parisienne. A cela, le présent ouvrage, quoiqu'il se défende d'être normatif, pourra les aider grandement, de même qu'il pourra convaincre ses lecteurs français de ne pas trop sourire d'inventions, somme toute intelligibles et bien formées, qui pourraient échapper à leurs interlocuteurs congolais. Les auteurs insistent d'ailleurs sur ce point à la fin de leur introduction et, comparant les néologismes congolais aux néologismes zaïrois beaucoup plus marqués du substrat local et parlent de « statalismes » liés à l'histoire et à deux types différents de colonisation.

Ce relevé de congolismes, très finement et précisément commentés, illustrés d'exemples très significatifs, est précédé d'une introduction de 53 pages extrêmement denses où les auteurs étudient la géographie, l'histoire, les divisions ethno-linguistiques du Congo, l'influence de la scolarisation, la situation linguistique actuelle, avec des statistiques à jour, le statut du français, nettement privilégié par rapport aux autres langues, dans les diverses instances officielles et les moyens de communication de masse, notamment à la radio, beaucoup plus généralisée que la télévision, sa situation dans l'usage courant du milieu familial et extra-familial et le corpus mi-écrit mi-oral qui a servi de base à cet inventaire. Les auteurs reconnais-

sent qu'ils n'auraient été complets que si, non contents de relever les écarts de la norme du Congo par rapport à la norme de France, ils avaient aussi relevé, en creux, la partie du vocabulaire utilisé en France et totalement ignoré au Congo. Mais il ne faut pas demander l'impossible!

Tel qu'il est, ce travail tout en finesse, en probité et en rigueur, pourra rendre de grands services sur le plan scientifique, mais aussi, précisément parce qu'il est scientifique, sur le plan pratique, et contribuer à une certaine maîtrise de l'évolution du français en Afrique.

Jacqueline PICOCHÉ

Philologie et éditions de textes

The Voice of the Trobairitz: Perspectives on the Women Troubadours, édité par William D. Paden (Philadelphia, 1989).

Il est rare qu'un recueil d'études de ce genre soit de si bonne qualité, non seulement au niveau de la critique, mais aussi en ce qui concerne la production. Les onze articles réunis ici se rapportent chacun au sujet énoncé, c'est-à-dire à la poésie des *trobairitz*, si bien que l'éditeur évite l'écueil d'une présentation trop disparate. Le volume débute par une introduction pertinente qui fait état brièvement des problèmes, littéraires et historiques, posés par les textes, en même temps qu'elle souligne le rapport entre les différents articles. Il termine par une bibliographie complète suivie d'un index. Il s'agit donc d'un livre homogène en dépit du nombre de ses collaborateurs dont les contributions sont, à quelques exceptions près, motivées par des préoccupations communes.

Il est difficile de choisir les meilleures contributions parmi tant d'articles intéressants; cela dit, peut-être trois d'entre elles, à savoir les études d'Angelica Rieger, Sarah Kay et Tilde Sankovitch, se détachent-elles des autres par la finesse et par la perspicacité de leur argument.

Angelica Rieger étudie la fameuse pièce 'Na Maria, pretz e fina valors' de Bieiris de Romans et reprend le vieux problème controversé de la sexualité de la *trobairitz*: était-elle lesbienne? Ses remarques se basent sur une nouvelle édition de la chanson, accompagnée ici d'une traduction en anglais. Ayant démontré que l'auteur du texte est très probablement une femme et non pas un homme comme le prétendent certains critiques, Rieger compare la pièce à d'autres textes où une femme s'adresse à une autre. Cette comparaison indiquerait que l'expression d'affectivité féminine dans 'Na Maria' n'aurait pas eu, pour un public médiéval, de connotations sexuelles. L'affection — non sexuelle — entre deux personnes du même sexe s'exprimait plus librement au moyen âge qu'aujourd'hui et le ton de Bieiris serait donc familier, voire tout à fait conventionnel. Qui plus est, pour Bieiris la relation de Maria avec son amant infidèle serait le déterminant principal de leur relation. La

chanson met donc en relief le pouvoir des hommes et la façon dont ils réglaient la vie des femmes, y compris les relations qu'elles auraient pu avoir entre elles, tout en nous laissant apercevoir une tendresse et une solidarité féminines qui ne font surface que rarement dans l'écriture médiévale et que passent sous silence de toute façon les auteurs masculins, médiévaux et modernes.

Sarah Kay considère chez les *trobairitz* l'usage des rimes « dérivées », qui sont moins des rimes *stricto sensu* que des mots dérivés de la même racine étymologique placés à la rime (par exemple *gai / gaia*). Passant en revue les effets poétiques éventuels de cette technique, Kay suggère que, dans la plupart des textes où elles se trouvent, les rimes « dérivées » incarnent au niveau formel une opposition qui correspond, grâce à la morphologie de l'ancien occitan, soit à la différence sexuelle, soit à la différence entre la première et la troisième personne. Les deux *trobairitz* à utiliser les rimes « dérivées » — la Comtessa et Lombarda — auraient été sensibles aux possibilités de symbiose entre forme et contenu qu'elles incorporent, ainsi qu'à leur capacité de fonctionner comme métaphore, sur un plan formel (et comme métonymie sur un plan sémantique) de la différence sexuelle. Kay propose un nouvel ordre des strophes pour 'Ab joi et ab joven m'apais'; son hypothèse sera sans doute controversée puisque l'ordre qu'elle adopte n'est attesté dans aucun manuscrit, mais son commentaire est pourtant riche en aperçus. La Comtessa voudrait affirmer sa liberté (poétique et sexuelle) par rapport aux hommes. Elle utiliserait les rimes « dérivées » pour renforcer dans le texte un sens d'opposition sexuelle, mais ses rimes finissent par miner son affirmation d'indépendance, car leur pouvoir de signification dépend d'un système de valeurs qui privilégie la masculinité. Les rimes « dérivées » de Lombarda, par contre, résultent du schéma métrique des *coblas* de Bernart Arnaut d'Armagnac, auxquelles elle répond, mais selon Kay l'usage qu'elle en fait dépasserait de loin son modèle. Lombarda exploiterait les rimes « dérivées » pour déconstruire les avances de son interlocuteur et surtout sa présentation simpliste de la différence sexuelle. Les rimes « dérivées » des *trobairitz* traduiraient donc à un niveau formel une tension entre leur désir d'écrire dans un genre dominé par des conventions masculines et l'expression de leur féminité.

Tilde Sankovitch commente également l'échange entre Bernart Arnaut et Lombarda. Elle puise ses bases théoriques dans l'œuvre de Luce Irigaray: l'explication donnée par celle-ci sur l'importance du miroir — et surtout du *speculum* — dans son rôle d'image et de métaphore dans la culture occidentale serait pertinente pour le texte de Lombarda. Le miroir est une métaphore fréquente chez les troubadours: les poètes font souvent de leur dame un miroir qui reflète l'image parfaite de ce qu'ils désirent, si ce n'est l'image elle-même, le vrai objet de désir⁽¹⁾. Victime de réification, la dame-miroir du troubadour entiché de cette métaphore devient muette, mais, à l'instar d'Irigaray, Sankovitch pose la question, forcément subversive même si elle est implicite dans tout texte qui s'adresse à une femme: si l'objet se mettait

(1) Voir à ce sujet Frederic Goldin, *The Mirror of Narcissus in the Courtly Love Lyric* (Ithica, 1967), et Sarah Kay, 'Love in a mirror: an aspect of the imagery of Bernart de Ventadorn', *Medium Aevum* 52 (1983), 272-85.

à parler? Lombarda déconstruirait systématiquement la tentative de Bernart de la réduire à un miroir, en lui démontrant que le résultat inévitable de son introspection est le silence, voire la fin de la poésie. Si les strophes de Lombarda sont parmi les textes les plus difficiles de la poésie occitane du moyen âge, elles ont néanmoins un pouvoir de fascination inéluctable: la lecture de Sankovitch aidera les amateurs de ce texte hypnotique — médiévistes et étudiants — à s'expliquer sa force et son empire.

Citons ensuite les quatre autres articles consacrés à l'analyse des textes des *trobairitz*. Joan Ferrante entreprend une étude stylistique pour se demander s'il existe, dans la poésie occitane médiévale, une rhétorique féminine. Ses conclusions semblent justes, mais un tant soit peu prévisibles, pour celui ou celle qui connaît les textes en question: les *trobairitz* aiment exploiter le pouvoir évocatoire des mots, elles auraient une tendance à utiliser des structures grammaticales négatives, à éviter des formes verbales indicatives, à s'adresser directement à l'objet aimé et à faire allusion au passé. Castelloza est le sujet de deux articles. Selon Amelia van Vleck, le silence habituel de la dame des troubadours serait pour Castelloza une source de pouvoir: lorsqu'une femme chante, elle cède sa supériorité fictive. La poétique de Castelloza consisterait en une invitation au troubadour-amant à reprendre la parole et à rendre donc à la *trobairitz* sa position conventionnelle, mais rassurante. L'étude fine et nuancée, écrite en collaboration par Jay Siskin et Julia Storme, propose une explication du masochisme de Castelloza. La façon dont cette *trobairitz* met en valeur sa souffrance, y revient et en fait l'axe principale de ses chansons serait une stratégie pour déconstruire la position de l'homme au sein de l'univers poétique de la *fin'amor*: le masochisme servirait donc de tremplin. C'est l'expression d'une subjectivité féminine que viserait Castelloza et non pas une abnégation du soi. Reste à signaler une dernière étude littéraire, celle de Katharina Städler du *sirventes* de Gormonda de Monpeslier: utile pour sa traduction en anglais et pour l'explication du contexte historique, cet article est pourtant dépassé par l'étude d'Angelica Rieger, que l'auteur n'a pas pu consulter bien qu'elle fût publiée en 1987⁽²⁾.

Les deux études sur la réception de la poésie des *trobairitz* sont peut-être les moins intéressantes du volume pour les médiévistes. Paolo Cherchi raconte l'existence troublée, surtout chez des critiques modernes, de trois femmes-poètes italiennes et Geneviève Brunel-Lobrichon décrit la représentation des *trobairitz* dans le chansonnier de Béziers, qui date du dix-huitième siècle. Il est à regretter que le volume ne contienne pas, au lieu de ces deux articles qui seraient mieux placés dans un volume destiné aux amateurs du médiévisme à l'époque moderne, d'études sur la réception des *trobairitz* chez leurs contemporains⁽³⁾. Or, l'article de Cherchi soulève

(2) 'Un *sirventes* féminin — la *trobairitz* Gormonda de Monpeslier', in *Actes du Premier Congrès International de l'Association Internationale d'Études Occitanes*, édités par Peter T. Ricketts (Londres, 1987), pp. 423-55.

(3) Pour la réception des *trobairitz* dans les *chansonniers* médiévaux voir Angelica Rieger, '«Ins e·l cor dona, port vostra faiso»: image et imaginaire de la femme à travers l'enluminure dans les chansonniers des troubadours', *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 28 (1985), 385-415.

un problème — théorique aussi bien que scientifique — dont il évite les ramifications pour son étude et auquel d'ailleurs les auteurs des deux premiers articles du volume auraient peut-être dû affronter plus systématiquement. Comment définir un texte « féminin » ? Et plus précisément comment délimiter le *corpus* des *trobairitz* ?

La délimitation de ce *corpus* est justement le projet de François Zufferey dans le premier article de la section qui ouvre le volume (intitulée « Considérations préliminaires »), tandis que Frank M. Chambers, dans le second article de la section, examine « l'authenticité » des textes médiévaux occitans en dialogue où il y a une voix féminine. Malheureusement, aucun des deux érudits ne relève le défi féministe aux méthodes orthodoxes d'établissement de canons littéraires. Des écrits féministes démystifient les stratégies, apparemment scientifiques, de la critique masculine traditionnelle devant des textes attribués à des femmes : la marginalisation, le mépris, voire la suppression totale⁽⁴⁾. Si les *trobairitz* semblent avoir souffert de ces stratégies au moyen âge, elles en ont certainement souffert au dix-neuvième et au vingtième siècles, et certains critiques, inconsciemment sans doute, prennent aujourd'hui la relève. Je ne voudrais attribuer à MM. Zufferey et Chambers ni un désir de marginaliser les *trobairitz*, ni une stratégie pour réduire le *corpus* de leurs textes. Tout au contraire, ils portent bien évidemment un intérêt vif aux textes en question ; mais ils ont pourtant tous deux recours à des arguments basés sur des suppositions douteuses. Par exemple, les qualités « masculines » que discerne Zufferey dans 'Na Maria' de Bieiris de Roman, et qui l'amènent à démentir l'attribution du texte à une femme, ne sont jamais définies. De même, les critères qu'utilise Chambers pour conclure qu'une dizaine de *tenso*s dans lesquelles un troubadour dialogue avec une femme sont des *tenso*s « fictives » composées par des hommes, ne résistent pas à un examen minutieux. S'appuyant souvent sur l'autorité d'autres critiques masculins, Chambers conclut « à contrecœur » que des textes tels PC 242.69, PC 389.6 et PC 392.7 sont « évidemment » l'œuvre d'un seul poète — masculin — soit parce que la femme en question est anonyme, soit parce que les *coblas* attribuées à des voix féminines sont ou trop bien exécutées, trop spirituelles, trop conventionnelles ou trop satiriques pour être l'œuvre d'une femme. Comment une femme devrait-elle écrire ? Zufferey se montre bien plus honnête sur ce point lorsqu'il donne tout simplement une liste des *tenso*s à voix féminine, insistant sur le fait que l'anonymat des femmes est un critère arbitraire pour déterminer l'authenticité des voix féminines. Selon Zufferey, il faudrait trouver d'autres critères, mais il n'en suggère pas. Ces autres critères, M. Chambers ne les a certainement pas trouvés. Il serait donc temps d'envisager d'autres hypothèses pour expliquer la composition de ces *tenso*s, de leur adresser d'autres questions. Par exemple, certaines d'entre elles, ne seraient-elles pas en fait l'œuvre d'un seul et même poète, une femme ? Plusieurs de ces *tenso*s pourraient très bien être l'œuvre d'une femme qui aurait utilisé le nom, et même le texte d'un troubadour connu pour construire un dialogue et ainsi un contre-texte. On pourrait s'aventurer encore plus loin en examinant d'autres textes de la même façon.

(4) Voir entre autres, Joanna Russ, *How to Suppress Women's Writing* (Londres, 1983).

Combien de textes attribués à des troubadours — ou bien restés anonymes — pourraient être l'œuvre d'une *trobairitz*? Quelques exemples, tel PC 404.5, en sont déjà connus, mais y en a-t-il d'autres?

Malgré ces quelques réserves sur certains articles, le bilan de ce volume est, je le répète, très positif. Paden présente et analyse, en appendice à l'introduction, des données sur la distribution chronologique des *trobairitz* dans la tradition lyrique occitane et en appendice au volume il y a une liste de toutes les pièces attribuées à des femmes, y compris toutes les *tenso*s à voix féminine, si bien que *The Voice of the Trobairitz* servira d'instrument de travail utile, tout en étant une collection d'études qui sont, dans l'ensemble, excellentes.

Simon GAUNT

Le Breviari d'Amor de MATFRE ERMENGAUD, éd. par Peter T. Ricketts (Association Internationale d'Études Occitanes, 4), t. 2 (1-8880), Londres, XII+440 pages.

On se réjouit de la continuation de l'édition de cette très importante encyclopédie en langue occitane, rédigée à Béziers à partir de 1288. Cette œuvre admirablement illustrée dans un grand nombre de mss a connu une très grande diffusion avant d'être supplantée par le *Trésor* de Brunet Latin. R. avait déjà publié en 1976 le t. 5 (vv. 27252-34597).

Il reste encore 4 vol. (2 de texte, 1 pour le glossaire et 1 pour l'introduction) pour que soit remplacée la vénérable édition de G. Azaïs, dont la numérotation des vers a été conservée.

Ce volume part de *l'Arbre d'Amour*, et après Dieu viennent les Anges et les Diables. On aborde ensuite la nature du Ciel et de la Terre (3575T) avec les signes du zodiaque (3656-3943), les étoiles (3944-5620), les quatre éléments (5621-5886), les pierres précieuses (5887-6012), les phénomènes atmosphériques (6012-6290), un « calendrier » à partir du commencement du monde (6291-6902), les plantes et les animaux (6903-7498), l'homme et la femme (7498 sqq.).

L'ensemble est soigneux et mérite d'être recommandé. Il se termine par un mini-glossaire qui vise à compléter le Petit Levy. Sous *lag*, je n'arrive pas à préférer l'interprétation proposée à celle qui m'est venue naïvement à l'esprit, selon laquelle *de lag* signifie « de lait ».

On espère que l'achèvement de l'édition ne se fera pas trop attendre désormais.

Gilles ROQUES

Annette BRASSEUR, *Étude linguistique et littéraire de la Chanson des Saisnes de Jehan Bodel*, Droz (Publications romanes et françaises, CXC), Genève, 1990, 345 pages.

Mme Brasseur a fait suivre son édition — exemplaire (voir les remarques, ici même, t. 53, pp. 584-86, de Gilles Roques) — de la *Chanson des Saisnes* par cette importante *Étude* consacrée essentiellement à établir le rôle à attribuer à Jean Bodel dans cette composition peu homogène⁽¹⁾.

Au cours des deux analyses très approfondies des textes, la première linguistique, la seconde littéraire, l'auteur avance des arguments concluants en faveur de la thèse qu'elle développe, celle d'une première partie 'rolandienne' (jusqu'au v. 3308 de la rédaction AR) composée par Jean Bodel, la suite étant l'œuvre de continuateurs ne disposant ni du même souffle épique ni des mêmes talents poétiques.

Des analyses détaillées des *scriptae* des quatre scribes (pp. 19-174 — nous reviendrons sur certains aspects des questions qu'elles soulèvent — permettent à l'auteur de souligner en passant et de résumer (A §§ 9, 10, 21, 54, 83, 85, et pp. 56-57, R §§ 100, 119, 149, L §§ 82, 87, 96, 99, 108, 116, 127, 128, 137, 149, pp. 136-40, T §§ 29, 97, 126, pp. 170-72) les écarts qui existent dans chaque rédaction entre la première partie et la suite; s'il s'agit de traits phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicaux bien connus caractérisant l'évolution de la langue au courant du XIII^e siècle, les oppositions constatées dans le contexte présent servent aussi bien à mettre en relief l'écart entre la langue de Jean Bodel et celle de ses continuateurs qu'à établir les divisions du poème. Suivent le traitement des problèmes posés par les quatre rédactions (pp. 175-263), et la considération du rôle de Jean Bodel et de la nature de sa contribution à la composition du poème (pp. 265-327) dans des chapitres où Mme Brasseur met à jour les connaissances encyclopédiques de son auteur, de la topographie (et non seulement de la toponymie — nous sommes loin de la géographie inexistante à laquelle d'autres poèmes du genre nous ont habitués) de la Rhénanie, à une perception précise de la mystérieuse *Herupe* (petit problème auquel Mme Brasseur apporte une analyse fine de l'allusion du *Chronicon Briocense*), en passant par les subtilités des rapports hiérarchiques imposés par la féodalité de la France, non pas la France des guerres de Saxe, mais celle de deux siècles plus tard: '...il existe une nette ressemblance entre le *ducatus Franciae* et les possessions des Hurepois. Cet ensemble homogène, confié à un seul homme, correspond beaucoup plus à la situation de la Neustrie à la fin du X^e siècle, qu'à celle de

(1) Une remarque préliminaire, toutefois. Mme Brasseur nous promet (p. 14, n. 1) pour un proche avenir 'une analyse détaillée de ces différents *codices*', à paraître dans la *Revue d'Histoire des Textes*. On ne peut pas ne pas exprimer un regret certain de voir les trois éléments constitutifs d'un seul et unique ouvrage ainsi dispersés dans trois séries de publication distinctes, alors que leur nature exige que le lecteur désireux d'approfondir sa connaissance du poème ait l'ensemble sous les yeux; il paraît en particulier douteux qu'une analyse codicologique ne puisse pas être utile, sinon indispensable, à l'étude des rapports entre les quatre rédactions.

ce même pays un siècle plus tôt [...] Et le gouvernement de Salomon lui-même, qui gère un très vaste domaine, ne serait-il pas une transposition de l'autorité d'Hugues Capet? Salomon de Bretagne ne joue-t-il pas [...] le rôle d'intermédiaire entre le roi et les comtes, à la manière de Robert [...], Charlemagne occupant [...] la place de Charles le Chauve?" (pp. 283-84). Des pages très riches et d'une grande finesse qui illuminent l'immense perceptivité — et l'immense talent poétique — de Jean Bodel, observateur et commentateur de tant d'aspects — guerriers, juridictionnels, sociaux, et j'en passe — de la vie de son temps.

S'il est facile de se ranger à l'opinion de Mme Brasseur en acceptant au v. 3307 de *A* la fin du poème primitif, le fait est que le statut des vv. 3308-4337 reste incertain. Par des coïncidences des plus fâcheuses, le texte parallèle de *R*⁽²⁾, dont la précision du travail de copie est, au mieux, approximative, omet, sûrement par un de ses nombreux accidents de copie, les vv. 3275-3393; il omettra aussi, avant de reprendre sur un modèle de *LT*, l'équivalent de *A* 4292-4337, occultant ainsi les deux charnières cruciales; c'est donc dire qu'on ne dispose pour ces passages que du texte, secondaire, de *LT* 3002-5713 (voir le schéma, p. 173), pour lequel *AR* vont 'droit à l'essentiel, sans se complaire dans les détours de la parole' (p. 205, cf. p. 207 — il s'agit toujours des vv. *AR* 3307-4337 [= *LT* 3002-5713] — 'La version *AR* [...] se contente d'aller à l'essentiel, brûlant les étapes au sein de laisses composites [savoir: des laisses dans lesquelles 'on regroupe... le plus de faits possibles, sans se soucier de ménager des transitions entre eux.' — p. 207])⁽³⁾. La transition paraît certaine, mais le témoignage des mss apportera-t-il quelques éclaircissements sur le comportement des arrangeurs, et surtout sur celui de *R* qui, interrompant son travail de copie en pleine phrase après *AR* 4291, et laissant Baudouin en train de terminer ses préparatifs pour subir le siège de Tremoigne (la laisse est sans équivalent dans *LT*), enchaîne avec le nouveau prologue de *LT* 5714 ss, avant de revenir aux événements de Tremoigne à *R* 23 (*LT* 5735)?

(2) Mme Brasseur relève (p. 197) les 'grosses lacunes' dues à ce copiste; elle aurait pu y ajouter les bourdons très caractéristiques (cf. 'L'omission des vv. 476-988... par suite du saut d'une même rime à une même rime...' - p. 197, n. 16) à 1107-10 (sur *Seignor*), 1890-92 (*Berart*), 2154-55 (*Mais*), 2566-69 (*Nos*), 2688-95 (*Hurepois*), 3927-28 (*Maint*), 4167-68 (*Dedens*), après 408 (*tornois*), 671 (*O(iseler)* - *O(r)*), 781 (*P(uis)* - *P(ar)*), 1145 (*S(eürement)* - *S(ire)*), 1322 (*M(es)* - *M(out)*), 1629 (*Qant*), 1679 (*P(ar)* - *P(or)*)...

(3) L'argument de Mme Brasseur paraît irréfutable: nous avons bien affaire à un récit de qualité inférieure. On se sent moins disposé à la suivre quand elle qualifie cette narration de 'reflet d'un art populaire', formule d'autant plus inattendue que l'auteur vient (p. 205, n. 45) de récuser, à juste titre, le jugement de Ch. Foulon sur le récit de *AR* comme 'mieux adapté à la récitation devant un public populaire'. Remanieur ou continuateur ou chef d'atelier, celui qui a ainsi aménagé le texte était un homme de métier, un de ces scripteurs qui, comme l'a si bien montré Jean Rychner (dans certains de ses derniers écrits) apportaient à leur tâche le talent, ou le peu de talent, dont ils disposaient; il n'était, certes, pas un Jean Bodel. De là à voir dans ses strophes, d'une facture si peu sophistiquée, l'exploitation, consciente ou inconsciente, d'une autre forme d'expression, il y a une marge.

Des analyses, résolument synchroniques, des quatre *scriptae*, toutes quatre des *scriptae* du Nord et Nord-Est du domaine d'oïl, mais variant considérablement entre elles, mènent Mme Brasseur à des conclusions sur la nature de chaque version, et à des remarques sur la datation de chaque. Ainsi, *A* (qu'elle date apparemment de la seconde moitié du XIII^e siècle — cf. p. 55, n. 122) est la version la plus soignée (de la koinè picarde): '...cette rédaction [...] est accessible à tout lecteur ou auditeur de la France d'oïl et peut s'adresser, tout en ne cachant pas ses origines picardes, à un public beaucoup plus vaste que celui d'Arras'. — p. 56; *R*, attribué à l'Est lorrain, est plus récent — fin du XIII^e ou début du XIV^e siècle (p. 99; en tout cas, le ms. est postérieur à 1312, cf. p. 15); dans les deux autres versions, Mme Brasseur relève trois allures différentes, une première division intervenant au v. *LT* 3001, une seconde à 5713; *L* est attribué à la deuxième moitié du XIII^e siècle, la troisième partie étant plus récente que les deux premières) (pp. 137, 139), la première partie seulement étant caractérisée par des traits lorrains (p. 136); *T*, que l'on sait antérieur à 1330, est également daté de la fin du XIII^e - début du XIV^e siècle, et, comme *A*, 'à l'originalité de rester à dominante nettement picarde' (p. 170). Les faits et les arguments avancés semblent largement justifier ces diverses opinions, dont un aspect mérite d'être souligné: bien que l'auteur cite souvent les *Atlas* d'A. Dees à l'appui de ses localisations générales des traits discutés (principalement picards, lorrains, bourguignons), elle a su (tout en reconnaissant — p. 19, n. 1 — s'inspirer des méthodes de celui-ci) résister à la tentation, si périlleuse à notre avis, de s'essayer à une localisation plus précise à partir de données dont tant de paramètres restent, par la force des choses, occultés. La seule conclusion que Mme Brasseur se permet est 'que ces quatre versions ont en commun des traits picards appartenant en majorité à la zone qui englobe Arras et ses environs' (p. 172).

Les dépouillements s'effectuent (à l'aide de l'ordinateur) sur une base alphabétique plutôt que sur la base phonétique conventionnelle, ce qui amène parfois des voisinages inattendus, sources de confusions ou de menues imprécisions⁽⁴⁾. *A* 76 et n. 75: l'absence des futurs svarabhaktiques chez Chrétien de Troyes ne semble pas une preuve que ce trait des dialectes du Nord et de l'Est ne soit pas antérieur à la fin du XII^e siècle; *R* 6: faut-il présenter le lotharingisme *a* pour *e* inaccentué comme un latinisme?; 12: vu que l'auteur identifie (cf. § 84) la séquence *-ign-* comme notation de *n* mouillé, il ne semble pas que des formes du type *conpaigne* soient à considérer comme témoignant de la 'fermeture de *a* en *e* ouvert devant *n* mouillé'; 18 (*-aus* < *-alis*): même remarque que pour § 6; 46: *escriee* (mieux: *escriée*), avec sa diérèse, n'est pas à citer comme faisant exception à la réduction (picarde) de *iee* > *ie*; 55: est-il certain que, sous la plume de *R*, les graphies du type *broiche*, *loigier* témoignent de la palatalisation de la voyelle — un des traits de ce scribe étant précisément la notation des prépalatales par *iche*, *ige*?; 86: aj. *ontox* 1402; 88, *L* 68, 71, *T* 14: aucune distinction entre *l* latéral et *l* mouillé; aj. *parot*

(4) Il arrive que la rigueur avec laquelle Mme Brasseur s'en tient à la lettre du texte exclut toute considération de l'hapax, comme de la simple faute de plume.

1223; 94 (*n* implosif): le scribe n'était certainement pas à l'abri de l'omission par négligence de la barre de nasalisation; 109: contrairement à ce qui est dit, *avienet* 2269 est un *ind.pr.6*, et *balliet* 1776 (*ind.pr.3*) crée un vers faux; 116: *briement* (= *brié(f)ment*), n'ayant perdu aucune voyelle, n'est pas à citer ici; 139: *asiest* 1493 a plutôt l'apparence d'un passé qu'un présent; 149 (cf. aussi 138, 147): (-*ent* pour -*ont*): *ent* 1263 est un hapax, *vent* (= *vont*) 2228 et 886 peuvent n'être que des fautes de plume; la même graphie à 1700 a toutes les apparences d'avoir été amenée par anticipation; l'essentiel est la présence de quinze occurrences (aj. *plaindrent* 727, *remandrent* 839, *tornerent* 874) de cette graphie -*ent* comme désinence du *fut.6*, graphème apparemment inconnu en dehors de ce codex, et que, sauf erreur, ne relève aucun ouvrage de référence (v. infra notre commentaire sur ce point); 150 (-*ont* pour -*ent*): parmi ces formes de l'*ind.pr.6* et du *pft.6* (qui, comme les précédentes, sont exclusivement internes de vers) figurent trois (*atendont* 1798 [corr. pour lire: *Quant li baron atendont?*], *avalont* 2647, *furont* 1011) citées à la césure, avec apocope — faut-il y voir, avec Mme Brasseur, des analogies avec *avoir* et 'au singulier, entre les désinences des parfaits et celles des futurs des verbes en -*er*', ou faut-il les mettre en rapport avec le trait précédent?; *L* 34 (*devié* à la rime en -*ie*): il arrive aussi aux scribes de confondre *ie* avec la graphie identique pour *ié*; 114: *esclarcier*, bien que rare, est attesté — cf. *God.*, III, 401a, *T-L*, III, 915; pour *ind.pr.1* lire *ind.pr.3*; *T*: il est prudent de se rappeler que pour ce codex, détruit par l'incendie de la bibliothèque de l'Université de Turin en 1904, on ne dispose que de l'édition Menzel-Stengel (cf. p. 27 de cette éd.), procurée à partir d'une copie de ce ms. dont on ignore jusqu'à quel point les graphies ont pu être normalisées. Mais, de toute évidence, ce ne sont là que des brouilles.

On nous permettra de nous attarder un peu longuement sur la graphie -*ent* des désinences du *fut.6*.

Ce trait, qui alterne avec -*ont* au *fut.6*, soulève un problème double: en plus de celui de sa nature propre, celui de la confection du fr. 368, seul, semble-t-il, où il figure. Aux douze occurrences relevées dans les *Saisnes* sont à ajouter plus de cinquante relevées, sous la plume du même scribe, dans *Simon de Pouille* (cf. éd. J. Baroin, pp. 202, 211). Or, dans certains des poèmes de la geste de Guillaume d'Orange (sigle *A*³), écrits par une autre main, mais assurément transcrits dans le même atelier afin de prendre place comme partie intégrante de ce même codex — même format, même disposition des textes, même motif décoratif (léger trait vertical tracé à l'encre rouge à l'intérieur de chaque lettre initiale de vers) — on note un petit nombre d'occurrences de cette graphie: *Charroi de Nîmes*: *morrent* 634, *orrent* 972, *servirent* 769, 774, *venirent* 971 (seule occurrence relevée dans l'édition de Poerck); *Enfances Vivien*: *morrent* 361, 3137, *ocirrent* 471, *partirent* 2120, *portèrent* 1498; *Chevalerie Vivien*, éd. Terracher: *ocirrent* 45 (la var. ne figurant pas dans l'apparat); (même dans les éditions d'autres poèmes comportant un relevé complet des variantes morphologiques — celles de Langlois du *Couronnement Louis*, et de Cloetta du *Moniage Guillaume II* — aucune occurrence de cette forme n'est relevée).

Deux faits se dégagent relatifs à la forme: les occurrences, de part et d'autre, se constatent dans toutes les conjugaisons confondues; leur présence à la césure avec valeur syllabique pleine est gage d'une équivalence phonétique autre que *e* inaccentué.

Les occurrences se produisent pourtant dans deux contextes linguistiques différents. Aussi bien dans *Simon de Pouille* (*ibid.*, pp. 196-211) que dans les *Saisnes*, le scribe affiche une série de traits, réalisés avec une grande régularité, que les éditrices s'accordent à attribuer au domaine lorrain, entre autres: passage à *o* de *e*] + palatale, *consoil*, *mervoil*, *soloil*, *voilier* (< *vigilare*) (*ibid.*, p. 198), *soignor* (*ibid.*, p. 202), et aussi + prépalatale, *floiche*, *poichier*, notation qui comporte aussi celle des prépalatales par *-iche*, *-ige* (*boiche*, *loigent*, *roiche*, *toichier*) (*ibid.*, pp. 197-98 — graphème duquel est peut-être à rapprocher celui du type *frainche*, *mainge*). Or, ces lotharingismes sont absents de la *scripta* du scribe des poèmes du cycle de Guillaume, à peu près dénuée de régionalismes; (l'hypothèse avancée par A. Dees, *Atlas des textes littéraires...*, p. 532, qui attribue le ms. fr. 368, sur la foi du texte du *Charroi de Nîmes*, au Nivernais-Bourbonnais, ne résiste pas au témoignage des faits constatés, ni dans les autres poèmes du cycle de Guillaume, ni, à plus forte raison, dans les *Saisnes* et *Simon de Pouille*). Ainsi, sur le plan codicologique, des scribes n'ayant pas le même *habitus* travaillaient à la confection du même codex, l'un des deux écrivant une *scripta* caractérisée par un grand nombre de traits du Nord et du Nord-Est, et spécialement de l'Est lorrain, l'autre écrivant une *scripta* ne déviant guère de la norme de la koinè d'oïl, mais laissant affleurer un lotharingisme étranger au restant de son *habitus*. Il est vrai, aussi, que dans l'édition (diplomatique) des *Enfances Vivien*, on note quelques graphies qui coïncident avec celles relevées dans les *Saisnes* et *Simon de Pouille*, et identifiées par les deux éditrices comme lotharingismes: *a* pour *e* inaccentué, *-s-* rendu par *-ss-*, *chié* fréquent pour *chief*, *fut.1* en *-oi*; mais des graphies du type *consoil*, *soignor*, *boiche*, *loigent*, il n'y a nulle trace.

Vu l'environnement lotharingisant du phénomène *-ent* pour *-ont*, il paraît licite de le verser au dossier, mince mais complexe et indécis, des formes lorraines soulevant la question du *e* final sourd, et de sa notation par *n* — cf. J. Lanher, *Une graphie curieuse dans les chartes des Vosges antérieures à 1270*, dans *Les Dialectes de France au moyen âge et aujourd'hui*, pp. 337-45, où l'on relève deux occurrences (125, 20, 133, 16 dans J. Lanher, *Docs. Ling. de la France*: II, *Vosges*) de *obligen* — *ind.pr.1*, et Cl. Régnier, *Études... Félix Lecoy*, pp. 514-17. Sont également à verser à ce dossier les occurrences, quelque peu plus fréquentes que ne laissent penser les éditions (les éditeurs ayant l'habitude de renvoyer de telles graphies aux leçons rejetées) du B.N. fr. 1448, qui offrent sporadiquement la désinence *-ent* aussi bien à la première et même à la deuxième personne qu'à la troisième du présent des verbes en *-er*; sont à ajouter aussi les nombreuses formes contenues aux ff. 142v-143v du ms. du XII^e siècle B.N. lat. 3348 (*Sermon anonyme bilingue latin-français*) commentées par M. G. Ouy au cours d'une journée d'études organisée par le C.N.R.S. et l'Université de Paris XIII le 6 mai 1990, document offrant des formes telles que: *lenence* (= *leëce*), *por quen* (= *por que*), *quen il* (conjonction, deux fois), *denvant*, *denpartireiz*, *quem den sa belte sen miratur*, dont certaines suggèrent autant un élément diacritique qu'un phonème.

En dehors d'avoir singulièrement éclairé tant de questions relatives au poème proprement dit, Mme Brasseur a fourni aux médiévistes une double somme de matériaux inestimables. D'une part, avec les copieuses *Notes* qui accompagnent son édition du texte, ses recherches, fort bien documentées, constituent une précieuse étude d'ensemble englobant tous les aspects du genre épique. D'autre part, en publiant quelque quatorze mille vers de texte, répartis sur les trois mss *ARL*, accompagnés d'analyses scriptologiques (comportant aussi un long chapitre — pp. 241-60 — consacré à la facture du vers, auquel seul manque un tableau des rimes qui aurait grandement facilité le travail de l'utilisateur), l'auteur nous dote d'un instrument de travail et de référence dorénavant indispensable à tout éditeur d'un texte picard, comme à tout médiéviste préoccupé par les problèmes de la scriptologie des textes littéraires et de la transmission de ceux-ci.

Duncan McMILLAN

La Chanson de Roland, édition critique par C. Segre, nouvelle édition revue, traduite de l'italien par M. Tyssens, Droz (Textes Littéraires Français, 368), Genève, 1989, 2 tomes, 313 et 448 pages.

Voici enfin la version française de la première édition critique depuis 1900 de la *Chanson de Roland*. La version italienne datait de 1971 et avec l'appoint de M. Tyssens la version française devient désormais l'ouvrage de référence. Se clôt ainsi le long règne des éditions, qui à la suite de l'excellente édition de J. Bédier, se fondaient exclusivement sur le ms. d'Oxford.

C. Segre a su réagir contre le confort intellectuel, que procurait la prééminence absolue donnée au ms. d'Oxford. Il a eu le courage de prendre en compte la totalité de la tradition et a pu donner un texte impeccable qui pourra combler les « bédieriens » dans le t. 1. Le t. 2 est consacré à présenter les variantes de la version donnée par la rédaction β et à en discuter sagement les apports pour la reconstruction de l'archétype.

L'ensemble est mené avec une rigueur absolue. L'intérêt de ce travail est d'offrir des perspectives neuves alors que la valeur heuristique de la méthode de Bédier, fertile à l'origine, avait fait place à une certaine sclérose : l'objectif de chaque chercheur était d'être plus bédierien que ses prédécesseurs.

Bref, on devra désormais utiliser cette édition qui n'a pas eu besoin de s'alourdir d'un glossaire ; en effet le glossaire de Foulet (adapté selon la table de concordance donnée ds *Olifant* 3, 262-263), la concordance de J.J. Duggan, et les traductions de Bédier, Moignet ou Jonin, gardent encore toute leur utilité.

Le travail fourni par C. Segre mérite donc que soit entendu son appel : « j'estimerais n'avoir pas perdu ma peine si ce texte réussissait à en inciter d'autres, beaucoup d'autres, à aller encore beaucoup plus à fond dans l'étude de la tradition de la ChR ou dans l'analyse de ses leçons ».

Gilles ROQUES

Sanson DE NANTUIL, *Les Proverbes de Salemon*, éd. par C.C. Isoz, Anglo-Norman Text Society (Anglo-Norman Texts 44 et 45), London, 1988, vol. 1 et 2, 183 et 175 pages.

Editio princeps d'une traduction commentée des Proverbes de Salomon écrite en Angleterre au milieu du 12^e siècle. L'auteur est Sanson de Nantuil (v. 195) qui dédie son œuvre à une certaine Aeliz de Cundé (prob. de Horncastle en Lincolnshire; v. 201). Le manuscrit unique donne toujours d'abord le texte de la Vulgate (versets 1,1 - 19,20, en portions de longueur très variable; 19,21 - 31 manquant), suivi d'une traduction d'habitude assez proche (couplets octosyllabiques rimés) et du commentaire moralisant et allégorique de Sanson (même mètre, 11852 vers en tout). La copie du texte latin est très fidèle. Les versets latins et leurs traductions sont normalement précédés de 'Litera', le commentaire de 'Glose'. Le commentaire est habilement composé de différentes traditions latines⁽¹⁾. La langue est soignée bien qu'elle montre nettement l'empreinte de l'anglo-normand.

Le ms. BL Harl. 4388 (119 f^{os}) contient outre ProvSalSan (sigle du DEAF; f^o 1-86 v^o), Guischart (agn. fin 12^e s.), ChastPereB (agn. déb. 13^e s.) et CatElie (agn. fin 12^e s.?). Il date plus probablement du début du 13^e s. (ainsi Vising et surtout Mme Michelle P. Brown de la British Library) que du milieu du 13^e s. (Catalogue du fonds Harley de 1808, Mme Bouly de Lesdain dans BullIRHT 14,79, etc.) ou du 12^e siècle (Th. Wright, *Biog. Brit. lit.* 1842-46, 2,129-131, Woledge-Short R 102,10, etc., aussi l'éditrice Isoz). La qualité de la copie est bonne (cf. GuischartG).

Bien qu'on ait écrit il y a 105 ans une thèse sur les sources du texte (v. note 1) et il y a 80 ans deux courtes thèses sur la phonétique et l'ordre des mots dans ce texte⁽²⁾, il est resté inédit. Un extrait étendu a été incorporé dans BartschHorning⁽³⁾, d'autres dans Wright, *Biogr.*, etc.

L'édition de Mme Isoz est très lisible. (N'ont paru que les deux volumes de texte précédé d'une notice de 12 lignes, le troisième volume permettra une meilleure appréciation du tout.) Les abréviations y sont résolues, l'emploi des minuscules et majuscules régularisé, la ponctuation bien établie. La transcription est soignée; des différences par rapport à l'extrait édité dans BartschHorning semblent plutôt attribuable à une copie moins soignée de ces derniers (v. 4590, 4608, 4614, 4617, 4630, 4633, 4659, 4660, etc.; l'accent sur *aignelét* 4659 surprend; *fiancosement* 6050 manque la cédille). Le mètre, relativement correct pour un texte agn., a été rétabli (au v. 3835 corriger *maïsme[me]nt* en *maïsme[me]nt*; de plus, comme il y

(1) Cf. F. Kluge, *Über die von Samson de Nantuil benutzten Werke*, thèse Halle 1885 [1886].

(2) S. Hilgers, *Der Lautstand in den Proverbia Salomonis von Samson von Nantuil*, thèse Halle 1910, H. Hilgers, *Die Wortstellung in Samson von Nantails altfranzösischer Bearbeitung der Proverbia Salomonis*, thèse Halle 1910, toutes les deux utilisant une copie alors en possession de H. Suchier.

(3) 1887, col. 149-158, = vv. 4585-4970; correspond à Prov 7, 1-23; utilise la copie de Suchier.

a souvent confusion entre *maismement* trisyllabique et *mëismement* quadrisyllabique, aussi *mesement*, etc., on pourrait préférer *mais[e]me[me]nt*. Il y a de quoi établir un glossaire nourri: *abusif* 8755; *ameros* "qui a de la compassion" 3824; *[faire] bon marché* "offrir à bon prix" 42; *entituler* 312; 319 1^{re} att.; *[e]schale* (d'une cha-taigne) 186 (*une schale* l. *un'eschale*?); *ethimologie*, 79; 162, et surtout *ethimologier* v.a., 160, 1^{re} attestation, manque FEW 3, 248b malgré Gdf 3, 670c (Desch et GLag 1499); *fiançosement* 6050 = lat. *confidenter*, aussi 6096; 8344; *glose* passim, 1^{re} att., cf. DEAF G 878. Noter les cinq sens: l'oïr, le *goster*, le *vëir*, l'odorier, le *tochier* 6767 ss.

Voilà un texte intéressant qui méritait bien plus une édition que maint texte archiconnu réédité et remâché pour la 36^e fois. Nous en attendons le 3^e volume avec impatience.

Frankwalt MÖHREN

WACE, *La Vie de sainte Marguerite*, éd. avec introduction et glossaire par H.E. Keller. Commentaire des enluminures du ms. de Troyes 1905 par M.A. Stones, Niemeyer (Beiheft zur Zeitschrift für romanische Philologie, 229), Tübingen, 1990, 334 pages.

On s'était habitué à l'édition menue (XXXII+74 pages) de la *Vie de sainte Marguerite* de Wace, qu'avait donnée E.A. Francis dans les CFMA. Nous avons maintenant un ouvrage plus ambitieux, monument imposant à la gloire conjuguée du grand poète normand et de sainte Marguerite, bâti par l'auteur du très utile *Vocabulaire de Wace* (1953). L'introduction fait le point sur les versions diverses de la légende, et en particulier sur les textes français [13-21]; l'éditeur ne semble pas connaître les travaux de K. Reichl, v. en particulier son édition de la version en vers (ici n° 10) ds R 96, 53-66. Description des mss de la vie écrite par Wace [21-26]: deux sont très connus, M (= Tours, BM 927) qui daterait du 2^e quart du 13^e s. et A (= Arsenal 3516) qui a souvent été daté de 1267-1268, mais v. aussi sur ces deux mss *La Vie du pape saint Gregoire*, éd. H.B. Sol, XIX-XXI; le troisième, plus récent (fin 13^e s. ou premier quart du 14^e s.), T (= Troyes, BM 1105), n'est pas inconnu des utilisateurs de Gdf qui le cite à de nombreuses reprises comme *ms. Troyes*, sans autre précision ni de numéro ni de folio, sous les titres *Vie Ste Marg.* (sans indication d'auteur) et *Les XV joes ND* (voir pour les ff. 176-187, Sonet 478 et ff. 187-194, Sonet 1278).

L'étude linguistique de ces mss. [26-28] aboutit aux conclusions que M est la copie tourangelles⁽¹⁾ d'un modèle picard, que A provient de la Flandre ou du nord de l'Artois et que T se localise dans les Vosges méridionales ou la Franche-Comté

(1) Aux traits occitans de M ajouter *liam* pour *lien*.

septentrionale. Ces conclusions sont valables même si les arguments sont loin d'être tous probants; reste cependant très douteuse l'hypothèse du modèle picard pour M.

L'état de la tradition manuscrite (le meilleur ms. est amputé de la moitié du texte et les deux autres sont très remaniés) ne permet pas d'établir une édition critique. E.A. Francis avait donné l'édition synoptique des deux premiers mss. M et A (ce dernier complété pour ses lacunes par T). K. a essayé de pousser l'analyse plus loin que sa devancière et réhabilité partiellement le ms. T. Il a su surtout essayé de caractériser l'ambiance culturelle de chacune des versions. Pour ce faire il a eu recours à des hypothèses souvent séduisantes. En fait, il en résulte que le ms. M donne bien, et de très loin, le meilleur texte mais que le texte de T méritait d'être édité à part entière.

Wace, dans ce qui est peut-être la première œuvre de lui qui nous soit parvenue, a suivi de très près une vie latine qu'on peut lire dans l'édition Francis mais qu'on ne retrouvera pas ici. K. s'est inspiré pour l'édition du texte français de la méthode de Noomen et Van den Boogaard dans leur *Nouveau recueil complet des fabliaux*. Les éditions de M et de A sont très précises: pour M, on aimerait que soit confirmée la divergence avec Francis sur la place du v. 375 et on lira *De la cité* en 596 et pour A on peut penser que *oex* 429 est à lire *dex*. K. reproche à F. des erreurs de transcriptions dans T [49-50]. La sienne n'est pas exempte comme on peut le voir en utilisant les planches jointes [290-302]: 92 *Pertot*; — 97 *Mergerite*; — 98 *Per*; — 117 je lis *sentence* (d'ailleurs *entente/entention* sont écrits *antante/antantion* ds T) auquel je donne le sens de «règle de vie»; — 327 *oies*; — 525 *chevafut*; — 674 *es-pousee*; — le vers 693 est à reculer devant 696 (l'ordre des vers est donc identique à celui des deux autres mss); — 695 *oriant*; — 713 *chantant sanctus*.

Les textes diplomatiques sont suivis d'une «reconstruction». Il ne s'agit pas d'un texte critique mais d'une restauration. On s'abstiendra donc de la commenter.

Un index des noms propres précède un très bon glossaire [119-158] qui est une œuvre de lexicographe. Il y a quelques ratées, inévitables dans ce genre d'exercice: cf. *genoillons* où il faut lire A 664 (et non T). Pourquoi donner comme graphie vedette *don* (2) alors que la forme est écrite *dont* dans 6 cas sur 7? On trouvera d'autres remarques à faire sur *bataille*, *entencion*, *laier*, *lumiere* (qui signifie «cierge» en 637) etc. Quelques soulignements ont été omis. Viennent ensuite une table de fréquence [159-176] et un index des mots attribuables à Wace [177-181]. On peut regretter dans cette liste l'absence de *manable* M 366 (confirmé par *menauble* T). Il pourrait s'agir d'un mot régional écarté par A. On pourrait aussi placer *espurgement* dans la liste des mots à coloration régionale.

La seconde partie contient une intéressante étude sur l'iconographie du ms. Troyes 1905, complétée par 91 planches en noir et blanc de belle qualité.

Au total un ouvrage riche et même foisonnant qui aurait sans doute perdu en spontanéité à être plus académique. Ceci vaut parfois aussi pour le français utilisé.

Gilles ROQUES

De Sainte Katherine, an anonymous picard version of the life of St. Catherine of Alexandria, éd. par W. MacBain, George Mason University Press, Fairfax, 1987, XV+216 pages.

Sainte Catherine d'Alexandrie, si souvent représentée avec sa roue, fait partie de ces saint(e)s bien servi(e)s par les hagiographes médiévaux en langue française. P. Meyer dans son étude (HLF 33, 342-344) en a signalé 11 versions en vers et E.C. Fawtier-Jones en a ajouté deux autres, dont le Mariage mystique de sainte Catherine, dont MacBain prépare l'édition. L'essentiel de ce corpus a déjà été bien édité. On connaît en particulier trois textes, celui d'Aumeric, curieux témoignage linguistique, édité et étudié par O. Naudeau (v. RLIR 47, 252), celui du chartreux Destrées, disciple de Molinet, et la vie la plus ancienne, composée par Clemence de Barking, en anglo-normand, à la fin du 12^e siècle. C'est l'éditeur de ce texte dans l'ANTS qui a entrepris de publier ici la dernière version inédite (n° 4 de l'étude citée de P. Meyer).

Une « introduction » [VII-XV], parfaitement informée, place cette vie dans la tradition. Fondée sur la version longue de la *Vulgata* latine, elle en donne une adaptation fidèle et sans prétention mais qui se lit aisément. Elle fut la plus répandue : 8 mss de provenances diverses (Picardie, Hainaut, Lorraine, Centre), copiés de la deuxième moitié du 13^e s. au début du 15^e siècle. On en trouvera la description [1-8]. Les rapports des mss sont bien analysés et le choix du ms. de base est bien fondé [8-14]. L'œuvre a été composée en Picardie durant la première moitié du 13^e s. comme le montre une étude linguistique solide [15-22]. Le scribe du ms. de base est aussi picard et sa langue est soigneusement décrite [23-32]. On pourrait signaler quelques picardismes lexicaux : *brai* « boubier », *laier* « laisser », *mahommet* « idole », *muiaix* (*muel*) « muet ». La vie est écrite en octosyllabes sans recherche particulière [33-34].

Le texte est solidement établi. La lacune finale du ms. de base [1403-1616] est comblée par un second ms., un peu plus tardif et un peu moins picardisé. L'édition est très satisfaisante. On notera cependant que le tréma et le tiret surmontant une voyelle ont la même signification (cf. *païs* 30 et *oi* 81). Quelques menues remarques : 127 supprimer les deux points ; — 135 supprimer le point ; — 142-144 virgule après *faisoit* et point (sans interrogation) après *venjance* ; — 197 lire *Après* ; — 203 la note justifie de corriger *disete* en *deïté* (attesté par ex. en 516) ; — 204 virgule au lieu de deux points ; — 335 lire *verrés* ; — 521 *car* mérite un commentaire ; — 631 et 1002 lire *d'ore* ; — 708 lire *afuit* « s'y réfugie, se place sous sa protection » ; — 794 on peut se dispenser d'ajouter *en* ; — 986 lire *repaïré* (faute d'impression) ; — 1121 lire probablement *li tirans* ; — 1294 et 1457 lire *parvenir* ; — 1330 corriger *A* en *Et* et lire *gloirefiant* ; — 1400 point après *apasenter* ; — 1451 *m'estier* pourrait être plutôt *m'ester*. Un soigneux relevé des variantes [85-109], des notes critiques [111-116], un glossaire [117-139] et un index des noms propres [141] complètent l'édition. Le glossaire est très large et attentif. On y remplacera [*compaier*] par [*comp(a)rer*].

En appendice, une traduction en anglais de la vie française et le texte de la vie latine terminent un solide travail.

Gilles ROQUES

Gautier d'Arras, *Ille et Galeron*, publié par Y. Lefèvre, Champion (CMFA, 109), Paris, 1988.

Après l'édition d'*Eracle* par G. Raynaud de Lage, on trouvera dans la même collection, vénérable mais surannée, l'édition de l'autre roman de Gautier. Depuis les éditions rivales de Löseth et de Foerster, maintenant centenaires, la découverte d'un second ms. (W) avait permis à F.A.G. Cowper de donner un texte meilleur dans son édition de la SATF (1956). Il est vrai que son utilisation du ms. P se faisait essentiellement à travers les éditions précédentes.

Y. Lefèvre a choisi de donner le texte P, comme Löseth et Foerster, mais il pouvait utiliser le ms. W pour le corriger et le compléter.

Nous disposons donc de deux éditions fondées chacune sur un des deux mss; W corrigé à l'aide de P ou P corrigé à l'aide de W.

Pour le reste, l'apport de la nouvelle édition est assez mince. L'introduction fait le point après les travaux de Fourrier, de Cowper et de Rensi [7-30]. Il n'y a pas d'étude linguistique. Les notes sont extrêmement sobres [230-240]. Il est vrai qu'il n'y en avait pas dans l'éd. Cowper. Les éditeurs modernes ont refusé de suivre Foerster qui avait donné 60 pages denses d'*Anmerkungen*, où filtrait une polémique acerbe avec Löseth. A dire ses doutes ou ses certitudes, il prenait de gros risques, comme l'a prouvé la découverte du ms. W. Néanmoins on peut constater qu'il avait essayé de comprendre la lettre du texte.

Le glossaire [241-252] est court, plus court même que celui de Cowper. Le meilleur glossaire d'*Ille* se lit dans TL qui a soigneusement dépouillé l'éd. de Foerster.

Par ailleurs, on est beaucoup mieux armé pour étudier les proverbes, et en particulier depuis le travail d'E. Schulze-Busacker (v. RLiR 50, 278). Or sur ce point précis, dont on sait l'intérêt à propos de Gautier d'Arras, l'introduction [29], qui reste très générale, s'appuie exclusivement sur l'introduction de l'éd. de Cowper [LI-LII].

Le texte⁽¹⁾ et l'apparat sont clairs. On aimerait être sûr que tous les cas de désaccord avec Foerster et Löseth représentent des fautes de ces derniers: cf. par ex. 83 *par l'honneur* (*par honneur* FL). Il est regrettable de ne pas avoir utilisé les éléments encore valables dans l'édition Foerster: cf. par ex. 223 *ingleerie* (ms. P) cor-

(1) En 1450 (après *hom*) et en 3879 (après *Ille*) mettre une virgule au lieu du point.

rigé en *janglerie* d'après W qui a en fait *joglerie*. Or Foerster (comme Löseth) a corrigé en *janglerie* en expliquant que la forme du ms. reflèterait mieux paléographiquement un *juglerie* auquel il préfère cependant *jangl-* car il s'agit d'une famille de mots qu'affectionne Gautier; — en 2526, faut-il écrire *devers* ou *de vers* et dans ce cas que faire de la note?

Le glossaire est loin de répondre à l'attente. Il aurait mérité plus de soin et il manque singulièrement de rigueur, en particulier dans la présentation des verbes. On y trouve beaucoup trop de fautes matérielles: cf. *aoire* aj. 6530; — *couche* et *couchier* (rangés après *clamer*) sont à placer à leur ordre alphabétique; — *consire* lire 6424 au lieu de 624; — *faillir* (rangé après *faiture*) est à replacer. Signalons aussi que dans les notes *Galeron* devient *Ganelon* (4336) ou que *seror* est omis (3672). Même flottement dans l'index des noms propres qui n'est pas complet. Manquent les villes (*Arras*, *Lengres*, etc.) et les provinces (*Angau*, *Normendie*, etc.) compléments d'un nom propre ou d'un titre. Manquent aussi les noms de peuples (*Alemant*, *Englois*, etc., sans parler de *Romain*; mais *Griex* est évoqué au bénéfice d'une note). Même *Gautier* qui se nomme trois fois est omis! On pourra se procurer la photocopie du *Namenverzeichnis* de Foerster. *Akarins* ne précède *Agars* qu'au bénéfice de la graphie *Acarins* qui n'est pas notée. Un certain nombre de noms, absents du ms. W, sont ici omis (*Ector*, *Estout*, *Agoulans*, *Rollans*, *Oliviers*) et *Eumenidus* est affublé de la graphie de W. On trouvera *Maselaine* « fête de sainte Madeleine » ou *Jake* (*saint*) « Saint-Jacques de Compostelle » mais pas *Vincent* (*saint*). Enfin, comme Cowper, on a édité *Madonie* < *Conie* >, mais la versification fait préférer *Madoine* < *Coine* >; sur ces noms v. aussi le répertoire d'A. Moisan. On regrettera d'ailleurs que ce répertoire n'ait pas été connu (v. p. ex. pour *Estous de Langres*).

Cette édition offre néanmoins une bonne occasion de relire Gautier d'Arras.

Gilles ROQUES

S. BUZZETTI GALLARATI, *Le Testament maistre Jehan de Meun, un caso letterario*, Edizioni Dell'Orso (Scrittura e Scrittori, Serie monografica 3), Alessandria, 1989, 261 pages.

Les œuvres de Jean de Meun nous sont maintenant accessibles. Pour le *Roman de la Rose* nous avons la grande édition d'E. Langlois qu'on peut contrôler à l'aide de l'édition de F. Lecoy; l'édition de D. Poirion est par contre peu fiable. Pour les traductions, nous utilisons les éd. de V.L. Dedek-Héry (*Consolation de Boèce*), de L. Löfstedt (*Vegèce*) et de F. Beggato (*Lettres d'Abélard et d'Héloïse*). Mais il reste encore deux textes qui n'ont pas été véritablement réédités depuis Méon (1814), *Le Codicille* (88 octosyllabes) et *Le Testament* (près de 2200 alexandrins), v. GRLMA n° 2233 et 2234.

S. Buzzetti Gallarati travaille sur *Le Testament* depuis une vingtaine d'années. En 1973 elle a déjà édité (thèse non publiée) le ms. 1656 de la BNU de Turin. Elle

donne ici une première synthèse de ses recherches et l'édition avec glossaire d'un autre ms., un des plus anciens, le ms. 178 de la BPU de Genève (copié par « Girart de Biaulieu, clerc de S. Sauveur de Paris » en 1353).

L'introduction dresse l'état des lieux [7-17]; un gros travail reste à faire: il faut démêler le maquis des 116 mss. A l'heure actuelle, les éditions Lenglet du Fresnoy (1735) et Méon (1814) sont inutilisables car elles combinent arbitrairement et silencieusement plusieurs mss. On connaissait trois autres éditions, peu répandues: celle de A.C. Bourneuf (fondée sur le ms. Vatican 367) 1956 (non publiée), celle de S. Buzzetti (v. supra) et une édition siglée JMeunTestP (= ms. San Marino California) ds le DEAF.

On trouvera ensuite un résumé du *Testament* [17-19], puis une très intéressante présentation de la structure du texte [21-39], divisée en 10 séquences structurées en général d'après les modèles de la dispute scolastique. C'est encore la culture scolastique qui imprègne certains éléments du lexique, qui sont relevés [41-76]. Un chapitre s'intéresse aux thèmes et *topoi* littéraires [77-97]; signalons que la bibliographie des éditions de textes [77 n. 4] contient nombre d'éditions désuètes parmi lesquelles Jubinal *Jongleurs et Trouvères*, malgré le millésime de 1935, dont il est affublé par erreur. Enfin l'éditrice dresse l'inventaire des procédés rhétoriques [99-110]. La conclusion opte pour l'attribution à Jean de Meun [111-116].

Vient ensuite l'édition du ms. de Genève, qui ne contient que le *Roman de la Rose* et le *Testament*. Le texte est accompagné de notes. Quelques remarques: 463 note, *faire autel noce a auc.* pourrait être une expression signifiant « infliger un pareil traitement » cf. frm. *faire sa fête à qn* et aussi afr. *faire sa noce de qn* « le dévorer » ds TL; — 818 on préférera corriger en *escharder* « mettre à mal » (cf. éd. Méon ds Gdf 3, 368b; TL 3, 854; R 104, 250, 218; GerbertMontreuilContPerceval); — 934 lire plutôt *engalment*; — 1095 lire *en saisirent*; — 1295 naturellement *maise* adj. f. convient parfaitement; — 1416 *li champs de la ronde* n'est pas « le chant de la ronde (= de la patrouille) » mais « le chant de l'hirondelle (*de l'aronde*) »; — 1464 *morte saison* est parfait au sens de « époque où la terre ne produit pas »; — 1949 lire *Or ont par leur...*; — 1955-56 lire *Et cil faux usuriers qui la povre gent re(s)ent Si pres que riens qu'il puissent a laissier ne leur beent*... tondent si ras les pauvres qu'ils aspirent de toutes leurs forces à ne rien leur laisser»; — 2021-22 lire plutôt *de lessier* et *de guerpier*. L'intérêt lexical du texte est très grand; ce qui n'a pas échappé à Gdf qui a bien dépouillé l'édition Méon et les textes des mss Corsini et Vat. Christ. 367. On trouvera aussi de nombreuses expressions et proverbes. Le glossaire est ample mais il est loin de contenir tout ce qui intéresse le lexicographe. Il faudra aussi rectifier quelques bévues: *achemines* est un verbe au sens de « diriger »; — il faut séparer *achever* et *achevir*; — *aveal* lire *avel*; — *boir* est un barbarisme; — *cutoie* me laisse perplexe mais le rattachement à *cuter* n'arrange rien; — *destordre* préférer *destorner* dont *destourt* est le subj. prés. 3; — *enherdre* me laisse perplexe; — *graper* plutôt « grapiller »; — *lemmes* paraît avoir le sens de « trames »; — corriger *mehaingni* en *mehaingnié*; — *meris* est le part. passé de *merir* et signifie « récompensé »; — *mole* le sens de « tornio » n'est pas justifié; — *mueiller*, *muelier* à remplacer par *moudre*; — *poiser* à remplacer par *peser*; — *reter* contient en

fait *ret* ind. prés. 3 de *resre*; — *rigoler* plutôt «se rire de»; — *rouvoison* signifie «les Rogations»; — *vers*² est le même mot que *vers*¹.

Dans la bibliographie on s'étonne de ne pas voir cité P.-Y. Badel. Au total c'est un bon défrichage qui devrait déboucher maintenant sur une édition critique du *Testament*.

Gilles ROQUES

RAUF DE BOUN, *Le Petit Bruit*, éd. par D.B. Tyson, Anglo-Norman Text Society (Plain Texts Series 4), London, 1987, 27 pages.

Le 'Petit Brut' est une des chroniques anglo-normandes en prose qui font remonter les rois d'Angleterre à Brutus: «Devant la Nativité Nostre Seigneur Jesu Christ mil et .cc. aunz vient Brutus, le filz Silu, en Engleterre, si fist la ville de Loundrez». Mais celle-ci n'est pas tout-à-fait dans la lignée du *Livere de Reis de Brittanie*, du *Brutus* etc., elle mêle au contraire de façon singulière la chronique sérieuse aux légendes littéraires, Arthur devenant ainsi le grand-père du roi Alfred, etc.

L'auteur de «ceste chose ad novelment abbrege hors du grant Bruit» se nomme Rauf de Boun (= Bohun?) et déclare faire son travail pour Henry de Lacy en 1309. Le manuscrit BL Harley 902, bien que très tardif (la portion en question est à dater de la deuxième moitié du 16^e siècle), semble assez fidèle. Le texte avait été porté à la connaissance du public savant dès 1878 (Meyer BullSATF 4, 108-113; Vising n° 375), mais était resté inaccessible. En 1979 Marie Luisa Meneghetti avait imprimé deux courts extraits dans *I fatti di Bretagna. Cronache genealogiche anglo-normanne dal XII al XIV secolo* (Padova: Antenore), publication que Tyson ne mentionne pas. C'est d'autant plus dommage que la transcription diffère de façon étonnante: p. 11, ligne 22 *qi* se lit *qe* dans BrutPetM (sigle du DEAF); 22 *Cely roy: celi roi* (tous les *y* sont rendus par *i* dans éd. M); 24 *pere: per*; 24 *avantdit: 24 avauntdit*; 24 *qi: qe*; 25 *coronné: couronné*; 25 *avantdit: avauntdit*; 26 *[se]meyns* «semaine»: *meis* «mois»; etc. On aimerait bien que les éditeurs fassent savoir au lecteur quelles éditions (complètes ou partielles) existent et de quelle qualité est leur transcription. Il ne va pas de soi que l'éditeur le plus récent est aussi le plus doué. Est-il impossible de fournir une reproduction d'une page du manuscrit (même moins bonne que celles qu'on trouve dans les Agn. Texts)?

La langue ne manque pas d'intérêt: 7,9 *nigremauncien* en apposition à *clerc*; 13,33 *fer lienx de pere de miere ou d'autre parent* (comme crime); 8,4 *jarnele compaynie a femme*: graphie intéressante (mais ms. 16^e s.); etc. (5,1 *payse]ne*: correction possible, mais non nécessaire dans un texte agn. en prose; 9,33 *petché* l. plutôt *pecché*; 4,15 1928 l. 1828).

Les sciences sauront gré à Mme Tyson d'avoir mis au jour un texte qui mérite d'être étudié.

Frankwalt MÖHREN

Orthographia Gallica, éd. par R. C. Johnston, Anglo-Norman Text Society (Plain Texts Series 5), London, 1987, 46 pages.

Nouvelle édition des versions latines et française de la *Orthographia gallica*. Ce texte réunit des règles d'orthographe française de toute sorte destinées à des scribes anglais. Il en existe une version longue (une centaine de règles) et une courte (27). La règle est latine, les exemples français (insulaire et aussi continental). La version française correspond à la longue, mais qqs. règles manquent et les phrases sont plus courtes. Elle peut se dater de la première moitié du 14^e s.; la portion du seul ms. qui la contient (BL Harl. 4971) semble datable de ca. 1377 (l'éd. ne date pas les textes; ms.: 14^e s.).

Stürzinger avait publié en 1884 les trois versions de façon synoptique. C'est dans cette éd. que la lexicographie a puisé bien des attestations. L'édition dans la série des Plain Texts se justifie par le fait que plusieurs mss. des versions lat. ont été trouvés depuis (plus un retrouvé: 'Londoner Document' = Lincoln's Inn).

Johnston souligne que «Stürzinger committed very few errors of transcription and he was a competent proof-reader». Les différences qu'il y a entre la transcription des deux éditions laissent pourtant songeur (exemples de la p. 33 seulement): ligne 7 *lettres* St.: *letres*; 11 *lettre*: -t-; 11 *e soit*: *e* manque; 17 *femme*: -m-; 23 *ovesqe*: le ms. donne *come ovesqe*; 26 *lettres*: -t-; 28 *home*: -mm-; 29 *homme*: -m- (bis); 29 *est il*: *est il et lirrés roug[e]*; 31 *entre*: *enter*- (abrév. ?); 32 *homme*: -m-; 33 *home*: -mm-; 34 *consonne*: *consonant*.

Les versions sont publiées à la suite, chacune avec un appareil critique convenable. Des tables de concordance permettent de comparer les règles correspondantes. Comme toujours dans la série des Plain Texts sans étude ni glossaire, mais avec une introduction claire.

Frankwalt MÖHREN

Exposicions et significacions des songes et Les songes Daniel (manuscripts français de la BN de Paris et de la Staatsbibliothek de Berlin, 14^e, 15^e et 16^e siècles), textes établis et présentés par François Berriot, Droz (Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° CCXXXIV), Genève, 1989, 369 pages.

Les songes tiennent une grande place dans la littérature française du moyen âge. Les travaux d'H. Braet, J. Le Goff ou encore J. C. Schmitt sur le sujet sont connus de tous. Pourtant on n'avait pas encore accès aux textes français médiévaux donnant des interprétations des songes.

L'auteur s'est mis à la tâche. D'abord, dans la première partie de son introduction [12-32], il passe en revue, à grands traits, l'oniromancie antique (égyptienne, mésopotamienne, juive, gréco-romaine, arabo-islamique, chrétienne, byzantine). Il s'intéresse ensuite à deux textes: l'*Achmetis oneirocriticon* byzantin, composé au 10^e siècle et héritier de traditions antérieures, traduit en latin par Leo Tuscus, vers 1175, sous le titre *De interpretatione somniorum* [34-40], et le *Pseudo-Daniel*, texte

qui apparaît à Constantinople au 5^e siècle, traduit en latin sous le titre *Somniale Danielis* au 7^e siècle [32-34]. Le tout est appuyé sur une copieuse orientation bibliographique [44-52].

Venons-en aux textes français. L'auteur s'est proposé d'abord d'éditer la traduction française du *De interpretatione somniorum* établie par Frère Nicole Saoul, à Paris, en 1396. Elle est contenue essentiellement dans le ms. BN fr. 1317. Il manque d'ailleurs une description du ms. et une étude de la langue du traducteur. Car le problème est complexe. Il existe en effet d'autres traductions du même texte et vraisemblablement antérieures. Le ms. de Berlin Staatsbibliothek Q 968, anglo-normand (texte de la fin du 13^e s. ou du début du 14^e s.) [42], dont on trouvera, dans les variantes, de larges extraits, et le ms. de Paris BN fr. 24432 (écrit après 1338 et daté de la 2^e moitié du 14^e siècle) [41 et 51], dont on trouvera aussi quelques extraits, contiennent une traduction fondée sur une autre version du *De interpretatione*. On souhaiterait sur ces points plus d'éclaircissements; la clarté et l'élégance du ms. fr. 1317 pour remarquables qu'elles soient [42] ne peuvent fournir un argument ultime et une réponse à toutes les questions pendantes.

Le ms. est soigneusement édité. Quelques remarques: 1,3 lire plutôt *exiliez* au lieu de *exuiez*; — 12, 3 et 99, 8 lire *victorien* au lieu de *victorieu*; — 14, 1 lire *se femme*; — 58, 14 var. B lire *depucele*; — 99, 16 *ca* est incompréhensible; — 99, 29 *vin aigre* pour *vin aigre* surprend.

En appendice sont publiés quelques compléments: le prologue de la version anglo-normande [299-302] écrite pour *Dame Alice de Court* [300] nommée dans l'introduction *Dame Alice de Couty* [42]; un extrait du *Livre de la congnoissance des corps humains* de Frère Nicole Saoul, consacré aux songes [326-327]; et, entre ces deux morceaux, on trouvera quelques versions françaises des *Songes Daniel*, celles du ms. BN fr. 1553 (13^e s.), du ms. BN fr. 12786 (début 14^e s.) ainsi que des clefs des songes du 16^e et du 17^e siècle (p. 304, 26 on lira *cirons*).

Le glossaire [329-356] s'en tient aux textes de l'*Exposicion* et s'adresse «aux lecteurs non spécialistes du Moyen Age». Cette formule signifie que l'auteur n'a pas voulu faire un travail lexicographique. On le regrettera car le texte n'est pas sans intérêt. Il contient un vocabulaire simple de la vie courante. Quelques remarques: *aouster* lire CIX, 3; — *atenui* lire *atenvi*; — *baudra* (lire LVI var. 1) est de *baillier* «donner»; — *berueste* se lit *buruestes* dans le texte (on préférerait *veruestes* «petites verrues»); — *commission* lire *commistion*; — *medecin* lire *medicin* (dans *doit m.*) et noter qu'il est inconséquent de placer *dent chanine* et *d. masseline* s.v. *dent*; — *mocion* d'après *movement de terre* donner *mocion de (la) terre* «tremblement de terre» et ajouter 77, 8; — si l'on enregistre, à bon droit, *rustic* «paysan», il faut relever aussi *rural* «paysan» 33, 7; — *soudre* paraît signifier plutôt «payer»; — *wibe* est à lire *wibés* cf. TL *guibet*; — *widenge* serait mieux sous la forme *vuidenge* entre *vuide* et *vuidier*.

L'ouvrage se termine par un très utile index des éléments oniriques présents dans l'*Exposicion* [357-361].

Gilles ROQUES

Rémy BELLEAU, *La Reconnue*, édition établie, présentée et annotée par J. Braybrook, Droz (Textes Littéraires Français, 375), Genève, 1989, 197 pages.

La Reconnue méritait incontestablement une nouvelle édition. C'est une des meilleures comédies du 16^e s. Synthèse unique de Plaute et des farces médiévales, elle se lit encore avec beaucoup d'agrément. Publiée après la mort de Belleau, en 1577 ou 1578, elle pourrait avoir été composée à la fin de 1563.

L'introduction est essentiellement littéraire [7-37]. On note cependant un bon commentaire de l'expression à connotation érotique *moudre sa farine* [28-29] et l'indication que «le langage de *La Reconnue* mériterait une étude plus détaillée» [29 n. 5].

Le texte est correctement édité. Le v. 487 est répété deux fois. Le lexique de l'œuvre a été mis à contribution par La Curne, Littré, Godefroy et Huguet. Le glossaire sérieux rendra service. On pourra le compléter au hasard de la lecture, car le texte est riche en expression figurées. Je citerai pour ma part: *se mettre en son aigre levain* «devenir hargneux» 12; — *mouvement perpetuel* 807 (1^{re} att. cf. FEW 8, 259b dep. 1662, Pascal); — *avalier la pillule* «endurer avec patience une chose désagréable» 1057 (FEW 8, 508b dep. Fur 1690). J'y signale aussi deux expressions, non relevées au glossaire, dont j'ai eu l'occasion de m'occuper *il n'y a rime ny raison de* 350 et *jetter à qn la poudre en l'œil* «duper; supplanter» 928. Quelques remarques à propos du glossaire: *ame* (d'un sac) pourrait plutôt signifier «orifice»; — *audiance* a purement et simplement le sens moderne dans *avoir une a.* «obtenir une audience (auprès de qn)»; — *cœur, disner par cœur* signifie «être réduit à se passer de dîner» (cf. Yver ds Li > FEW 2, 1176a); — *couls* (2055) ne paraît pas pouvoir être de *couler* mais semble être de *coudre* au sens de «manigancer»; — *coup, prendre coup* plutôt «se dégrader»; — *débaucher* «interrompre qn dans son travail» est régional (cf. Rézeau DictRégionalismesOuest); — *defaut, courir au defaut de* paraît signifier «courir au secours de»; — *limaçon* peut difficilement faire allusion à la manœuvre militaire qui porte ce nom; — *ramée* est plus imagée que «pourvue d'un soutien»: *vous serez ramée* «on vous plantera qch (érotique)»; — *rouet, mettre au rouet* plutôt «mettre dans l'embarras».

Gilles ROQUES

Alain CHARTIER, *Le Livre de l'Espérance*, texte établi par Fr. Rouy, Champion (Bibliothèque du XV^e siècle, LI), Paris, 1989, CXXVI+227 pages.

On s'est contenté longtemps de lire les œuvres d'Alain Chartier dans l'édition d'André Du Chesne (1617). La première édition moderne d'une de ces œuvres fut celle du *Curial* par F. Heuckenkamp (1899); mais l'éditeur attribuait à Chartier la traduction française (qui n'est pas de lui) d'un texte latin (de lui, cette fois) dont la paternité était donnée à Ambrogio de Migliis. Ensuite les travaux d'A. Piaget ont

mis en lumière le poète et ses imitateurs. Mais le savant suisse n'a pu finalement que donner une édition de la *Belle Dame sans mercy*, accompagnée d'un lexique complet par R.-L. Wagner (TLF, 1949). E. Droz, disciple de Piaget, avait de son côté, dans l'intervalle, publié le chef-d'œuvre de Chartier qu'est le *Quadrilogue Invectif* (CFMA, 1923-1950); on sait d'ailleurs que l'éditrice n'a pas cherché à donner un texte critique, se bornant à reproduire le texte d'un ms. (le ms. I de Rouy).

En 1967, Rouy avait soutenu une thèse d'Université consistant dans l'édition du second grand texte en prose (où se mêlent 16 intermèdes poétiques, au total près de 500 vers) française de Chartier, le *Livre de l'Espérance* (1428-29). C'est ce travail, qui a été photocopié avec quelques menues corrections manuscrites, que nous lisons ici. Il avait bénéficié d'un CR de Flutre ds R 89, 130, dont les remarques ont été utilisées. Cette thèse avait déjà connu une certaine diffusion. Elle est citée par ex. dans J.W. Hassell, *Middle French Proverbs...*, qui l'utilise à plusieurs reprises (F 48, F 66, etc.); à ce propos il manque dans cette édition une liste des proverbes et sentences.

On devra donc considérer qu'il s'agit d'un travail qui a maintenant plus de vingt ans. On sait que Rouy a ensuite couronné ses travaux par une thèse consacrée tout entière au *Quadrilogue* et au *Livre de l'Espérance*, intitulée *L'esthétique du traité moral d'après les œuvres d'Alain Chartier* (PRF, 1980). On signalera qu'ont paru, dans l'intervalle, la très bonne édition des œuvres poétiques d'Alain Chartier par J.Cl. Laidlaw (partiellement reprise dans une très recommandable publication de la collection 10/18, n° 1929, en 1988) et la belle édition des œuvres latines (dont les traductions anonymes du *Curial* et du *Dialogus familiaris*) par P. Bourgangs-Hemeryck (SHM-IRHT - CNRS, 1977). C'est ce qui explique que dans la description des mss Rouy ne renvoie à aucune de ces deux éditions, postérieures en fait à la sienne.

On peut certes regretter que l'éditeur n'ait pas mis à jour son édition; il n'en reste pas moins que c'est un bon travail. On y lira une minutieuse analyse de l'œuvre [II-XV], une présentation soignée des 36 mss et des éditions de 1489 à 1617 [XVI-LII + tableau CXXV]. Une méritoire tentative pour classer les mss [LII-CXXIV] aboutit à un stemma [CXXVI].

Le choix s'est finalement porté sur le BN 832 qui ne contient que le *Livre de l'Espérance*. On regrettera l'absence d'une étude linguistique qui aurait pu mettre en lumière une discrète coloration de l'ouest.

Le texte est bien établi; l'apparat à deux étages est très lisible. On trouvera ensuite les schémas métriques [180-182] (on utilisera maintenant les pp. 337-349 de *L'esthétique*), des notes [183-186], une table des passages cités dans l'introduction [187-189]. Le volume se termine par un index des noms propres [191-200] et un large glossaire [201-225] qui vise essentiellement à traduire les difficultés ou à relever les formes qui pourraient dérouter un lecteur peu familiarisé avec l'ancienne langue.

Je présenterai quelques remarques à propos du texte: d'une façon générale R. écrit *pevent, pouvoir, pouvoit*, etc., ce qu'à la suite de Jodogne (Mél. Gardette 1966, 257) on imprime ordinairement *peuvent, pouoir, pouoit*; — 2, 38 faut-il lire *faute de*

vent ou *faute d'event*? Sur ce point l'éditeur a modifié son texte de 1967 pour passer de la première à la seconde solution. Certes le *s* implusif amui n'est pas toujours noté (cf. p. ex. *eveillé* 11, 76; *evergondeusement* 2, 53, au gloss. *esv-* par erreur) en sorte qu'*event* serait possible. Cependant *vent* dans le sens d'«espace libre dans une pièce de vin pour permettre au vin de respirer» est bien attesté à époque ancienne (dep. Greban cf. TraLiLi 25, 1, 185-186), au contraire *event*, plus tardif, n'apparaît, dans un sens un peu différent, dans *donner de l'event* «pratiquer une petite ouverture dans une pièce de vin pour y laisser entrer l'air afin de pouvoir en tirer le vin» que dep. Fur 1690 (cf. FEW 14, 266a); — 11, 74 on pouvait garder *omblie* qui a l'avantage d'être une forme surtout normande (FEW 7, 273b); — 10, 175 on peut supposer que *N'as* est une faute de frappe pour *N'a*. Quelques notes eussent été les bienvenues pour aider à analyser quelques constructions (8, 202; 8, 210).

Le glossaire, sérieux, présente les qualités mais aussi les défauts d'un travail d'inspiration littéraire. Il y manque beaucoup de choses qui intéresseraient le philologue ou le lexicographe: les mots dont les attestations sont intéressantes pour une raison ou pour une autre (*blesme*, 1, 6; *fade* 2, 4; *toqué* 1, 17; *subalterne* 10, 66, etc.), en particulier les régionalismes (*hereditai* 9, 117 mériterait une mention); — les expressions (p. ex. *se mouler sur* «prendre pour modèle» 11, 157 dep. 1671 ds FEW 6, 3, 16a; *abandonner la bride* à «donner pleine liberté» 13, 263, rien d'équivalent avant la 2^e m. du 16^e s. ds FEW 15, 1, 280, etc.). Inutile de détailler tous ces points car l'édition Rouy fait partie du corpus de base du futur *Dictionnaire du Moyen Français* de M. Martin; c'est un choix d'ailleurs excellent. Je terminerai par deux corrections: *detractio conjuree* Po 12, 11 est traduit par «abaissement dû à l'obstination (ou volontaire)» je préfère «blâme unanime»; — *contreescripre* signifie «copier, reproduire» Cf. 7, 204-205.

Bref c'est à un des grands textes du 15^e siècle que nous avons maintenant accès.

Gilles ROQUES

Claude de TAILLEMONT, *La Tricarite*, éd. établie, commentée et annotée par D. Fenoaltea, F. Lecercle, G.-A. Pérouse, V.J. Worth, Droz (Textes Littéraires Français, 372), Genève, 1989, 416 pages (dont 152 de fac-simile de l'édition originale de 1556).

Le Centre Lyonnais d'Études sur l'Humanisme animé par G.-A. Pérouse donne une nouvelle publication, fruit de son enquête dans le domaine de la poésie des «péri-scéviens». L'auteur, né à Lyon, en 1526 est connu par ses *Discours de Champs faez* (1552). En 1556, un an avant que l'on perde sa trace, il publie cette *Tricarite*, recueil de 2102 vers (pour l'essentiel en douzains isométriques à cinq rimes) composés dans une versification variée et audacieuse, très intéressante [55-62]. L'introduction fait le point sur les sources françaises [23-32], antiques [33-37] et italiennes [39-43]. L'œuvre est d'un disciple fanatique de Scève et *Tricarite*, le pseudonyme de la dame, évoque les figures mythiques omniprésentes dans le recueil (les trois Grâces, le jugement de Pâris et les trois déesses, Icare).

Le texte est difficile et de surcroît écrit dans une orthographe réformée. Aussi les éditeurs ont pris le parti de donner le fac-simile du recueil mais de publier le texte en orthographe moderne. Des notes abondantes aident le lecteur qui en a véritablement besoin. Mais qui aura la patience de se laisser prendre à cette étrange musique éprouvera de belles émotions. Le lexicographe, plus prosaïque, trouvera sa pitance dans un très bon glossaire [233-256]. Il devra prendre garde que les graphies retenues sont les graphies modernisées ainsi, par exemple, *rareté* est en fait *rarité*; il lui faudra donc constamment se reporter au fac-simile.

En tout cas c'est un beau et solide travail.

Gilles ROQUES

Pierre MATTHIEU, *La Guisiade*, éd. établie, présentée et annotée par L. Lobbes, Droz (Textes Littéraires Français, 377) Genève, 1990, 229 pages.

P. Matthieu nous a laissé cinq tragédies, *Clytemnestre* qu'il aurait écrite à quinze ans en 1579, *Esther*, *Vasthi*, *Aman* (sujets bibliques) et enfin *La Guisiade* (2004 vv.), dont le sujet est l'assassinat du duc de Guise (23.12.1588), composée et éditée en 1589.

L'introduction est essentiellement littéraire [8-57]. Le texte est rigoureusement conforme, et aussi au plan de la ponctuation, à l'édition de 1589; l'éditeur a juste distingué les *i* et les *u* des *j* et des *v*. Il se lit agréablement; il y a quelques vers bien frappés. On note un emploi assez large d'expressions: cf. *jeter de la poussière aux yeux de qqn* « manifester l'infériorité de qn » (p. 62); *gens de corde et de sac* « gens peu recommandables » (836); — *l'argent est... le nerf de la guerre* (1035), etc. Les mots difficiles sont glosés dans des notes, un peu hétéroclites [171-217]. On eût préféré un glossaire.

Gilles ROQUES

PICHOE, *Les Folies de Cardenio*, tragi-comédie suivie des *Autres œuvres poétiques* (1630-1629), texte établi et présenté par J.-P. Leroy, Droz (Textes Littéraires Français, 373), Paris-Genève, 1989, LI+165 pages.

On sait peu de choses de cet écrivain né à Dijon vers 1595. Venu à Paris, il appartient au cercle de Du Ryer. Auteur de quatre pièces, dont trois ont été conservées, il a publié en 1629 cette tragi-comédie et quelques petits poèmes (dont un consacré à la mort de Théophile de Viau). *Cardenio* est la représentation d'un épisode bien connu de *Don Quichotte*. L'introduction littéraire donne tous les éclaircissements souhaitables [VII-LI]. L'édition s'achève par un large glossaire [144-163] attentif à bien définir les emplois des mots.

Gilles ROQUES